

VOYAGE
A MADRID.

5302

VOYAGE
A MADRID,

(Août et Septembre 1826)

PAR ADOLPHE BLANQUI.



PARIS,

DEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

Impr.-Libr.-Éditeurs,

RUE SAINT-LOUIS, n° 46, ET RUE RICHELIEU, n° 47 bis.

1826.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, No 46, au Marais.

AVANT-PROPOS.

JE m'étais proposé de parcourir l'Es-
pagne et le Portugal, afin de juger, par
mes propres yeux, du peu qui reste à ces
deux contrées des monumens de leur
ancienne splendeur. Un tableau simple
et véridique de leur état actuel, résultat
d'institutions minées par le tems et réta-
blies momentanément par la violence,
me semblait de nature à faire naître de
sérieuses réflexions. En un mot, je vou-
lais voir de près les ruines de tout un
ordre de choses, encore vanté parmi nous
pour son excellence, et chercher dans
cette triste contemplation un sujet d'é-

motions et de pensées nouvelles. Mais j'avais compté sans la police, et la police paraît devoir entrer désormais dans toutes les affaires de ce monde. Un voyageur avisé doit s'en inquiéter beaucoup plus que de la sûreté des routes, et prendre ses précautions contre elle, comme le navigateur fait ses dispositions pour la tempête.

C'est ce que, malheureusement, j'ai oublié de faire en partant pour la Péninsule. Décidé à voyager pour m'instruire, je n'avais songé qu'à me munir de lettres de crédit et de recommandation pour les personnes les plus éclairées du pays. Un passeport signé du préfet de police, de son secrétaire, d'un consul et de quelques commissaires, me paraissait suffisant pour justifier du titre de citoyen français

domicilié à Paris, et pour avoir droit à la protection du gouvernement, dans un royaume occupé par ses armées. On sait ce qui m'en est advenu ¹, et comment j'ai été obligé de terminer à Madrid, un voyage que je me flattais de pouvoir prolonger jusqu'à Lisbonne, afin de revenir par Cadix, Gibraltar, Grenade, Valence et Barcelone, ayant ainsi parcouru tout le littoral espagnol de la Méditerranée.

La relation que j'offre au public n'est donc qu'un croquis du travail que j'espérais lui soumettre, et qu'il n'a pas dépendu de moi d'achever. Je ne doute point que le seul but de mon voyage n'ait suffi pour attirer les soupçons de l'autorité, inté-

¹ Voir *le Constitutionnel*, *le Courrier Français*, *le Journal des Débats* et *le Journal du Commerce*, du 24 septembre 1826.

ressée à dérober, autant que possible, à tous les regards, les tristes résultats de la guerre d'Espagne. C'est ce qu'on pourra conclure facilement de l'ensemble de faits déplorables que j'ai réunis dans ma narration : elle se compose d'une suite de tableaux de genre, plus ou moins intéressans, mais tous dessinés d'après nature, et malheureusement, d'après la nature la plus difforme qui fut jamais. Je les donne tels qu'ils se sont offerts à mon observation, sans ordre et comme au hasard : le lecteur jugera s'ils ont un air de vérité, et si j'ai besoin de protester de leur exactitude.

VOYAGE A MADRID.

CHAPITRE PREMIER.

Anecdote. — Rochefort. — Le Bagn. — Bordeaux. — Les
Landes. — Récolte de la Résine. — Mont-de-Marsan. —
Bayonne. — Saint-Jean-de-Luz.

QUELQUES jours avant mon départ de Paris, j'avais reçu une lettre anonyme conçue en ces termes : « Partez, mon petit ami, partez; les » autorités de Madrid sont averties de votre » passage, et comme il fait chaud dans ce pays, » et dans cette saison, on vous prépare un lo- » gement à l'ombre. Partez, mon petit ami, » partez. » Ma première idée fut d'attribuer

cette singulière épître à quelque ami trop prévenu contre le pays que j'allais visiter, et qui voulait essayer de la peur pour me retenir à Paris. J'étais loin de soupçonner, en effet, que la police française, dont j'avais reçu un passeport, dût prévenir l'inquisition espagnole de mon arrivée, et me recommander à ses rigneurs. Un des travers du jeune âge est de porter la confiance jusqu'à l'extrême, et de supposer impossible tout ce qui est déloyal, comme si la perfidie était une invention historique, semblable aux ombres destinées à faire ressortir la lumière des tableaux. En conséquence, et sans m'occuper de la lettre anonyme dont je devais trouver l'explication à Madrid, je partis pour Bayonne.

En peu de jours, nous avons traversé la fertile Touraine, et nous touchions aux bords de la Charente. Chemin faisant, il survint un petit incident, trop caractéristique du tems qui court et des préjugés qui renaissent, pour n'être pas

rapporté. Au village de Meuron, à trois lieues de Rochefort, les chevaux de la diligence manquèrent : il n'y en avait plus au relais. Tous les voyageurs, en descendant de voiture, se plaignaient vivement de ce que le service public était sacrifié à celui des particuliers. — « Que parlez-vous de *particuliers*? dit le maître de poste; j'ai donné mes chevaux à une *comtesse*! » et il fut impossible de tirer autre chose de lui. Cette comtesse était la maréchale Berthier, veuve du prince de Neufchâtel; son train se composait de trois voitures. Pauvre public!

A Rochefort, je visitai le bagne; c'est une véritable introduction au voyage de la Péninsule. Que dirai-je de ces affreux repaires, où les plus grands scélérats semblent être réunis pour perfectionner leur éducation? L'infatigable et généreux Appert a tout décrit; on peut en croire ses tableaux. Je dois néanmoins signaler quelques améliorations. La nourriture des condamnés est saine; on donne une ration de vin par jour à ceux d'entre

eux qui vont à l'ouvrage, et ils sont généralement mieux vêtus que la plupart des douaniers espagnols. Mais l'appareil qui les entoure est trop formidable, et trop continuellement menaçant pour que ces malheureux songent jamais à rentrer en eux-mêmes. Aux yeux d'un observateur attentif, il se passe là des scènes qui réalisent quelques-uns des supplices imaginés par les poètes, pour rendre l'enfer effrayant. Ici on tournait enchaîné sur une roue : au baigne, ce sont les galériens qui font tourner cette roue dans laquelle ils marchent toujours sans avancer jamais ; image terrible d'un châtement qui ne doit finir qu'avec la vie ! Toutes les fois qu'ils entrent ou qu'ils sortent, on leur rend les honneurs militaires ; la garde prend les armes et braque sur eux des canons chargés à mitraille. Dans l'intérieur des dortoirs (si l'on peut dormir dans ces lieux), le spectacle devient réellement infernal : il se fait un bruit effroyable de chaînes, qui retentissent sur le pavé ou sur le

bois des lits , comme on pourrait se les figurer dans les récits d'apparitions inventées par les plus noirs romanciers. Tous les forçats sont attachés par les pieds, au moyen de fers qui pèsent près de dix-huit livres ; et c'est ainsi qu'ils travaillent, enchaînés deux à deux, pendant les rigueurs de l'hiver ou de la canicule. Ne trouvera-t-on jamais rien de plus simple que la fustigation, pour arracher au désespoir et à l'immoralité, une foule de ces jeunes criminels destinés à reparaitre quelque jour au sein de la société alarmée?

Rochefort est une ville fort intéressante ; les chantiers de la marine méritent toute l'attention du voyageur. Quelle innombrable variété de détails il faut connaître, pour bien comprendre l'ensemble magnifique d'un vaisseau, depuis la quille jusqu'au mât de perroquet ! L'ingénieur de constructions maritimes n'en doit ignorer aucun, pour exécuter avec sûreté cette vaste machine d'où dépendra le salut d'une petite armée.

Mature, grément, doublage, action de l'eau sur les métaux, et du vent sur les voiles, arrimage, artillerie, il ne doit être étranger à rien. J'ai lu quelque part les belles instructions que Colbert avait écrites sur ce sujet, pour son fils, lorsqu'il l'envoya étudier les constructions navales à Rochefort : elles donnent une haute idée de la splendeur de la marine sous Louis XIV, dont on parle quelquefois trop légèrement parmi nous.

La route de Rochefort à Bordeaux, par Blaye et la Gironde, traverse un pays enchanteur. Il n'y a rien de plus pittoresque que les rives de la Charente jusqu'à Saintes, et celles de la Gironde jusqu'à Bordeaux. L'industrie, que tant de gens honorent encore de leurs dédains, a semé sur ces rivières des bateaux à vapeur élégans et commodes, qui transportent mollement ses innocens détracteurs.

Bordeaux est à la France ce que Liverpool est à l'Angleterre, mais sous un climat plus heureux. Cette ville est peuplée aujourd'hui de gastro-

nomes anglais et de proscrits espagnols. Singulière bizarrerie de la fortune et de la politique ! les uns accourent attirés par les vins de Laffite et de Château-Margaux ; les autres attendent un meilleur avenir, en pleurant la patrie absente et dégénérée : ce sont des Espagnols, élite respectable d'une nation avilie. Quand viendront les froids rigoureux de l'hiver, qui leur rendra la douce température de Valence et de l'Andalousie ?....

Le pont de Bordeaux, son grand théâtre, l'esplanade qui a remplacé le château Trompette, sont des créations dignes d'une capitale. Le beau fleuve qui baigne les murs de la cité, chargé d'une forêt de mâts qui pourra s'épaissir encore, ajoute à la majesté de la ville par l'étendue magnifique de ses eaux. Chaque jour, quand le flot monte ou se retire, c'est un intéressant spectacle que de voir deux courans rapides s'élancer dans des directions opposées, emportant avec eux des navires qui viennent des extrémités du monde, ou

qui s'y rendent, porteurs des ordres du commerce et des produits de l'industrie.

La route de Bordeaux à Bayonne, riante et variée jusqu'à Langon, commence à changer de physionomie lorsqu'on pénètre dans les Landes, pays évidemment déserté par la mer. C'est une vaste plaine de sable, recouverte de bruyères et de sapins à perte de vue, sur un espace de plus de cent-cinquante lieues carrées. Tout ce désert est parcouru par des troupeaux de moutons et de chèvres, qui donnent un revenu considérable aux habitans, clairsemés autour des principaux bouquets de sapins et de chênes-verts. La récolte des résines et celle du liège, le millet et le blé de Turquie, complètent le catalogue de leurs autres produits. Voici comment se fait la récolte de la résine, qui est la plus importante.

Chaque année, à l'époque de la sève, le bûcheron, muni d'une échelle et d'une petite hache, parcourt les forêts, et pratique sur l'un des côtés de chaque arbre une incision peu profonde, qui

met le bois à nu, en enlevant l'écorce. Cette incision s'élève quelquefois jusqu'à dix pieds de hauteur, et elle n'a pas plus de six pouces de large. Aussitôt qu'elle est faite, la résine commence à couler sous la forme d'une source de miel parfaitement blanc, et presque diaphane; on la recueille au pied de l'arbre, dans une excavation préparée à cet effet. Il y a des sapins qui en distillent une quantité surprenante, sans périr. L'odeur qu'ils exhalent pendant cette époque d'épuisement est extrêmement agréable, et elle se répand dans toute la contrée.

La récolte du liège est beaucoup plus facile et moins lucrative, attendu qu'elle ne peut se faire que sur de vieux arbres, et à de longs intervalles. Elle consiste à tailler un lambeau qui embrasse l'écorce du tronc jusqu'au point d'insertion des branches : c'est cette écorce qui est la matière des bouchons et de tous les produits analogues. On l'expédie au dehors, brute ou fabriquée; mais il s'en fait en France une consommation si abon-

dante, que l'exportation n'en est pas fort considérable.

Mont-de-Marsan, capitale des Landes, est une ville très-agréablement située sur la Midouze, qui roule avec fracas ses eaux limpides sous un pont assez hardi. Les gendarmes y sont doux et polis : cette particularité vaut la peine d'être notée. Les Français qui ne voyagent point dans les environs des frontières, ne savent pas tout le prix d'un honnête gendarme ; il faut avoir été réveillé en sursaut, ou dérangé à table par ces mots solennels : *Votre passeport!* pour bien sentir tout le charme d'une voix de brigadier qui prononce avec respect : *Messieurs, voulez-vous avoir la complaisance de me faire voir vos passeports?* et qui ôte son chapeau, par-dessus le marché. Mais ces phénomènes sont extrêmement rares.

Bayonne, enfoncée dans une vallée charmante, au confluent de l'Adour et de la Nive, ne se présente point au voyageur avec l'appareil de guerre

qu'on lui suppose. Le gazon qui recouvre ses glacis, en déguise l'austère destination, et si ce n'étaient quelques ponts-levis, quelques larges fossés ou demi-lunes avec leurs sentinelles, on croirait entrer dans la ville du monde la plus pacifique. Les habitans exercent sans faste une hospitalité franche et cordiale, et l'on dirait qu'ils ont reçu la mission d'arrêter, par leurs bonnes manières, les voyageurs qui vont en Espagne, ou de soulager ceux qui en reviennent. Près d'eux, on peut se croire au sein de sa famille, et la patrie semble encore plus aimable. Puisse mon humble souvenir attester la reconnaissance dont leurs bontés m'ont pénétré!

A mesure qu'on approche de Saint-Jean-de-Luz, petite ville minée par la mer, la chaîne des Pyrénées se dessine en croupes irrégulières, couronnées d'une verdure magnifique. Quelques sales capucins, errans dans les rues, annoncent le voisinage de l'Espagne; les mulets se mêlent déjà aux attelages de chevaux; les postillons ne

parlent plus notre langue, et, dans peu de minutes, nous descendons à Béhobie. Là, nos papiers sont visités par le fameux délégué de la police, Rouquette, la terreur des exilés espagnols ; et nous saluons d'un tendre adieu les frontières de notre patrie.

CHAPITRE II.

La Bidassoa. — Histoire du coup de canon. — Soldats et Donaniers mendians. — Irun. — Alguazils. — Traitement de la Phthisie par un Volontaire royal. — Une Diligence espagnole. — Aspect du Guïpuscoa.

Le paysage, aux environs de la Bidassoa, devient sauvage et silencieux. On n'entend pas un cri, pas un chant, pas un oiseau. Là, se sont précipités des milliers de braves pressés de mourir ; là se sont dits tant d'adiieux éternels à la terre de France ! Les deux extrémités du pont de la Bidassoa sont fermées à clé : on ne peut entrer ou sortir qu'avec le consentement des gendarmes chargés de l'ouverture des portes.

C'est de ce point qu'on nous a fait voir le petit mur blanc devant lequel s'étaient rangés les transfuges que le général Vallin fit foudroyer par son artillerie au commencement de la dernière guerre. Ils s'étaient présentés, au nombre de soixante-dix ou quatre-vingts, sur le bord de la rivière, et ils agitaient un drapeau tricolore, en invitant les Français de la rive opposée à passer dans leurs rangs. Le général leur adressa une courte et vive apostrophe, qui put être entendue fort distinctement, car la Bidassoa est très-étroite en cet endroit : ils répondirent par de nouvelles provocations, pendant que les Espagnols, impassibles, les regardaient, hors de la portée du canon, du haut des montagnes. C'est alors que le général fit pointer sur eux une pièce, et ordonna de tirer à poudre pour les décider à la retraite ; mais cette démonstration n'ayant produit aucun effet, il donna l'ordre positif de tirer à mitraille, et sept à huit d'entr'eux furent plus ou moins grièvement blessés : le reste prit la fuite. Par un sentiment de

compassion qui honore le caractère français, on ne fit point poursuivre les fuyards, qui eurent le tems d'enlever leurs blessés. Le conducteur de la diligence, qui habite le village d'Irun, le premier qu'on rencontre de l'autre côté de la rivière, a soigné deux de ces infortunés. J'ai appris de lui que les survivans avaient eu beaucoup de peine à gagner la Corogne, et qu'ils avaient rencontré la plus parfaite indifférence auprès des autorités espagnoles. C'est un avertissement terrible pour ceux, qui seraient tentés quelque jour de prendre les armes contre leur patrie. —

De l'autre côté de la Bidassoa, la scène change d'une manière tout à fait remarquable. Un soldat déguenillé ouvre la porte du pont, tend la main et demande l'aumône : *algo para echar un trago*, « quelque chose pour boire un coup », telles sont les premières paroles que j'ai entendues en Espagne. Derrière ce soldat, un douanier, plus sale encore et plus misérable, immo-

bile devant les voyageurs, mendie à son tour, avec un sang-froid et une effronterie qui révoltent : telles sont les prérogatives des employés de ce gouvernement. A Irun, nous sommes entourés d'une foule de nouveaux mendiants. L'un offre de nous conduire chez l'alcade, un autre chez l'officier de police, un troisième à l'auberge ; et nous avons beaucoup de peine à écarter ces incommodes serviteurs, dont la physionomie et les vêtemens nous sont également suspects.

L'homme de la police demeure à l'extrémité du village ; il faisait nuit quand nous sommes entrés dans ses bureaux. Deux alguazils à figures sinistres, en occupaient les avenues, assis au-dessous d'un ratelier de fusils rouillés, de forme antique. Le secrétaire, homme doux et poli, nous accueillit avec bienveillance, et nous expédia sans interrogatoire. Mais nos passeports nous furent rapportés par les alguazils, et il fallut payer ces fonctionnaires.

A l'auberge, je commençai à faire connais-

sance avec le pays. Lorsque le souper fut servi, la salle à manger était pleine de fumée ; trois fumeurs, le cigarre à la bouche, infectaient l'atmosphère, et il fallut s'asseoir au milieu de cet épais nuage. L'effroyable odeur de l'huile, qu'un voyageur tant soit peu cynique a comparée à celle *d'un vésicatoire mal entretenu*, justifie cette comparaison dégoûtante. Le vin exhale un parfum de résine, qui ne ressemble pas mal à la térébenthine ou au baume de Copahu. Les postillons et les charretiers s'installent, sans cérémonie, à la table des voyageurs, en manches de chemise retroussées jusqu'au coude. C'est sous de tels auspices que s'est ouvert pour moi le voyage d'Espagne.

Cependant cette singularité de mœurs et d'usages captive la curiosité et présente un spectacle qui n'est point sans intérêt. Les corridors même de l'hôtel, les chambres, les lits, les meubles deviennent des sujets de réflexion : il n'y a rien de complètement indifférent dans un pays si bi-

zarre, aux yeux d'un observateur attentif. Pendant que je fais la visite de mon appartement, une femme y entre ; c'est Juana. Ses traits paraissent flétris par la douleur. Née aux environs de Bayonne, elle devait vivre heureuse dans sa patrie ; mais celui qu'elle aimait l'a trahie, et elle est venue cacher ses chagrins et sa honte en Espagne. Elle est à la fois cuisinière, interprète et *muchacha mayor* de l'établissement. J'apprends par elle qu'une dame du voisinage, atteinte de la poitrine, est traitée par le barbier du lieu, avec de fortes décoctions de quinquina. Ce barbier pense d'ailleurs fort bien, car il est volontaire royal.

Il est impossible de rien imaginer de plus opposé à nos coutumes, que l'organisation d'une diligence espagnole. Huit ou dix mules, attelées deux à deux avec des cables, s'élancent au galop, sur des chemins tourmentés par les accidens d'un terrain montueux, au milieu des cris des postillons et du conducteur ou *mayoral*, as-

sis sur le siège, qui est très-peu élevé. Souvent l'un des postillons met pied à terre, se place entre les deux premières mules et galoppe fort long-tems en les tenant l'une et l'autre par la bride : cet exercice, qui exige beaucoup d'adresse, est extrêmement périlleux, et pourtant il est rare qu'on en cite des suites fâcheuses. Les relais, généralement bien servis, ne le cèdent en rien pour la rapidité, surtout dans les Castilles, à ceux des meilleurs chemins de la Grande-Bretagne. Je me souviens d'avoir parcouru, dans la plaine de Vittoria, un espace de trois lieues en quarante-cinq minutes.

A mesure qu'on s'enfonce dans la contrée, la physionomie du peuple et du pays se caractérise d'une manière plus prononcée. Il n'y a rien d'aussi pittoresque en France que les environs d'Oyarzun, d'Ernani, et les charmantes vallées du Guipuscoa. Les montagnes sont cultivées depuis le sommet jusqu'à la base ; des champs immenses de maïs, d'une hauteur et d'une vigueur extraor-

dinaires, une innombrable quantité d'arbres fruitiers, décorent ces riens paysages, dont les brouillards des Pyrénées protègent la verdure éternelle. Cependant l'aspect intérieur des villages est loin de répondre à ces tableaux de bon augure. Les maisons en sont horriblement sales, vieilles et délabrées ; les grilles, qui défendent les fenêtres des étages inférieurs, l'interminable continuité des balcons et les armoiries qui couvrent des murs entiers, tout y porte l'empreinte de la tristesse et du monachisme. Des prêtres et des moines, revêtus de costumes bizarres, promènent dans les hameaux leur inutile oisiveté : le plus souvent ils passent les heures à fumer des cigarres de la Havane, ou à converser avec les femmes par les fenêtres des rez-de-chaussée. J'avoue que leur familiarité me surprenait beaucoup pendant les premiers jours de mon voyage : mais j'ai su, depuis, que c'était un honneur recherché des meilleures familles.

CHAPITRE III.

Le Baptême ou l'Exil. — La Somme de Saint-Thomas. —
Costume des Espagnoles. — Tolosa. — Tronc pour les ames.
Manière étrange de saluer. — Défilé de Bergara. — Tactique
des Escortes.

La culture des terres, le soin des troupeaux, et les usines de fer, occupent la presque totalité des habitans du Guipuscoa. Toutes les autres industries sont entièrement négligées. La contrebande suffit à l'approvisionnement du pays, en étoffes de coton, en indiennes, en toiles et en tissus de toute espèce. Les prêtres sont en grande vénération dans la contrée, et leur embonpoint contraste d'une manière frappante avec le tempé-

rement sec et maigre des habitans. Lorsqu'ils passent dans les rues, les enfans se précipitent pour leur baiser la main : cet usage est fondé sur des habitudes soigneusement entretenues et consacrées par le tems. Comment se défendre, en effet, d'un profond sentiment de crainte et de respect pour des hommes qui disposent des biens de ce monde, et qui dispensent, dans l'autre, les châtimens et les récompenses ?

Les lois viennent encore à l'appui des mœurs. Tout Espagnol qui néglige de faire baptiser son enfant dans le délai de vingt-quatre heures après sa naissance, est condamné à une amende grave et à des peines spirituelles ; s'il dépasse ce terme, et que le nouveau-né meure sans avoir reçu le baptême, le père perd ses droits de citoyen, ses biens sont confisqués, et il est banni à perpétuité du territoire espagnol. On regarde comme un fidèle suspect d'indifférence, celui qui n'approche des sacremens qu'une fois par trimestre. Je ne puis retracer ici le genre de peines établies

contre ceux qui n'assistent pas très-régulièrement à l'office divin ; mais je sais qu'il en existe. Au reste , toutes ces particularités ne doivent pas surprendre , lorsqu'on songe que la *Somme de Saint-Thomas* est devenue le manuel des élèves de l'École d'artillerie de Ségovic.

Le bourg de Tolosa , fameux dans nos annales militaires , est agréablement situé au pied des montagnes , sur le bord d'un torrent presque épuisé par les nombreuses saignées qu'on lui a fait subir , pour l'arrosement des champs voisins. Le costume des femmes ne manque pas d'élégance ; elles portent habituellement leurs cheveux noirs réunis en une tresse qui flotte sur les épaules ; et qui descend quelquefois jusqu'aux pieds. Nulle part , assurément , on ne trouverait de toilettes plus poétiques , si l'excessive malpropreté des habitans ne désenchantait promptement l'imagination.

La plupart des églises sont ornées d'un porche , ou péristyle , sous lequel se trouve ordinairement

un tronc, surmonté de l'inscription : *limosna para las animas* (aumône pour les âmes). On ne sait pas précisément comment les souscriptions leur parviennent; mais le peuple s'en rapporte au clergé du soin de la distribution, et l'on n'entend jamais parler de plaintes. Loin de là, tout porte chez ces hommes l'ineffaçable empreinte du régime théocratique, même la manière de s'annoncer. *Qui est-là?* demande la personne que vous allez visiter : l'usage est de répondre en latin *Ave maria*; à quoi l'on réplique, en espagnol, *Sin pecado concebida* (sans péché conçue), et la porte s'ouvre. *J'ai l'honneur de vous saluer* se traduit par *vaya Vmd. con Dios* (que Dieu vous accompagne!). Toutes ces formules de politesse, et plusieurs autres encore, sont évidemment monacales. Je les cite, sans les désapprouver, comme une preuve de la vieille alliance de ce peuple avec l'église. Nous en faisons généralement trop peu de cas dans nos rêves de civilisation pour la Péninsule, et

nous avons tort sans doute de tant reprocher aux moines d'user de leurs avantages. Est-ce leur faute, s'il plaît aux Espagnols de semer pour que le clergé fasse la récolte ?

Le défilé de Bergara est le premier pas des Thermopyles que l'on rencontre sur la route de Bayonne à Madrid. Je ne puis mieux le comparer qu'à un immense labyrinthe, dominé par des rochers boisés qui commandent toute la vallée. Lorsqu'on est arrivé au sommet de la montagne où règne le plus profond silence, la vue plonge avec effroi sur la grande route, qui se dessine comme une ligne blanchâtre au milieu d'une sombre verdure. Quelques pièces de canon, placées sur les hauteurs, et quelques centaines de tirailleurs sur les flancs, en interdiraient certainement l'approche à toute une armée. C'est là que le fameux partisan Jaureguy, dit le Pasteur, homme obscur et intrépide, avait établi le théâtre de ses exploits, pendant la première guerre de l'indépendance. Au pied de la montagne, nous

avons pris une escorte, qui est indispensable pour un pareil trajet, même en plein midi. Elle se composait de six soldats, en bonnets de police, sans uniforme, et presque sans souliers, marchant en avant et en arrière de la voiture, la bayonnette au bout du fusil, avec les plus vives démonstrations de sollicitude pour nous, et de surveillance sur les voleurs. Cette tactique, effrayante au premier abord, finit par devenir très-plaisante, lorsqu'on a découvert que les hommes de l'escorte s'en font un moyen d'augmenter leur gratification.

CHAPITRE IV.

Défilé de Salinas. — Bal champêtre. — Beauté des Routes. —
Ville de Vittoria. — Combats de Taureaux. — Brigandages
de la Douane. — *Visa* des Passeports. — Jardin de la Florida.
— Souvenirs de la Déroute de 1815.

ON rencontre sans cesse de tristes villages et de brillantes campagnes, depuis Bergara jusqu'à Salinas. Si l'on a dit quelquefois, avec raison, que l'Espagnol était né paresseux, ce n'est point à l'habitant du Guipuscoa qu'on a le droit d'appliquer cet adage. Partout, les champs présentent l'image de la fertilité et de la plus parfaite culture ; les hommes et les femmes, trop souvent attelés à la même charrue, labourent, ensemen-

cent et sarclent avec une patience admirable, la partie déclive des montagnes, où les bœufs ne pourraient être employés. A Mondragon, au point d'embranchement des deux routes de Vittoria et de Bilbao, l'on remarque des essais de terrassemens extrêmement ingénieux, qui attestent l'ardeur et la persévérance des habitans. Une vieille place, ornée d'un vieil hôtel de ville, tout couvert d'armoiries, selon l'usage, est le seul ornement de cette cité, dont la population nous a paru entièrement composée de moines et de volontaires royaux; ces oisifs occupant seuls les carrefours pendant les heures du travail. Je réponds qu'un tel spectacle en dit plus qu'un volume d'histoire.

Au village de Salinas, suspendu sur la pente d'une montagne escarpée, les femmes et les filles dansaient entre elles, sans hommes, sur la place publique, et les ecclésiastiques, seuls, assistaient à leur bal. Protecteurs naturels de la morale, ils se promenaient paternellement au milieu de cette

joyeuse réunion, d'où les frères, les époux et les chefs de familles paraissent exclus sans appel. Qui sait ? peut-être chacun d'eux repassait dans sa mémoire les secrets de toutes ces jeunes filles, et leur préparait des paroles sévères, au tribunal de la pénitence. Ce que je puis dire, c'est que leurs belles chevelures, leurs yeux noirs et leur démarche légère, formaient un contraste remarquable avec le sérieux contemplatif des bons pères, et la sauvage tristesse du lieu.

Au sommet de la montagne, sur le revers occidental, commence le défilé si fatal à nos armes ; c'est un plateau légèrement incliné et dominé par deux rampes à peu près parallèles, et couvertes de bois. Le vent y souffle avec une extrême violence. J'ai vu le champ où la cavalerie de Mina s'était embusquée, et le ravin où les prisonniers écossais avaient pris les armes pour se défendre contre la fusillade espagnole qui les atteignait dans les rangs des Français. Tout est admirablement rendu dans le tableau que M. le général Lejeune a réex-

posé dernièrement au Musée grec. Que de trésors furent pillés dans cette funeste rencontre ! Que de laitières y perdirent leur pot au lait , et de généraux leurs fourgons ! Ainsi vont les choses de ce monde , et les filles de Salinas dansent sur la terre qui couvre nos cadavres.

La route s'abaisse d'une manière insensible , depuis les hauteurs de Salinas jusqu'à la plaine de Vittoria , et la rapidité des mules qui nous entraînent devient , par momens , dangereuse. Le bruit de leurs pas et les cris confus des conducteurs qui les appellent par leurs noms , retentissent dans les vallées comme le murmure d'une armée en marche. Parmi ces cris , le jurement favori des Espagnols , *caracco !* se fait entendre à chaque instant , et s'applique indistinctement aux hommes , aux animaux et même aux objets purement matériels. C'est le *goddam* de la Péninsule , mais l'expression anglaise est moins cynique.

Il est difficile de rien voir de plus beau que

les routes des environs de Vittoria, si ce n'est celle de Burgos, dans la Vieille-Castille. Les mulets volent plutôt qu'ils ne courent sur ces chemins unis comme une glace, et parfaitement entretenus. On les doit au vénérable Charles III, seul roi de qui le peuple ait gardé la mémoire, et qui a fait autant de bien à l'Espagne, pendant un petit nombre d'années, que ses successeurs lui ont fait de mal en deux règnes. Ils portent le nom de *caminos reales* (routes royales), qui les distingue des *caminos de herradura* (chemins ferrés), beaucoup moins solides et moins durables. Toutefois, ces routes ne sont point bordées d'arbres, attendu que le préjugé espagnol s'oppose invinciblement aux plantations. C'est ce que nous verrons dans les deux Castilles, qui deviennent de jour en jour un véritable désert de sable, sans oasis.

La jolie ville de Vittoria apparaît de loin, au milieu d'une vaste plaine couronnée de montagnes, sur le bord d'une petite rivière dépourvue

d'eau. C'est la première cité espagnole digne de ce nom, que l'on traverse en venant des Pyrénées. Elle s'annonce fort agréablement par une ceinture de promenades bien plantées, et remplies d'une population vive et animée. Le commerce et l'industrie de ses habitans l'ont sauvée de cette décadence qui se manifeste par des symptômes si décisifs dans les autres provinces de la Péninsule. Au dire des personnes éclairées, que j'ai eu l'occasion de consulter, il semble même que Vittoria jouisse aujourd'hui d'une véritable prospérité. Le quartier neuf s'embellit tous les jours de nouveaux édifices ; des établissemens importants s'élèvent depuis plusieurs années, et l'on pourrait citer quelques hôtels qui n'ont rien à envier à la richesse ou à l'élégance de ceux de Bordeaux. Vittoria est, en effet, l'entrepôt du commerce des laines, le seul qui n'ait pas encore succombé, en Espagne, à l'influence de l'anarchie théocratique. Les négocians de Bayonne font beaucoup d'affaires avec cette ville.

La place destinée aux combats de taureaux est située au centre de Vittoria. Lors de mon retour, on y donnait une de ces affreuses représentations, devenues indispensables à un peuple dont la sensibilité blasée par un code sanguinaire et des exécutions continuelles, ne saurait être émuë qu'avec du sang et de longues agonies. Je n'en parlerai point. Assez d'autres ont décrit ces scènes de carnage ; je n'aurai que trop d'horreurs à citer. Qu'il suffise de dire que les champions de ces fêtes ont besoin d'être *purifiés* comme un colonel de milices ; que l'alcade chargé de présider la cérémonie est nommé *ad hoc* par le roi, et que les travaux cessent partout ailleurs aussitôt que l'amphithéâtre est construit. C'est une ivresse générale ; jeunes et vieux, moines, filles, soldats, fonctionnaires de toute espèce, chacun s'empresse à venir voir déchirer des chevaux par des taureaux, et des entrailles rouler sur le sable. Ainsi l'on forme une nation aux bienséances et à la délicatesse ; ainsi se con-

servent , sans altération , les traditions du saint office ; et quand viendra le moment favorable , ce peuple qui sème pour des moines , allumera le feu pour des auto-da-fés. Nos soldats présenteront les armes.

Une scène de nature fort étrange , pour un Français , s'est passée à la porte de Vittoria , pendant que nous entrions dans cette ville : elle pourra donner une idée du degré de misère et d'avilissement où sont tombés les employés de ce pays. Les douaniers , chargés de la visite de nos malles , et de la perception des droits , principale ressource du gouvernement dans ce tems de détresse , au lieu de faire leur devoir , ou d'en affecter l'apparence , se sont placés à la portière de la voiture , le chapeau à la main , dans l'attitude de la plus ignoble mendicité. C'était l'heure de la promenade ; on sortait en foule de la ville , et plus de cinquante personnes ont pu assister à la distribution des *pour-boire*. L'un de nous , naturel Espagnol , introduisait deux caisses qui contenaient pour plus

de 60,000 fr. de marchandises de contrebande, et il donna 12 fr. ; les autres contribuèrent également, quoiqu'ils n'eussent rien de suspect, pour n'être pas retenus sur la voie publique.

Je n'ai rien dit encore d'un autre impôt, non moins odieux et non moins honteusement perçu, le visa des passeports. Cette feuille de sûreté, si peu rassurante, comme je le ferai voir, est exigée, en Espagne, à chaque halte, à chaque endroit où le voyageur a besoin de mettre pied à terre ou de boire un verre d'eau. Un émissaire sans costume, sans insigne d'aucune espèce, très-souvent sans chemise, demande aux passans leurs papiers d'un ton impératif, et il les emporte. Suppôt déguenillé de la police, il est chargé de constater la moralité d'un négociant qui voyage pour ses affaires, ou d'un homme studieux qui voyage pour son instruction ; et s'il lui plaisait de retenir un étranger honorable pour une fâcheuse ressemblance de nom ou de signalement, quel recours exercer contre l'agent nanti du seul

papier dont les polices de tous les pays, excepté l'Angleterre, fassent dépendre aujourd'hui la liberté d'un honnête homme ? Qui que vous soyez, vous êtes exposé à tomber au pouvoir du dernier alguazil, séparé par lui seul de l'anneau qui tout à l'heure encore vous unissait à la patrie ; vos parents, vos amis vous croiront tranquille sur la route, respirant l'air à pleins poumons, et vous serez à la merci d'un valet de ville!...

La mendicité ne perd pas ses droits pour être enveloppée d'un peu de tyrannie. Le passeport arrive enfin ; vous payez le visa ; vous payez de plus le porte-balle, valet ou associé du commissaire ; et vous pouvez faire quelques lieues encore, pour retrouver d'autres commissaires, d'autres mendiants et d'autres porte-balles. Pour peu qu'on ait du sang dans les veines, il s'allume à force d'être échauffé par toutes ces rencontres, et la pitié se change en une vive colère, comme les poètes nous peignent le rire du mépris dégénéral en aversion : *Ridet et odit*. J'ai

vu des voyageurs qui portaient à la suite de leur passeport , quatre ou cinq supplémens tout noirs de signatures d'alcades , de corrégidors , d'intendans et autres perturbateurs du repos public ; le tout au bout d'une course de six semaines !

J'allais me distraire de ces tristes pensées au jardin de *la Florida* , dont le nom harmonieux , comme la plupart des termes espagnols , convient parfaitement à ce lieu enchanteur. Il faut avoir reçu le soleil ardent de ces contrées , pour sentir tout le prix de la fraîcheur et de l'ombrage : aussi *la Florida* est-elle fréquentée à toutes les heures du jour. C'est le rendez-vous des familles les plus distinguées , le jardin des Tuileries de Vittoria. Nulle part on ne trouve , dans cette province de l'Espagne , une société plus brillante : quoique la ville ne renferme pas plus de dix mille habitans , on remarque parmi eux une aisance qui s'explique par leur industrie , et qui pourrait s'étendre à tout le royaume , avec moins de couvens et plus de manufactures. Les femmes y sont plus

aimables et mieux élevées qu'à Madrid, soit à cause du voisinage de la France et des relations que les négocians entretiennent avec elle, soit que l'activité naturelle à la population ait un peu tempéré le fanatisme et la brutalité nationale. L'état de suspicion permanent où vivent les hommes éclairés du pays, m'interdit ici, comme ailleurs, de nommer aucune des familles où j'ai reçu l'hospitalité : ma reconnaissance, si elle était publique, pourrait les compromettre ; car la police voit dans chaque étranger un ennemi, et dans tous les Espagnols qui les accueillent, des complices.

Le champ de bataille, fameux par la déroute de 1813, est superbe. L'armée anglo-espagnole, commandée par Wellington, déboucha dans la plaine par le chemin de Burgos, tourna la ville et parut sur la grande route de France, pour couper notre retraite : les témoins oculaires assurent que cette manœuvre fut exécutée avec une précision admirable, et que la marche des

colonnes anglaises offrit, du haut des murs, un coup-d'œil magnifique. Chacun attribue la débâcle à la mésintelligence de nos généraux, et raconte, de cette mémorable échauffourée, quelque aventure tragique ou plaisante. Ce ne fut point, en effet, une déroute ordinaire : l'armée encombrée de trésors et de femmes, était suivie comme une proie par des chasseurs; les plus belles dames de la cour d'Espagne, et les plus riches joyaux des Indes, tentaient également les vainqueurs et les vaincus. Aussi n'y eut-il point de combat, et sans la division du général Foy, il n'y aurait pas même eu de retraite. On vit alors, chose horrible! des femmes charmantes et parés, précipitées de leurs voitures par la cavalerie, se jeter aux pieds des dragons, et leur offrir tous les trésors dont ceux-ci voudraient disposer, s'ils consentaient à les prendre en croupe, pour les soustraire à la fureur politique et physique des Espagnols. On vit les fourgons de l'armée française pillés par les soldats chargés de les dé-

fendre, et le champ de bataille couvert de ca-
lèches, de berlines, de cartons, et de coffres
ensanglantés et brisés par la mitraille et les bou-
lets. Un nombre considérable de femmes res-
tèrent étendues dans la campagne. Je n'ai pas
vu, sans un serrement de cœur, la colline et le
bois par où s'échappèrent les débris de ce grand
désastre, qui compte pour un jour de bonheur
dans les fastes de l'indépendance espagnole.

CHAPITRE V.

Miranda-sur-Èbre. — Horrible mendicité. — Des cinq manières de servir la Messe. — Nouveaux brigandages de la Douane. — Défilé de Pancorbo. — Plaines de la Vicille-Castille. — Briviesca. — Guerre à mort. — Location du Saint-Sacrement. — La Moisson.

DEPUIS Vittoria jusqu'à Miranda, sur les bords de l'Èbre, qui n'est pas plus large en cet endroit que le petit bras de la Seine à Paris, la route court au travers d'une plaine solitaire et brûlée par l'ardeur du soleil. Quelques arbres semés çà et là annoncent une grande force de végétation; mais personne ne veut planter; c'est un préjugé invincible. Ces hommes qui livrent à

des moines leur corps, leur ame, et le fruit de leurs sueurs, craignent de planter un peuplier sur le bord des ruisseaux ou des rivières, de peur que les oiseaux, qui *mangent*, disent-ils, *leurs récoltes*, n'y trouvent un asile. J'ai eu souvent à ce sujet des discussions très-vives avec des paysans et même avec des hommes qui n'étaient pas dépourvus de lumières : mais il m'a été impossible de les convaincre, malgré l'évidence des raisons dont ils étaient accablés. Aussi la tristesse de ces villages est-elle véritablement funèbre : pas un arbre, pas un seul arbre, à l'ombre duquel le voyageur puisse reposer sa tête des fatigues de ces déserts. La terre est nue comme la main, et les habitans sont nus comme la terre. Des légions d'enfans des deux sexes, sans bas, sans souliers, sans chemises, se pressent autour des voitures en demandant l'aumône d'une voix lamentable et étudiée : c'est la seule instruction qu'ils reçoivent de leurs parens habitués à mendier avec eux. Les moines y ajoutent l'art de se

frapper la poitrine en cadence au *meá culpá*, la connaissance du chapelet, et, pour les plus favorisés, les *cinq manières* de servir la messe.

Une seconde ligne de douaniers, évidemment destinée à renforcer les postes de Vittoria, est établie à la tête du pont de l'Èbre, à Miranda. Cette petite ville s'annonce de loin par ses clochers, pourvus, comme tous ceux des plus misérables villages, d'un carillon complet à chaque tour. On traverse souvent des hameaux de cent cinquante âmes, qui possèdent sept à huit cloches : dans quelques petites villes il n'est pas rare d'en compter une centaine. Qui sait ! un jour l'Espagne sera peut-être forcée d'avoir recours à ces richesses métalliques, pour combler le vide occasioné dans ses trésors par la perte des mines du Mexique et du Pérou. J'en étais à cette réflexion sur le vide, quand les préposés de la douane ont ouvert la voiture, et présenté celui de leurs chapeaux, selon l'usage. Chacun de mes compagnons de voyage a payé son tribut

à ces mendiants patentés : mais cette fois j'ai refusé le mien , redemandé à plusieurs reprises par un silence et des gestes fort éloquens. Alors l'un des douaniers , furieux , a fait descendre mes malles , les a placées sur le parapet du pont , et s'est mis en mesure de les fouiller , avec toutes les démonstrations d'une agitation violente : vains efforts ! je n'avais point de schalls de Cachemire pour les belles dames de Madrid , et j'étais déjà devenu Espagnol par mon imperturbable sang-froid. L'officier de la douane perdit avec moi ses frais de visite et de pantomime : mes effets seuls ne renfermaient pas de contrebande.

Ici commence le long et aride plateau de la Vieille-Castille. Les lions qui en protègent les armoiries ont les griffes bien usées , depuis que nous avons traversé tant de fois devant eux les formidables défilés qui en défendaient les approches. Aussi le fameux passage de Pancorbo, dont le seul aspect inspire la terreur , a-t-il cessé d'être compté au rang des lignes impénétrables :

et cependant qu'y a-t-il de plus dramatique, si je puis m'exprimer ainsi, en fait de fortification? Deux rochers de plus de cinq cents pieds d'élévation, absolument nus, présentant les saillies de leurs immenses squelettes, menacent des deux côtés le téméraire qui s'enfonce entre leurs masses parallèles : des quartiers détachés de leurs crêtes paraissent disposés à rouler dans l'abîme, et surplombent au-dessus de la grande route. De distance en distance, ce coupe-gorge où règne un lugubre silence, où le soleil pénètre à peine, s'élargit et fait place à de petits mamelons, du haut desquels on enfile la longueur du grand chemin, déjà cerné sur les deux ailes par des fragmens d'énormes rochers en batterie. Un ruisseau, bien des fois teint de sang, coule au pied de la montagne dont l'ouverture n'a pas moins d'un quart de lieue de long. L'entrée, du côté de la France, en était gardée par un fortin enlevé d'assaut pendant la guerre de l'indépendance ; du côté des Castilles, le village de Pan-

corbo, surmonté des ruines de sa vieille citadelle, en ferme la sortie. Tel est ce défilé redoutable, que les Espagnols n'ont pas su défendre, et dont les hommes les plus étrangers au métier de la guerre ne peuvent s'empêcher de reconnaître toute l'importance. Il est parsemé de croix, plantées de distance en distance, en signe d'expiation : chacune d'elles rappelle un assassinat.

En débouchant dans la plaine de Castille, un horizon immense et toujours pur se présente aux regards, à peine interrompu par la petite ville de Briviesca. La pente est insensible ; mais quoique le plus beau soleil du monde nous éclaire, l'air qui devient très-vif annonce que nous changeons de climat, et que nous nous élevons considérablement au-dessus du niveau de la mer. Du reste, on n'aperçoit pas la moindre trace de végétation ; pas un ruisseau, pas une cabane, pas un être vivant. A peine quelques légères ondulations modifient-elles la monotonie du terrain ; mais il n'y a rien, pas même un buisson

sur ces croupes légères. Les paysans que nous trouvons dans les villages, noirs, sales, enveloppés de leurs manteaux, n'offrent partout que des figures sinistres, en harmonie avec la sauvage horreur de ces lieux. Quoi! c'est là, disions-nous, cette Vieille-Castille, si fière de ses souvenirs! une mer de sable avec des îles de granit!

Briviesca, ville de deux mille âmes, abondamment fournie de capucins de toute espèce, est traversée par un ruisseau limpide, qui coule au milieu de ses principales rues, sur un gravier propre et uni. Pour la première fois, depuis mon entrée en Espagne, j'ai assisté, dans cet endroit, à une étrange cérémonie, qui n'est connue en France que par des caricatures. Tous les habitans étaient hors de leurs habitations, armés de *peignes* de buis et de longs *déméloirs*. Les femmes exploraient, d'un ongle investigateur autant qu'inexorable, les chevelures de leurs enfans, massacrant sans pitié et sans timidité

tout ce qui se rencontrait sur leur passage. Cette opération indispensable se fait généralement tous les dimanches avant la messe , en famille , et dans les rues ; précaution éminemment salubre et respectable , surtout pendant les chaleurs de l'été.

Un seul homme , dans cette foule industrielle , ne prenait aucune part au travail commun : armé d'une bourse et d'un ostensor en cuivre , parfaitement semblable à ceux dans lesquels le saint sacrement est exposé , il s'approcha bientôt de nous et nous demanda *una lemosna por Dios*, une aumône pour Dieu. On peut juger de notre étonnement , et l'on devine aisément notre refus. Mais un autre personnage accourut tout d'un coup , s'empressa de baiser respectueusement l'ostensor et de déposer une pièce de monnaie dans la bourse que lui présentait le premier. Le croira-t-on ? (Je parle d'après le témoignage des Espagnols eux-mêmes) ce quêteur , d'une espèce nouvelle pour nous , était un fermier du cou-

vent voisin : les moines lui ont loué, moyennant une rente annuelle ; le droit de faire baisser l'ostensoir à tous les passans, et il les attend dans les rues pour percevoir son revenu. L'industrie n'a donc pas péri, comme on le croit, en Espagne : elle s'est réfugiée dans les couvens d'où elle daigne quelquefois visiter les grandes routes.

Un tableau d'un autre genre a captivé notre attention après la messe ; je veux parler des travaux de la moisson, qui seuls obtiennent grâce de la part des moines pendant les jours de fête, vu l'urgence et peut-être aussi vu l'intérêt qu'on leur porte en raison de la dîme, du droit de fermage et de plusieurs autres droits. Les gerbes étant déliées et réunies en cercle sur une aire spacieuse, on les fait fouler par des chevaux, des mulets ou des ânes, qui tournent sans cesse, attelés à une herse plate sur laquelle le conducteur peut s'asseoir ou se tenir debout à son gré. C'est de là qu'armé d'un long fouet, il excite les montures et simule l'exercice du char

dans un manège. J'en ai vu plusieurs qui tournaient ainsi très-rapidement avec une grâce et une élégance qui rappellent les antiques descriptions des jeux olympiques. Les femmes prennent part à cet exercice, qui serait très-amusant si l'on pouvait se dispenser de le faire à l'ardeur du soleil, dans un pays où elle n'est pas sans danger. Plusieurs moines se relevaient d'heure en heure sur l'aire où les paysans battaient le blé : on nous a dit qu'ils veillaient à ce que la récolte ne fût pas rentrée en fraude, avant d'avoir touché leurs droits. Tout-à-l'heure ils protégeaient la morale à Salinas : les voilà gardes-champêtres à Briviesca ; *e sempre bene.*

CHAPITRE VI.

Troupeaux. — Ville de Burgos. — Tombeau du Cid. — Vive le Roi absolu! — Misère affreuse. — La Cathédrale. — Le Lutrin. — Anges dessinés dans une étrange position. — Un Soulier de la Sainte-Vierge. — Distribution de Vivres dans la cour d'un Couvent.

Les routes continuent d'être magnifiques. Les troupeaux de mérinos, seule ressource du pays¹, se montrent par détachemens nombreux dans les vastes landes de la Vieille-Castille. On y remarque surtout l'espèce de ceux qui sont noirs, et dont l'exportation est sévèrement interdite.

¹ On trouvera une notice sur les troupeaux d'Espagne, à la fin du volume.

Leur laine est employée à des étoffes brunes qui servent de vêtement aux classes inférieures de la population. Elle n'a pas besoin d'être teinte, et c'est ce qui la fait rechercher particulièrement dans un pays où les matières colorantes sont chères, et l'art du teinturier encore peu avancé.

Aucun village, aucun lieu digne d'intérêt n'attire l'attention du voyageur depuis Briviesca jusqu'à Burgos. Cette dernière ville, située à-peu-près comme Vittoria, à l'extrémité d'un plateau immense, froid et peu fertile, a été le théâtre d'une bataille sanglante, gagnée par Napoléon en personne. Le clocher de la cathédrale et les restes pittoresques de sa citadelle, permettent d'apercevoir de fort loin cette capitale, jadis si célèbre, de la Vieille-Castille, et même un instant de toute l'Espagne. Au premier abord, elle paraît avoir quelque importance : le quai de l'Arlanzón, large, propre, et orné de vastes édifices, se présente comme l'avenue d'une grande ville.

Malheureusement la rivière est sans eau. Les tombeaux du Cid et de Chimène sont situés dans une île, et ombragés de saules pleureurs ; les habitans montrent ces monumens aux voyageurs ; avec autant d'orgueil que les récollets des bords du Tibre font les honneurs du Capitole.

En entrant dans la ville, une inscription caractéristique de l'époque actuelle frappe les regards : *Vive Ferdinand VII, roi absolu !* elle est tracée en grosses lettres sur la façade du monument principal de la *Plaza-Mayor*. Il me semble qu'ils auraient mieux fait d'écrire : *Ici, plus d'espérance*, comme le Dante sur la porte de l'enfer. Qu'espérer en effet d'un peuple qui trace, de sa propre main, sur le fronton d'un hôtel de ville, l'aveu de la plus honteuse servitude ! mais quel peuple !... Ici, pour la première fois, j'ai vu de près son horrible misère ; j'ai vu, dans cette grande place, des hommes enveloppés de leurs manteaux, sans bas et sans chemises, promener sous des haillons leur insolente oisiveté, et suer

fièrement aux rayons du soleil, un cigarre à la bouche ; j'ai vu des enfans , dégoûtans de vermine , se rouler aux pieds de la statue de Charles III , comme des animaux immondes. Quel tableau ! quelles tristes réflexions il inspire ! il n'y a point d'écoles pour cette jeunesse innocupée ; point d'ateliers ouverts à ces lâches faîneans , résignés à s'annuler eux-mêmes , puisqu'ils ont affiché leur esclavage à la porte de la ville. Les boutiques qui entourent la place, et le petit nombre de celles qu'on remarque dans les rucs, présentent l'aspect le plus misérable ; j'avais peine à en croire mes yeux. Des cordes, de la ferraille, des étoffes grossières, des pois chiches, du fromage, voilà ce qu'on y trouve. On y voit beaucoup de ces éventails communs, semblables à ceux qu'on vend sur nos boulevarts pour quelques centimes, pendant les plus fortes chaleurs de l'été ; l'envie m'a pris d'en marchander un seul, le plus simple de tous : son prix fixe était de 4 francs.

Les rues , tortneuses , étroites , obscures , pavées de petits cailloux , ressemblent à des couloirs de prison : les fenêtres des rez-de-chaussée , armées de grilles saillantes , ne contribuent pas peu à leur donner cette sombre physionomie. Les murs sont chamarrés de vieilles armoiries , de croix , d'inscriptions féodales et monacales ; c'est une véritable cité du moyen âge , une page vivante du règne de Philippe II. On trouverait difficilement , dans une autre ville d'Espagne , de quoi caractériser plus complètement les effets du régime de l'inquisition. Elle a porté là , plus qu'ailleurs , tous ses fruits , et son tronc , encore vert , s'y couvrirait facilement de superbes rameaux. Il y a de l'ignorance , du fanatisme , de la paresse et des volontaires royaux ; les bûchers , mal éteints , n'attendent qu'un souffle favorable pour se rallumer. Déjà brillent ceux de Valence dans les annales de la restauration monacale , et l'inquisition pourrait s'appliquer l'apostrophe du grand-prêtre à Jérusalem , dans Athalie :

.... Lève ta tête altière :

Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés :

Les rois des nations, devant toi prosternés,

De tes pieds baisent la poussière :

Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.

D'où te viennent de tous côtés

Ces enfans ¹ qu'en ton sein tu n'as jamais portés ?

Peuples de la terre, chantez :

La *torture* renaît plus charmante et plus belle.

Beaucoup de voyageurs ont donné la description de la cathédrale de Burgos, l'un des morceaux d'architecture les plus curieux qui soient au monde. J'en ai visité l'intérieur avec un très-grand soin, et je prendrai la liberté de signaler quelques détails qui ont échappé aux recherches de mes prédécesseurs. Aucun d'eux, que je sache, n'a fait mention de l'énorme grille de trente pieds de haut, en cuivre massif, qui environne le chœur ; elle est d'un travail admirable, et d'une valeur métallique de plus de trois

¹ Cette question nous regarde.

millions. On n'a pas parlé non plus des six candelabres en argent massif, hauts de cinq pieds, qui garnissent les deux côtés du maître-autel; c'est un oubli d'autant moins pardonnable, que la sculpture en est digne d'intérêt, et la matière encore plus. Mais on a fait une véritable injure aux chanoines, en négligeant de citer leur lutrin et la marqueterie des stalles qui l'entourent; car on ne rencontre pas souvent un lutrin comme celui de Burgos. Il se compose de six pupîtres chargés chacun d'un *Missel* de plain-chant, qui pèse plus d'un quintal : ces missels monstrueux, reliés en bois de cèdre, sont écrits sur parchemin et ornés de dessins magnifiques. Ah ! si Boileau les eût connus !

Les stalles des chanoines méritent une mention particulière : elles sont en bois de sandal massif, revêtues de dessins en marqueterie, d'un goût étrange. Le siège est orné d'une fleur artistement tracée, qui s'élève d'un vase en forme d'urne, dont les deux anses sont figurées par

deux jets liquides symétriques, paraboliquement lancés de l'abdomen d'autant de petits anges ; d'autres pots de fleurs, également dessinés sur le siège des stalles, représentent des anges dans une attitude si inconvenante que le respect des bienséances ne me permet pas de la qualifier. Ces mêmes anges tiennent une tête de mort à la main. Quelle allégorie peut-il y avoir sous des images aussi grossières ? et quelle délicatesse de mœurs est-il permis de supposer à des hommes qui tolèrent dans les temples de semblables ordures ? Un grand nombre de Faunes, de Silènes, de Satyres et de Nymphes, d'un fini exquis, décorent plusieurs autres sièges du chœur, non loin duquel on montre la chapelle aux reliques, qui contient un morceau de la baguette de Moïse, un os de Zacharie, un soulier de la Sainte Vierge, une pierre du mont Calvaire et quelques poignées de sable du Jourdain.

Voilà tout ce qui reste à Burgos de la fortune et de la gloire castillane. Sa population, qui était

jadis de quarante mille ames, s'élève aujourd'hui à huit mille cinq cents. Ses soldats sont couverts de vêtemens en lambeaux, et la plus grande partie de ses habitans ne possèdent pas même des lambeaux. Un grand nombre d'entr'eux sont réduits à vivre chaque jour de l'aumône des couvens, et ils préfèrent cette humiliante condition à l'honneur d'une laborieuse indépendance. Quand vient le moment de la distribution, jeunes et vieux, femmes et enfans se précipitent pêle-mêle à la porte des monastères, où les comestibles ne s'obtiennent pas toujours sans combat. C'est une chose hideuse que le tableau de tous ces misérables qui se roulent dans la poussière pour attraper un os, du pain ou des pois chiches. Les moines regardent d'un œil impassible cette foule dégradée, toujours prête à exécuter leurs ordres et à frapper partout où il plaît à leur fanatisme de désigner des victimes. Aussi ne reste-t-il aucune ressource aux hommes de bien pour se défendre de ces invasions soudaines

et pour conjurer des orages qui grondent sans cesse au nom du ciel. J'ai trouvé mille occasions de m'en convaincre : la populace, plus nombreuse et plus féroce en Espagne qu'en aucun pays de l'Europe, forme la milice des couvens; elle est à leurs ordres, elle vit de leurs aumônes et ne veut rien comprendre à un état de choses qui dérange ses habitudes paresseuses et l'heure de ses repas.

CHAPITRE VII.

Potences en permanence. — Aranda de Duero. — Mort du partisan l'Empecinado. — Caravanes de Muletiers armés. — Manière dont les Brigands arrêtent les Voyageurs. — Champ de bataille de Somo-Sierra. — Français rôtis à Buytrago.

DEPUIS Burgos jusqu'à Lerma, la plaine, légèrement ondulée, n'offre rien de remarquable, si ce n'est quelques énormes potences établies sur des monticules, en signe de vasselage. C'est la livrée des villages qui appartiennent aux grands du royaume. La même aridité désolante règne dans la campagne ; si les Espagnols n'y prennent garde, la Vieille-Castille sera un désert dans cent ans. Déjà, dans plusieurs endroits, le

sable succède à la terre, les ruisseaux tarissent, le peu d'arbres isolés qui ont survécu aux ravages de la guerre, périclitent desséchés. A Lerma, bourg de douze cents âmes, où j'ai visité six couvens, le duc de l'Infantado possède des richesses considérables. Un vieux château délabré, couvert d'armoiries, servait de résidence à ses aïeux : ce n'est plus aujourd'hui qu'un vaste alignement d'arceaux minés par le tems, au travers desquels la vue plonge sur la campagne et le cours de la rivière. Là, viennent rêver après leur repas, les chartreux, les franciscains, les augustins, véritables pachas de ces tristes contrées : jamais on ne les aborde qu'avec les démonstrations du plus profond respect; les hommes se tiennent constamment découverts devant eux; les enfans s'empressent de leur baiser les mains.

La petite ville d'Aranda de Duero, peuplée de quatre mille âmes, présente encore de nombreuses cicatrices des blessures qu'elle a reçues pendant la guerre de l'indépendance. En descen-

dant vers la rivière, nous avons vu les murs du palais épiscopal, tout criblés des boulets et des balles que le fameux chef de guérillas, l'Empecinado, avait fait tirer sur un régiment des troupes impériales qui s'y était retranché. Qui eût pensé alors que ce partisan redoutable périrait quelque jour, par la main de ses concitoyens, sur les bords même du fleuve, théâtre de sa gloire ! Cette fin tragique est très-connue ; on sait que l'Empecinado, livré aux absolutistes après la restauration de 1823, lutta sur l'échafaud même, avec ses bourreaux, et qu'il fallut le tuer à coups de bayonnette, parce qu'il devint impossible de le pendre : l'Europe entière a retenti des affreux détails de cette exécution. Mais ce que peut-être on ignore, c'est que, pendant toute la durée de sa captivité, les moines eurent la barbarie d'exposer leur victime dans une cage de fer extrêmement basse, aux outrages de la populace de Rea, qu'il avait si vaillamment défendue. Dans cet état lamentable, on le prome-

nait par les rues et les marchés publics. Les enfans lui crachaient à la face ; les femmes lui jetaient de l'eau bouillante , et les prêtres chantaient le *Te Deum*. Ces horreurs, je les ai recueillies à Aranda, et ceux qui me les racontaient se vantaient d'y avoir pris part, comme d'une chose honorable.

Aussitôt qu'on a passé le Duero sur un assez beau pont , qui porte , comme tous les édifices de la ville d'Aranda, des traces de la guerre , la plaine recommence et continue , presque sans interruption , jusqu'au pied du col de Somo-Sierra , illustré par un de nos plus beaux faits d'armes. A peine le village de Fresnillo , isolé comme un amas de briques rougeâtres au milieu de ce désert , en interrompt la fatigante monotonie : les caravanes de muletiers que nous rencontrons de tems en tems , ne servent qu'à la rendre plus sensible. Ces *arrieros* (c'est ainsi qu'on les nomme) , sont tous armés de longs fusils : lorsqu'on les attaque , ils se retranchent derrière

leurs mulets , et ils opposent la plus vigoureuse résistance. Mais leur appareil militaire suffit ordinairement pour inspirer le respect. Les voleurs de ce pays ne se montrent que par bandes considérables : toutes les fois qu'ils sont en petit nombre, ils ont recours à la ruse plutôt qu'à la force pour le succès de leurs entreprises. Ils se couchent au bord d'un précipice , sur la pente d'un ravin , au passage d'un pont étroit , attendant patiemment l'arrivée d'un voyageur ou d'une voiture : aussitôt qu'ils sont à portée de leur proie , ils se lèvent , saisissent la mule qui est en tête de l'équipage , et ils la dirigent vers le précipice. La moindre hésitation suffit pour entraîner une perte inévitable. Dans ce cas , la voiture roule au fond de l'abîme , et les voleurs n'ont que la peine d'y descendre pour dépouiller les cadavres fracassés des voyageurs. Nulle part , la force armée ne peut être mise à la poursuite des coupables , et son action est considérée comme absolument nulle , soit à cause des intervalles

immenses qui séparent les villages, soit à cause de la terreur qu'inspirent les voleurs de grand chemin.

Les gorges des montagnes favorisent merveilleusement, il faut en convenir, cette disposition au brigandage qui caractérise la populace espagnole. En approchant du col de Somo-Sierra, le paysage devient effrayant dans toute la force du terme. Un petit bois, situé au pied de la montagne, en couvre mystérieusement les abords, et ne laisse apercevoir aucun asile, aucune habitation où l'on puisse trouver des secours en cas de besoin. Pendant la guerre de l'indépendance, l'armée espagnole occupait, avec treize mille hommes et du canon, cette position formidable, qui fut emportée au galop par une charge des lanciers polonais de la garde impériale. Nous avons vu le ruisseau qui ce jour-là roula, dit-on, des flots de sang ; l'on passe encore sur le petit pont au-dessous duquel les guérillas avaient entassé plusieurs centaines de cadavres de pri-

sonniers français assassinés. L'esplanade où l'ennemi avait placé son artillerie existe presque entière, ainsi que le chemin qui y conduisait; et la terrible charge des lanciers fut exécutée sur la route même où des mulets traînaient notre voiture au petit pas. Du haut de cette éminence redoutable, les Espagnols pouvaient voir la chaîne des monts Guadarrama, qui couvrent la ville de Madrid. Le général Lejeune a donné, dans son tableau de Somb-Sierra, la plus parfaite idée de ce champ de bataille qui soit au pouvoir de la peinture; si j'ose lui faire un reproche, c'est d'avoir exagéré la pente du grand chemin : elle est plus douce que cet artiste ne l'a représentée; mais ce n'en est pas moins une chose surprenante que de l'avoir gravie sous le feu de treize mille hommes et d'une artillerie formidable.

Un Français ne saurait traverser sans émotion des lieux témoins du trépas inutile de tant de braves. S'il interroge les habitans des villages

voisins , leurs physionomies froides et féroces ne permettent pas de multiplier les questions. « Vous » voyez cette cheminée , me disait un postillon » de Buytrago : là nous faisons rôtir les Fran- » çais , et nous pourrions bien en brûler encore. » — Vous qui les brûliez , répondis-je à ce can- » nibale , dites-moi donc quel goût avait leur » chair ? » Et il me répliqua avec le même sang- froid : « Je n'en sais rien ; nous la donnions aux » chiens.... » Civilisez , si vous pouvez , de pa- reils hommes , et faites des campagnes pour la restauration de leurs principes.

Buytrago , vaste cimetière de Français , est situé au fond d'une vallée arrosée par les eaux d'un tor- rent qui enveloppe ce village pittoresque. Les Maures en avaient fait un poste d'importance , et le mur dont ils l'ont revêtu , a survécu à leur puis- sance. Les portes , les créneaux , les tours , subsis- tent encore , bâties sur des rochers et inébranlables comme leurs bases. Toutes ces constructions sont en briques et en silex unis par un ciment dont

le secret est perdu. La population de Buytrago est un modèle du laid idéal : les Castellans y sont plus sauvages que dans le reste de la Castille, et l'on cite, de leur atroce fanatisme, des traits que ma plume se refuse à décrire. L'escorte que nous avons dû prendre en sortant de ce lieu tout plein de fâcheux souvenirs, et les nombreuses croix qui bordent la route, nous inspiraient un sentiment de terreur qui ne tarda point à devenir légitime. Nous étions partis à une heure du matin : avant deux heures, le chef de l'escorte s'approcha de la voiture, et nous déclara que ses soldats étaient fatigués et ne pouvaient aller plus loin ; il fallut capituler, et tripler leur salaire pour les faire marcher. Sans cette résolution, nous aurions été abandonnés sur la plus périlleuse route qui soit en Espagne, au milieu de la nuit ; et peut-être l'escorte elle-même, dont les personnages n'avaient pas tous des figures rassurantes, nous aurait-elle dévalisés pour se venger d'un refus.

Au hameau de Cabrerias, assis sur des rochers de granit entièrement dépourvus de terre et de verdure, une nouvelle contestation entre les voyageurs et la nouvelle escorte, se termine au gré des soldats. Ceux-ci voulaient partir en éclaireurs et précéder la voiture : les voyageurs exigeaient que la voiture fût gardée à vue. Ce qui nous portait à tenir rigoureusement à ces conditions, c'était le danger de faire connaître l'heure exacte de notre départ : il est souvent arrivé en pareil cas que les voleurs se soient embusqués entre le point de départ et la tête des éclaireurs, de manière que la protection de ces derniers devenait absolument inutile.

C'est ainsi qu'on arrive aux environs de la capitale, aussi tristes que les autres points de la plaine des Castilles. Quelques oliviers rabougris et le vignoble de Fuencarral forment la seule décoration du paysage, qui est bordé, à l'horizon, par les aiguilles des clochers de Madrid. Cette collection de minarets lui donne l'aspect d'une

ville d'Orient. Nous allons voir que, sous d'autres rapports, la comparaison sera plus juste et plus frappante. Ici, je demande la permission d'entrer dans une foule de détails purement personnels : ils sont indispensables pour bien juger du régime qui pèse sur l'Espagne, et de la quantité d'air qu'on peut respirer sous une administration monacale.

CHAPITRE VIII.

Environs de Madrid. — Barrière de Fuencarral. — Passeports.
— L'Auteur gardé à vue. — Tribulations de police. —
Entrée à Madrid. — Incroyable variété de Moincs. —
Propreté des Rucs. — *La Puerta del Sol.*

En arrivant à la barrière de Fuencarral , le délégué de la police a demandé nos passeports , qui avaient déjà été visités plus de vingt fois en soixante heures. Le mien était parfaitement en règle ; il portait le visa de tous les commissaires qui sont échelonnés sur la route de Bayonne à Madrid, et les mots *pour voyager en Espagne et en Portugal* y étaient écrits en toutes lettres. Quelle fut ma surprise lorsque le délégué de la

porte me signifia que je ne pourrais pas entrer à Madrid, attendu que ma feuille n'indiquait pas la destination de cette capitale ! « Eh quoi, monsieur, lui dis-je, est-ce que Madrid n'est point en Espagne ? — Il n'y a pas de remède à cela, » répondait-il à chacune de mes questions. Pendant ce colloque, la voiture avait dépassé la barrière, et je restais au corps-de-garde, sans linge, sans effets, sans indication capable de me tirer de cet embarras. Deux dragons étaient chargés de me surveiller. Après une heure d'attente, j'imaginai de demander ce qu'on ferait de moi : le commis, homme doux et honnête, n'osait répondre. Son supérieur étant sorti pendant quelques minutes, j'appris que la seule ressource qui me restait était d'envoyer un commissionnaire, muni de mon passeport, au bureau de la police générale, pour obtenir la permission d'entrer. Un dragon ayant offert d'être ce commissionnaire, fut vivement apostrophé par le délégué, et mes pièces ne purent être expédiées pour Madrid

qu'à midi : j'étais surveillé depuis huit heures du matin. Mon envoyé revint à une heure, prétendant qu'il avait été chassé des bureaux de la police, et il exigea une nouvelle rétribution pour se remettre en route.

Pendant ces longues heures d'attente, j'examinais avec soin la physionomie basse, ignoble et stupide du délégué, qui se donnait, dans l'espèce de loge qu'on appelait son bureau, toute l'importance d'un préfet de police. Les paysans, les maraichers, les voyageurs à pied et à cheval, ne pouvaient pénétrer dans la ville sans lui présenter un permis, un passeport ou une carte de sûreté. La plupart d'entr'eux subissaient même un véritable interrogatoire, quoique leurs pièces fussent très-régulières. Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Qu'allez-vous faire à Madrid ? Où demeurez-vous ? Quand partirez-vous ? Telles étaient les questions que le commissaire adressait, d'un air magistral, à tous les passans ; le secrétaire enregistrerait soigneusement leurs ré-

ponses. Plusieurs fois , pendant le séjour de sept heures que j'ai dû faire dans cette officine d'espions , de bons paysans , qui me prenaient pour un fonctionnaire , m'ont présenté leurs papiers en tremblant. Les uns se hâtaient de me raconter leurs histoires , sans me laisser le tems de les détromper sur ma position ; les autres se poussaient pour arriver plus tôt auprès de moi , dans l'espoir d'être expédiés les premiers.

Enfin mon envoyé revint , à trois heures après midi , porteur d'un permis de séjour pour vingt-quatre heures , avec ordre de me présenter dans ce délai au commissaire de police de mon quartier. La première chose qui me frappa en entrant dans la ville , ce fut l'incroyable variété des costumes de moines et de religieux de toute espèce qui pullulaient dans les rues. Les uns étaient entièrement vêtus en casimir blanc , et marchaient tête nue ; les autres , habillés de noir , ne portaient ni bas , ni souliers. Quelques-uns , hideux à voir , avaient la tête rasée à deux

pouces au-dessus des oreilles : le peu de cheveux qui leur restaient formaient comme une espèce de couronne monacale, dont la laideur ne peut se définir. Plusieurs de ces derniers, chargés d'une besace, parcouraient les différens quartiers pour demander l'aumône, et faire, aux dépens du public, les provisions de la journée. A mesure que j'avançais vers le centre de la ville, ce spectacle produisait sur mon esprit une impression de tristesse et de dégoût que je n'avais point encore éprouvée.

La ville, dont l'étendue égale à peine le quart de celle de Paris, est extrêmement propre. Toutes les rues, même les plus étroites, y sont ornées de trottoirs en dalles, dans le genre de ceux qu'on a essayés récemment à Paris, dans la rue des Coquilles. Les boutiques, rares et sombres, ne présentent pas, à beaucoup près, l'aspect de richesse et d'élégance des magasins de Paris, et même de ceux de Lyon ou de Bordeaux : elles sont encombrées de marchandises de contre-

bande , en raison de l'état de détresse des principales manufactures du royaume. On remarque un très-grand nombre de fontaines publiques qui sont alimentées par les excellentes eaux du Rio Jarama , le Manzanarès étant presque toujours à sec. Ce torrent coule, d'ailleurs, hors des murs de Madrid , à plus de soixante pieds au-dessous du niveau de la ville.

J'étais logé près de la fameuse *Puerta del Sol*, rendez-vous habituel des oisifs de Madrid. A toutes les heures du jour, mais surtout au coucher du soleil, cette place, ornée d'une fontaine abondante, est occupée par une foule de militaires, de prêtres et de désœuvrés, qui s'y tiennent enveloppés dans leurs manteaux, immobiles comme des statues. Ces rassemblemens deviennent tellement nombreux, à la chute du jour, que la circulation des voitures en est interrompue. A toutes les époques des troubles qui ont agité l'Espagne, cette place a été le théâtre des mouvemens populaires; elle est longue et étroite, et mériterait

beaucoup mieux, ce me semble, le nom de carrefour. Les principales rues de Madrid y aboutissent, notamment celles d'Alcala, de Saint-Jérôme, de la Montera, et la Calle Mayor, l'une des plus anciennes de Madrid. L'hôtel des Postes forme une de ses façades, toujours garnie d'un poste nombreux de soldats de la garde royale et de volontaires royaux. Cette place est le point intermédiaire qui sépare le palais du roi de la promenade du *Prado*.

CHAPITRE IX.

Nouvelles tribulations. — Processions nocturnes. — Gendarmerie de Madrid. — Hôtel de M. Recacho. — Trois Conversations avec le Secrétaire-général de la police.

Les maisons sont défendues plutôt que fermées par des portes d'une épaisseur extraordinaire. Dans les appartemens, leur épaisseur n'est pas moindre, et l'étranger s'étonne, en les voyant, que ces domiciles si souvent et si impunément violés, soient barricadés comme des citadelles. Je me croyais tranquille dans le mien, et j'allais me délasser des fatigues du voyage, lorsque le maître de l'hôtel vint me demander mon permis

de séjour, signé du commissaire du quartier. Je n'étais entré à Madrid qu'à quatre heures après midi, et il était neuf heures du soir. A qui s'adresser à cette heure dans une ville inconnue, pour réclamer assistance et pénétrer chez un commissaire de police ? Cependant l'hôte refusait de me laisser coucher à l'hôtel sans autorisation, par la crainte de payer l'amende ; je me voyais donc exposé à manquer de gîte pendant la nuit, après avoir été retenu à la barrière pendant toute la journée. Heureux séjour ! me disais-je ; heureuses monarchies absolues ! combien vos douceurs sont faites pour charmer le voyageur !

Enfin, l'hôte voulut bien réfléchir que mon permis pouvait durer vingt-quatre heures, et j'obtins la permission de me coucher. Mais, quel sommeil, hors celui de la mort, résisterait aux attaques des seuls êtres inviolables qui soient en Espagne ! Il fallut leur abandonner la place, et chercher un asile au balcon. C'est de là, qu'enveloppé dans mon manteau, je vis passer, pour

la première fois, une procession nocturne , d'un genre tout-à-fait inconnu en France. Elle se composait de quatre bedeaux , armés de fanaux et d'une bannière de Notre-Dame - du - Rosaire , portée par un sacristain. Quelques chantres l'accompagnaient , soutenus d'un serpent , et chantant à tue-tête les litanies de la Sainte-Vierge. Chacun se détournait à l'approche du cortège , où l'on ne voyait point de prêtres , mais des marguilliers et des enfans de chœur. Les chants cessaient par intervalles pour faire place aux cris répétés de *por Nuestra-Senora santissima del Carmen* (donnez pour Notre-Dame-du-Rosaire !) , après lesquels deux quêteurs tendaient la bourse à tous les passans , et pénétraient dans les boutiques pour recueillir ou provoquer des aumônes. Cette procession se met régulièrement en marche tous les soirs à la même heure , avec les mêmes cérémonies ; elle traverse la *Puerta del Sol* , où la foule se découvre à son approche , et elle rentre à l'église , après avoir fait sa récolte ac-

coutumée. C'est encore un impôt au bénéfice du clergé.

On sonne la retraite des troupes immédiatement après celle des prêtres. Soit habitude, soit fanfaronnade, cette retraite est tellement bruyante qu'on peut l'entendre de tous les points de Madrid. Soixante tambours se réunissent avec leurs fifres à la *Puerta del Sol*, devant l'hôtel des Postes, escortés par un piquet d'infanterie, et ils se partagent en deux détachemens pour balayer les diverses rues de la capitale. On croirait, à les entendre, que Madrid possède une garnison de vingt mille hommes, tandis qu'on n'y compte pas plus de quatre mille Suisses-Français, dont les tambours ne sortent pas, et deux ou trois mille gardes ou volontaires royaux. La police se fait maintenant au moyen d'un régiment de six cents gendarmes, ou *zeladores*, de la création de M. Recacho, sur le modèle de la gendarmerie de la ville de Paris, dont ils portent l'uniforme. Les alguazils sont des officiers de police, de l'espèce de ceux

que nous appelons inspecteurs, agens, espions ou mouchards, quand leurs noms se glissent par hasard sur les lèvres d'un honnête homme. En Angleterre, les bienséances ne permettent guère de les prononcer.

J'ai vu de près ce genre d'hommes ; l'étranger qui s'aventure en pays d'inquisition doit s'attendre à les rencontrer souvent sur son passage. Ils occupent toutes les avenues, tiennent les clés de toutes les portes, et ne les ouvrent que devant une pluie d'or. Encore si derrière ces portes on rencontrait des Danaés ! Mais quels Cerbères, grands Dieux ! Quelle image du Tartare présentent ces réceptacles immondes ! Le vestibule de l'hôtel de M. Recacho, dans la rue du *Prince*, est occupé par un lit de camp pour ses gendarmes, et par une écurie pour leurs chevaux ; l'entrée de l'intendance de police de Madrid, dans la rue d'*Atocha*, n'est pas plus brillante ; les escaliers en sont d'une obscurité digne du lieu. Quelques misérables agens, armés d'un sabre à

bandoulière noire , comme celles des gardiens de nos cimetières , se promènent insolemment dans les antichambres , sans cesse encombrées d'une foule qui vient faire légaliser son existence. J'ai dû passer par ces défilés pour arriver jusqu'à l'intendant et pour obtenir la légalisation de mon passeport , afin de gagner le Portugal , où je comptais me rendre par Badajoz. Mais à peine introduit dans ce sanctuaire de l'arbitraire , il s'établit entre le secrétaire et moi un dialogue , dont j'ai déjà publié un extrait dans plusieurs journaux , et que je crois utile de reproduire en entier , autant parce que sa nouveauté m'a paru fort étrange , que parce que mon interlocuteur , déconcerté par le commencement de publicité que je lui ai donné , a essayé d'en faire honneur à mon imagination. Le lecteur reconnaîtra facilement la vérité à son allure simple et naturelle.

En entrant dans le cabinet de l'intendant , je saluai en espagnol ce fonctionnaire , dont le geste impatient et dédaigneux me désigna son secré-

taire, don Pedro Vinyolas, comme l'homme auquel je devais m'adresser. Il ajouta ce peu de mots à demi-voix : *Voilà l'agent de Laffitte*, et il garda le silence, en se bornant à suivre de l'œil la conversation qui allait s'engager. « Vous êtes connu ici, Monsieur, reprit alors M. Vinyolas ; la police française nous a donné avis de votre arrivée ; vous n'êtes point ce que vous dites être, et votre passeport n'est pas en règle. » L'intendant lui remit alors la note envoyée de Paris, avec laquelle il avait joué pendant ce court exorde. « Monsieur, lui dis-je, permettez-moi d'abord de répondre à M. l'intendant, qui m'accuse d'être un agent de M. Laffitte, que M. Laffitte s'occupe de ses affaires, et probablement fort peu des vôtres ; si la police de Paris vous a donné avis de mon arrivée, elle m'a remis pour vous une invitation de me prêter assistance au besoin, c'est mon passeport ; ce passeport est en règle, et je suis bien celui que je déclare être. — Vous êtes riche.... — Monsieur, je ne demande rien

à personne. — Vous êtes riche ; il faut l'être beaucoup pour venir dans ce pays. — Monsieur , ceci n'a rien de commun avec mon passeport. Je l'ai fait viser par votre consul à Bayonne , et par toutes les autorités , depuis la frontière jusqu'à Madrid : je suis en règle. — Et le *visa* de l'ambassadeur espagnol à Paris ? — Ce *visa* n'est point de rigueur. J'ai fait le voyage d'Angleterre et d'Écosse , sans le *visa* de l'ambassadeur anglais , et personne ne m'a inquiété. — Pourquoi prenez-vous le titre de chirurgien , et avez-vous omis celui de professeur à l'École de Commerce ? — Ces deux titres ne sont point incompatibles : tendez-moi votre bras , et vous verrez. J'ai pris celui qui m'a paru le plus convenable. — Vous venez , dites-vous , pour vous instruire en Espagne : mais il n'y a rien ici qui vaille mieux que ce que vous quittez. — A ce compte , un Français sortirait rarement de chez lui. J'ai déjà vu , Monsieur , des choses fort intéressantes , et j'en ai encore beaucoup à voir , quoique Madrid ne soit

pas plus grand qu'un faubourg de Paris. — J'ai peine à supposer que vous ne soyez venu ici que pour vous instruire : il n'y a pas long-tems que vous y êtes ; qu'avez-vous pu apprendre ? — Que vos hôpitaux font frémir ; que vos finances sont en désordre ; que vos douaniers font leurs affaires et non les vôtres, et que les Castilles ont besoin d'eau. — Quoi ! c'est tout ? — N'est-ce donc rien que les avis que je vous donne ? On dit en outre que, dans l'Andalousie, les paysans cultivent fort bien le coton, la canne à sucre et le nopal à cochenilles : mon intention est de juger de leurs essais. J'ai des lettres pour tous les négocians de vos contrées méridionales. — Les vagabonds n'en manquent jamais. — A quoi reconnaissez-vous donc les honnêtes gens ? S'il faut vous rassurer, d'ailleurs, je suis marié, Monsieur ; j'ai laissé ma femme enceinte, et j'ai besoin de la paix pour elle autant que pour moi. — On ne traite point ici des intérêts des femmes grosses. — Monsieur le secrétaire, la police de

France est servie par des hommes qui peuvent se tromper ; si elle a commis l'erreur ou la lâcheté de me livrer à vous, comme un homme suspect ou dangereux, regardez-y de près, avant de m'insulter. Je sais le respect qu'on doit à votre caractère : n'oubliez pas les lois de l'hospitalité. »

Je me retirai à ces mots, avec ajournement au lendemain, non sans avoir jeté un regard de mépris sur l'intendant, qui n'avait interrompu notre dialogue que par de perfides monosyllabes, capables de déconcerter le plus imperturbable sang-froid. J'avais eu besoin de toute la force d'ame que peut donner l'indignation, pour répondre avec à-propos, ce me semble, aux questions de mon inquisiteur, et j'accompagnais souvent mes réponses de mouvemens énergiques, qui contrastaient avec le calme forcé de mon langage. C'est peut-être ce que M. le secrétaire aura pris pour des manières suspectes, et pour du charlatanisme, comme il l'a fait insérer sous la rubri-

que de Madrid, dans un article publié par l'*Étoile* de Paris, auquel j'ai répondu ¹.

Le lendemain, je revins à la police, et cette fois je fus reçu par M. le secrétaire Vinyolas. « Décidément, Monsieur, me dit-il en m'abordant, nous ne pouvons pas vous donner de passeport pour le Portugal. — Oserai-je vous demander sur quoi vous fondez vos refus? — Vos explications ne nous ont pas satisfaits. — Mais il me semble qu'elles étaient très-lucides. — Elles l'eussent été, que vous n'auriez pas obtenu ce que vous désirez. — Que me reprochez-vous donc? — Mais, rien. — Mais, Monsieur, votre arbitraire ressemble terriblement à de l'inquisition. — Eh! sans doute, tout ceci est *purement inquisitorial* (ces deux mots retentissent encore à mes oreilles); c'est de l'inquisition que nous faisons ici; quoi, vous êtes habile, dit-on, et vous

¹ Voyez le *Journal du Commerce* et le *Courrier Français* du 20 octobre dernier.

ignoriez cela ? — Monsieur, je vous faisais cet honneur. — Que vous êtes jeune ! le secret est d'être fort, et il en coûte cher pour le devenir ; mais quand on tient le pouvoir, il convient d'en user. Ainsi agissait Bonaparte. — Plaisant patron, Monsieur, pour des gouvernemens légitimes ! — Encore une fois, Monsieur, vous êtes jeune ; modérez-vous et n'allez point en Portugal. Nous ne vous rendrons d'ailleurs vos papiers, que quand vous nous aurez remis la note des lieux que vous avez fréquentés, et des personnes que vous avez visitées. — Monsieur, je vous demande vingt-quatre heures pour réfléchir, avant de subir cette avanie. » Ainsi finit notre conversation.

Le coup était parti de Paris : je venais d'en acquérir la certitude. Espérant toutefois que la police n'avait rien de commun avec la diplomatie, je me décidai à rédiger une liste des personnes que je pouvais désigner sans indiscretion, et une protestation pour sauver l'honneur, si l'ambassadeur consentait à me laisser subir cet affront.

Il était absent ; je me présentai à M. de Viel-Castel, secrétaire d'ambassade, en lui demandant si je devais accepter l'ignominie d'une parcille sommation. Ce jeune diplomate prit connaissance de ma protestation, et me *conseilla* de me résigner à tout, quelles que fussent mes instances pour réclamer son intervention. Par égard pour son caractère, je m'abstiens de qualifier cette indifférence d'un Français envers un autre Français. Le résultat fut tel qu'il devait être. Ma liste parvint à la police, qui s'empessa de faire prendre des informations près des personnes que j'avais visitées, et qui appartenaient aux premières notabilités de la ville : un nouveau rendez-vous me fut donné par don Pedro Vinyolas.

Cette fois, je trouvai dans sa physionomie et dans sa conversation, beaucoup plus de bienveillance et d'égards que dans nos entretiens précédens. Les renseignemens qu'il avait reçus de mes hôtes, avaient probablement modifié dans son esprit l'opinion que la note de la police de Paris

lui avait fait concevoir de ma personne. Il paraissait confus et embarrassé : « Monsieur Bianqui, me dit-il, M. l'intendant se refuse absolument à vous laisser continuer votre voyage par l'ouest : je n'y puis rien ; vos papiers sont à votre disposition. — Puisque vous me faites l'honneur de cette dernière confiance, Monsieur, lui dis-je, je vous déclare que j'ai été profondément blessé du ton amer et ironique que vous avez cru pouvoir employer à mon égard, sans me connaître autrement que par des rapports de police. — Si j'ai pu m'oublier à ce point, répondit-il, j'en suis sincèrement affligé, j'en suis *repentant*, je vous le jure ; recevez-en mes regrets (ce furent ses propres expressions). — Monsieur, repris-je vivement, j'imprimerai notre conversation. Il sera démontré que vous m'avez persécuté par procuration reçue de Paris : avouez que c'est un triste rôle imposé à la fierté espagnole. — Que voulez-vous ? n'y a-t-il pas une garnison française à Madrid ?... » Et comme j'insistais pour en

savoir davantage : « Monsieur, reprit-il en souriant, le général Cambrone, votre compatriote, se trouvait un jour en Italie avec un détachement de huit cents hommes, et il fit demander cinq mille rations au maire d'une petite commune où ses troupes devaient passer la nuit. « Eh ! quoi, Général, lui dit ce fonctionnaire, vous me demandez cinq mille rations et vous n'avez que huit cents hommes ? — Monsieur le maire, répliqua le général, je ne parle jamais politique. » Monsieur Blanqui, vous dirai-je à mon tour, dispensez-moi de parler politique. » Ce fut son dernier mot¹.

¹ Il est inutile de dire que j'ignore si M. le secrétaire citait juste.

CHAPITRE X.

Réflexions sur les Conversations précédentes. — Ce que c'est que la ville héroïque. — Défense de siffler au Théâtre, sous peine des galères.

AVANT de hasarder aucune réflexion sur ces étranges confidences, je dois déclarer que je les ai recueillies avec une exactitude littérale, d'autant plus facile, que M. Vinyolas s'est constamment exprimé en français avec moi. Il semblait même trouver du plaisir à briller auprès d'un étranger, par l'élégance et la finesse de ses réparties. Sa prononciation, presque entièrement exempte de l'accent espagnol, m'a fait supposer

avec raison , qu'il avait long-tems habité la France. J'ai su depuis , à Madrid , que ce Seïde spirituel de la police monacale s'était montré , dans un tems, partisan exalté de la constitution : ainsi, nous avons vu , grâce à notre âge , de fougueux jacobins passer de l'éloge du sans-culottisme à celui de l'absolutisme, en riant, comme le secrétaire de la police espagnole, de cette candeur de jeunesse qui nous empêche de les comprendre et de les imiter. A l'heure qu'il est, ce fonctionnaire se rit peut-être encore du soin que j'ai pris de recueillir ses confidences fugitives, si aisées à réfuter par une calomnie ou par un mensonge officiel. Quelque journal vendu à ses pareils enregistrera sa calomnie, et je serai traité de *pauvre diable* pour avoir cru que la vérité valait la peine d'être connue, en matière de police , comme en toute autre affaire.

Cependant le résultat d'une expérience , acquise à mes dépens , ne sera pas perdu pour mes compatriotes. Déjà le professeur Cousin , vic-

time plus digne que moi, par un talent que j'admire, des persécutions de police, a excité un sentiment universel d'intérêt; il défendait la raison : moi, j'ai parlé pour le travail. Les petites inquisitions de l'Allemagne et le Saint-Office de Madrid, qui *ont des correspondans à Paris*, nous devaient, à l'un et à l'autre, cette récompense. Nous voilà liés, comme tous ceux qui voudront parler sérieusement des destinées de l'espèce humaine, par la sainteté des mêmes engagements. Après le triste spectacle de tant de palinodies, le jeune homme, qui prend de nos jours la parole ou la plume, doit se vouer à la défense des intérêts de son siècle; là, désormais, se trouvera la véritable gloire, la seule durable, la seule qui puisse avoir quelque prix, le bonheur d'être utile; et je n'en veux pas d'autre. C'est pour y arriver que je raconte, sans détour, ce qui m'a frappé dans l'observation de l'un des plus grands phénomènes de corruption sociale qui se soient jamais présentés.

Un peuple se juge aussi bien par ses mœurs que par les lois qu'on fait pour elles; et la dernière proclamation, adressée par le sultan aux habitans de Constantinople pour leur défendre de parler, nous dépeint mieux les Turcs que n'aurait pu le faire un volume. Taisez-vous, priez pour moi ou mourez : rien de plus simple ; c'est ainsi que l'on gouverne sous la tente impériale. Voulez-vous savoir à présent comment on gouverne à Madrid ? écoutez bien.

Au commencement du mois de septembre 1826, les comédiens de la *ville héroïque*¹ donnaient un opéra de Mercadante ; la foule accourut pour le voir et renversa quelques gendarmes qui retardaient son impatience. Le lendemain de cette étourderie parut un arrêté portant textuellement ce qui suit :

Aux habitans de la très-héroïque ville de Madrid.

« Au nom du roi, notre maître : les alcades

¹ C'est l'épithète que le gouvernement donne à Madrid.

de cour ayant été informés du tumulte qui s'est manifesté hier, à la porte du spectacle, tumulte si éminemment contraire au sentiment des bien-séances qui distingue les habitans de cette ville très-héroïque,

Arrêtent ce qui suit :

« Tout individu qui sera surpris demandant des billets à haute voix sur la place du théâtre, sera saisi et condamné à deux mois de travaux forcés au Prado, avec une chaîne au pied ; en cas de récidive, la peine sera doublée.

» Tout individu qui se permettrait d'applaudir ou de siffler pendant la représentation d'une pièce, de faire des signes aux personnes des loges et même à sa sœur, sera condamné pour la première fois, à servir pendant six ans comme soldat, et, en cas de récidive, il sera *envoyé aux galères pour dix ans.* »

Que vous en semble ? Y a-t-il une grande différence entre la bastonnade en Turquie pour parler, et les dix ans de galères en Espagne, pour siffler ?

Si jamais les Grecs venaient à faire accepter une constitution à leur ancien et très-gracieux sultan, ne conviendrait-il pas de le restaurer immédiatement sur l'étrier impérial d'où il ordonne les bastonnades, les fusillades, les canonnades et les noyades ? C'est ce que nous avons fait en Espagne. Un moment, la ville très-héroïque a été privée des pièces d'éloquence de ses alcades de cour, et l'on sifflait scandaleusement au théâtre : jamais on n'avait vu d'abus plus audacieux. Mais nous n'avons fait que paraître, et les alcades ont retrouvé leurs inspirations accoutumées : on ne siffle plus ; il ne nous en a coûté que trois cents millions ; et les broches de Buytrago peuvent servir encore à rôtir nos soldats, quand nous parlerons de nous faire payer.

CHAPITRE XI.

Description du Théâtre espagnol. — Alguazils en arrêt. —
Triste aspect de la Salle. — L'acteur Latorre. — Le Bolero.
— Un *Saynete*.

LE jour même de la publication du terrible arrêté, l'affiche du grand théâtre annonçait *Othello*, suivi d'un *bolero* et d'un *saynete*, espèce de proverbe ou de farce, dans le genre des variétés. Curieux de juger de l'effet qu'avait pu produire la menace des alcades, je me dirigeai de bonne heure vers la rue du Prince, de manière à pouvoir obtenir un billet *sans crier*, ce qui ne fut pas difficile, car il n'y avait personne à l'ouverture des bureaux. Puisque nous y sommes,

il me semble à propos de faire connaître en peu de mots, la construction de ce théâtre et les usages de ses habitués. Rien de plus simple, et l'on pourrait dire de plus mesquin que l'extérieur du monument : l'intérieur en est toutefois distribué avec intelligence, et le public y jouit de beaucoup d'avantages qu'on ne trouve pas encore dans toutes les salles de Paris. Le parterre est divisé en trois compartimens : le premier, qu'on appelle la lunette principale, répond à nos places de *stalles*, qui sont, à Madrid, de véritables fauteuils parfaitement garnis et d'une largeur très-commode ; le second ressemble à ce que nous appelons l'*orchestre* : les spectateurs y sont assis, le dos appuyé contre une rampe, mais les places ne sont point numérotées ; c'est la seconde lunette. Enfin la troisième division représente fort exactement le parterre de nos théâtres. Il y a trois rangs de loges uniformes et deux galeries.

La susceptibilité espagnole, en fait de police,

n'est pas aussi grande que la nôtre. L'alcade de cour, chargé de la surveillance de la salle, était assis dans une vaste loge, tendue en soie rouge, et les alguazils, la baguette à la main, le chapeau sur la tête (c'est un chapeau de la forme de ceux que nous nommons à *la Bazile*), les alguazils, dis-je, se tenaient au-dessous de lui, sans qu'il leur en arrivât du mal. Ainsi le veulent les descendants de Pizarre et de Fernand Cortez. Au moindre sifflet, au plus léger murmure, ces sbires s'élancent de leur banc, saisissent le coupable, et l'entraînent hors du théâtre.

Les loges présentent le coup-d'œil le plus triste. Toutes les femmes sont vêtues de noir, et elles portent sur la tête une espèce de voile de la même couleur, connu sous le nom de *mantilla*, qui retombe sans grâce sur leurs épaules, et qui cache leurs cheveux, leur cou, leur poitrine et leurs bras; on croirait voir un cercle de momies. Le jeu rapide et fatigant de l'éventail interrompt à peine cette singulière monotonie. Au reste, on

aurait tort de reprocher aux Espagnoles le choix de ce costume lugubre, dans les circonstances présentes ; au milieu des grandes douleurs qui pèsent sur la patrie , la gaité siérait mal aux dames de la Péninsule. Respectons leur deuil religieux.

L'acteur *Latorre*, qui passe pour un élève de Talma , et qui , en effet , reproduit assez fidèlement quelques-unes des attitudes du tragédien illustre que nous venons de perdre , a joué le rôle d'*Othello* , avec une énergie et une sensibilité peu communes. La langue espagnole acquiert je ne sais quoi de majestueux et de solennel dans sa bouche , et je ne doute point qu'elle ne plaise , par son harmonie seule , à ceux qui ne la peuvent comprendre. La comédie est représentée avec un grand ensemble , et très-souvent avec une vérité d'expression qui fait rire jusqu'aux larmes. Malheureusement les *arrangeurs* se sont emparés de ce pauvre Lope de Vega , et lui ont fait subir, pour l'honneur des trois unités, des mutilations incroyables.

Le *bolero* remplit habituellement l'intervalle qui sépare la tragédie ou la grande comédie du *saynete*. Cette danse est très-agréable, parce qu'elle est variée, vive, animée, et surtout parce qu'elle dure fort peu. De cette manière, on n'a pas le tems de s'ennuyer, et l'on ne subit point, comme à Paris, de ces entr'actes mortels qui servent de compensation au plaisir de la bonne comédie. Peut-être aussi l'alcade de cour est-il bien aise d'occuper son rassemblement de muets, que l'ennui pourrait forcer à échanger quelques idées; il faut rendre justice à tout le monde. C'est ce qui me porte à partager l'opinion des Espagnols qui travaillent depuis long-tems à proscrire les *saynetes*, comme des farces indignes de la grande scène. Mais il est probable que la réforme est ajournée pour long-tems. On ne joue point le mélodrame sur le théâtre *del Principe*: par le tems qui court, le peuple va le voir donner sur la place des exécutions.

CHAPITRE XII.

Voleur qui donne son adresse. — Matelas de la Duchesse de***.

— Souvenirs des Cortès. — Edition de Voltaire sous la protection des Saints. — Nouveautés littéraires. — Le Renégat de M. le Vicomte d'Arincourt. — La Bibliothèque Royale. — Plate inscription.

En sortant du spectacle, un homme s'est approché de moi, avec une contenance embarrassée, pour me demander l'aumône : « Monsieur, m'a-t-il dit, je suis un officier d'artillerie, je n'ai plus de solde, et j'ai trois enfans à nourrir ; faites quelque chose pour moi. » Ces rencontres sont fort communes. Un voyageur anglais me racontait que, pendant son séjour à Séville, il y a peu de mois, il fut accosté par un Espagnol d'assez haute stature, qui lui demanda sa bourse, en

le menaçant de le poignarder s'il hésitait. « La voilà , lui dit l'étranger ; mais vous faites un triste métier, et dans un lieu bien dangereux. » L'Espagnol, en le reconnaissant pour un Anglais , changea brusquement de langage , et lui dit ces propres paroles : « Monsieur, ma vie dépend de vous ; prenez mon adresse , et venez me voir demain ; il ne tiendra qu'à vous de me faire pendre ou de me rendre un grand service ; venez , venez sans crainte. » En effet , l'Anglais parut au rendez-vous , et il y trouva huit enfans qui s'arrachaient quelques restes d'alimens grossiers , avec toutes les démonstrations d'une faim dévorante. Leur père (c'était le voleur) offrit alors de rendre la bourse à l'étranger déconcerté par ce triste spectacle, et il se fit connaître pour un magistrat destitué, en déclarant que le désespoir était son unique ressource.

La plus grande magnificence règne quelquefois à côté de cette déplorable misère. J'ai visité les appartemens d'une duchesse fort connue à

Madrid ; car l'on montre son palais aux étrangers comme une des curiosités de la ville. Son secrétaire, qui me servait de *Cicerone*, m'a introduit dans une vaste salle d'entrée, suivie d'une galerie de réception meublée avec un luxe oriental. La chambre à coucher de la duchesse n'est pas moins remarquable ; les matelas de son lit sont doublés en satin bleu de ciel, et les rideaux sont en mousseline d'un rose tendre, bordés de frange d'or. La salle de bains, parquetée en carreaux de porcelaine, représente une grotte où la naïade du logis vient rafraîchir de tems en tems ses appas octogénaires. Les antichambres, les escaliers et le vestibule, sont encombrés, selon l'usage, d'une foule de domestiques en livrée, insolens et gras comme des moines d'Atocha ou de l'Escorial.

Le peuple commence à réfléchir sur ces contrastes, parfaitement appréciés par la classe éclairée, qui est beaucoup plus nombreuse qu'on ne le pense, à Madrid. Avocats, médecins, négocians, officiers de la vieille armée, tous res-

sentent profondément l'état d'opprobre où la restauration des moines a plongé leur patrie. D'un autre côté , on n'a point encore oublié les améliorations que les cortès de 1820 avaient cherché à introduire dans les habitudes et l'éducation de la classe ouvrière. Les écoles d'enseignement mutuel , les athénées élémentaires qu'ils avaient fondés ont laissé des souvenirs , et le peuple en a gardé quelque reconnaissance parce que ces établissemens ne lui coûtaient rien. Tous ceux qui ne font pas partie de la populace des *manolos*, c'est-à-dire des lazzaronis de Madrid , parlent avec regret du régime constitutionnel. Les deux tiers des étudiants en droit et en médecine ne peuvent plus continuer leurs travaux , parce qu'on a refusé de les *purifier* ; les musées leur sont fermés ; les cours publics leur sont interdits. Le corps entier des officiers , qui a donné tant de preuves de courage et de talent dans la longue guerre de l'indépendance , est compris dans la même proscription. Lorsqu'on parle à

ces vétérans des misères actuelles de la patrie, leur front se colore d'une noble rougeur, et je me suis aperçu plus d'une fois que ce triste sujet leur arrachait des larmes, comme un chagrin de famille.

Plusieurs bibliothèques particulières ont échappé aux investigations des familiers du Saint-Office, et j'ai remarqué dans la plupart de celles où j'ai été admis, les meilleurs ouvrages de nos publicistes modernes. Les *Éléments d'idéologie* de M. Destutt de Tracy, le *Traité d'économie politique* de M. Say, les brochures de M. de Pradt, la collection des *Discours prononcés dans nos deux chambres*, à l'occasion de la dernière guerre, en faisaient partie. Voltaire, sévèrement recherché par les allumeurs de bûchers, n'a pas péri tout entier : j'en ai vu plusieurs exemplaires de l'édition de Beaumarchais. Un médecin a imaginé de faire relier le sien, sous le titre courant de *Vies des Saints*, tome I^{er}, tome II, etc., espérant que le pavillon couvrirait la marchan-

dise, et jusqu'ici le succès a répondu à son attente. Rousseau, Buffon, et même Montesquieu, sont également défendus : mais on accorde le privilège de les conserver à ceux qui déclarent vouloir s'occuper de leur réfutation.

Il n'est peut-être pas indifférent de faire connaître le catalogue des principales nouveautés littéraires dont les titres étaient affichés en grosses lettres aux portes des libraires, pendant mon séjour à Madrid. Voici ces titres : *Traité des cinq manières de servir la messe ; Poèmes chrétiens nouveaux ; Traité complet de la confession générale ; les Délices de la religion ; l'Apocalypse de saint Jean, mise à la portée de tout le monde ; Napoléon, ou le Don Quichotte de l'Europe ; Moyen pratique et facile de faire une bonne confession générale*, par le R. P. Calatayud, de la compagnie de Jésus. Ce dernier ouvrage, du format in-32, dont nous parlerons encore, est rempli de si horribles obscénités, que la plume d'un honnête homme doit

se refuser à les laisser deviner. Le *Renégat* de M. le vicomte d'Arincourt, est annoncé sur une affiche particulière en ces termes que j'ai copiés, et que je traduis littéralement : *Peu de nouvelles réunissent comme celle-ci le style élevé du Télémaque de Fénelon, le langage poétique de Florian, l'élégance et l'harmonie qu'on remarque dans les OŒuvres de madame de Genlis, et le pathétique sentimental de madame Cottin. L'auteur, de l'avis même de ses compatriotes, a éclipsé tous les écrivains qui l'ont précédé.* Je doute qu'il y ait dans tous les ouvrages de M. le vicomte d'Arincourt une hyperbole de la force de celle-là.

Voici le texte espagnol :

Pocas novelas reunen como esta el estilo elevado de Telemaco, escrito por Fenelon, el lenguaje poetico de Florian, la fluidez y la harmonia que se advierte en las obras de mad. de Genlis, y el sentimental patetico de mad. Cottin. El autor, segundo el dictamen de sus mismos compatriotas, ha oscurecido a todos los escritores que le han precedido.

La Bibliothèque Royale , restaurée depuis peu de tems , est d'une propreté admirable. Toutes les fois que je m'y suis présenté , les tables , qui sont recouvertes de tapis , et abondamment fournies de ce qui peut être nécessaire pour prendre des notes , étaient encombrées de lecteurs de tout âge et de toute condition. J'y ai vu beaucoup de militaires, et même des gardes-du-corps, s'asseoir parmi les écoliers , et se livrer comme eux à des travaux littéraires. Un de mes voisins lisait avec attention un Traité du blason ; mais les autres étaient généralement occupés de recherches sérieuses. Les employés montrent une complaisance et une politesse qui contrastent singulièrement avec l'ineptie et l'insolence de la grande majorité des fonctionnaires publics. Malheureusement , cet unique sanctuaire ouvert à l'étude , n'est pas plus exempt que les autres établissemens de la présence des bayonnettes : on y voit une sentinelle à la porte , et trois grenadiers échelonnés sur l'escalier , le sabre à la

main, comme au guichet d'une prison. Mais, ce qui est plus remarquable, c'est l'inscription gravée sur le marbre qui décore le grand vestibule, et qui est destinée à éterniser le souvenir de la visite que S. M. Ferdinand VII a daigné faire à *sa bibliothèque*, le 7 juillet 1826. « Sa » majesté, porte l'inscription latine, a daigné » visiter cette enceinte ; *has ædes invisere dignatus est* : Espagnols, applaudissez ; applaudissez aussi, nations étrangères !.... *Iberi plaudite, plaudite et exteri.* » Avons-nous bien raison, à présent, de nous moquer de ces chefs de hordes barbares, qui font crier après leur repas : « Le fils du soleil a dîné ; rois de la terre, » vous pouvez vous mettre à table ! »

CHAPITRE XIII.

Des Couvens de Madrid. — De l'Influence du Clergé. — Six mille oliviers arrachés par des Moines. — Inutiles doléances.

On compte, à Madrid, trente-sept couvens d'hommes et vingt-huit communautés de femmes, sur une population de cent quarante mille habitans. Ces couvens forment la portion la plus considérable des monumens de la capitale; ils sont, en général, d'une architecture soignée, gracieuse plutôt que sévère, et presque tous peints, à l'extérieur, en vert ou en rose tendre. Là, végète un peuple de franciscains, d'augustins, de dominicains, de bernardins et de capucins de toute

couleur, qui vivent aux dépens du public. Le vêtement ample d'un seul de ces parasites suffirait pour couvrir la nudité de trois pères de famille. Ces hommes font toujours le panégyrique de l'aumône : on dirait autant de percepteurs qui prêchent le paiement des contributions. « Heureux, s'écrient-ils, les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient ! » et la populace, qui voit sa fortune assurée dans l'autre monde, les remercie et les sert comme si elle touchait son salaire dans celui-ci.

Lorsqu'on réfléchit aux moyens savans que le clergé emploie pour maintenir le peuple dans l'ignorance, on s'étonne moins de la difficulté de régénérer cette malheureuse nation. La plupart des auteurs qui ont écrit sur les dernières révolutions de la Péninsule, ont attribué les succès de la guerre de l'indépendance à l'influence de la constitution, comme si les Espagnols eussent été en état de la comprendre : loin de là, c'est à l'esprit monacal, c'est au clergé

qu'il convient d'adjudger tout l'honneur de la résistance. Les prêtres et les moines avaient fanatisé la population : ils l'ont conduite en procession sur le champ de bataille, le poignard d'une main, un crucifix de l'autre. On a égorgé les Français en qualité d'hérétiques, d'apostats, d'excommuniés, plutôt que comme des soldats du despotisme ; et les moines songeaient si peu aux libertés publiques, que jamais ils ne consentirent à aucune des mesures proposées par les cortès de Cadix, toutes les fois que ces mesures attaquaient leurs privilèges ou seulement l'inquisition. Le roi Joseph était surtout haï pour avoir aboli ce tribunal formidable, au moyen duquel le clergé pouvait appliquer provisoirement les peines de l'enfer aux ennemis de sa puissance.

Les choses en sont encore aujourd'hui à-peu-près au même point. Le peuple espagnol, profondément ignorant, profondément fanatique, vit d'aumônes, d'orgueil et de l'espoir d'occuper un jour, presque exclusivement, le Paradis. Les

moins l'ont habitué à cette idée, qu'au jugement dernier, chaque pasteur remettra les ames de ses fidèles entre les mains du Tout-Puissant, qui jugera d'après les recommandations du clergé. Les plus simples phénomènes de l'ordre physique sont expliqués aux enfans comme le passage de la mer Rouge, ou le soleil arrêté par Josué; et leurs devoirs envers leurs parens sont toujours subordonnés aux interprétations du catéchisme. Telle est l'éducation des gens qui ne savent ni lire, ni écrire, et c'est le plus grand nombre : la bibliothèque orthodoxe des personnes qui ne veulent rien avoir à discuter avec le Saint-Office, se compose de livres ascétiques, de poèmes chrétiens, de traités sur les différens sacremens et de quelques ouvrages des Pères de l'Église. On sait que, tout récemment, les élèves d'une école d'artillerie ont été interrogés comme des casuistes.

On rencontre à chaque pas, vivante comme au quinzisième siècle, la superstition des anciens

âges L'église du couvent d'Atocha , l'une des plus considérables de Madrid, est remplie d'une quantité innombrable d'*ex-voto*, de bras et de jambes en cire, de bas, de souliers, de robes d'enfans, de crânes desséchés, et de toutes sortes de débris offerts par la crédulité publique. Chacune de ces offrandes est considérée comme la pièce justificative d'un miracle, et il y en a un si grand nombre, que la nature, dans ce pays, semble ne procéder que par exception. Pendant la révolution de 1820, les cortès avaient établi des athénées, des cours publics de sciences et de littérature, des écoles d'enseignement mutuel pour éclairer la population : la restauration du pouvoir monacal a porté un coup mortel à toutes ces institutions. Rien n'a échappé au fanatisme aveugle des apostoliques : un des avocats les plus distingués de Madrid, qui avait acheté un domaine ecclésiastique presque inculte dans les environs de Barcelonne, m'a dit que les moines, à leur retour, avaient fait arracher six mille pieds

d'oliviers qu'il y avait plantés pour le fertiliser ; tant ils étaient pressés de purifier leur champ de cette souillure révolutionnaire !

L'effroyable spectacle des cachots de l'inquisition , qui furent ouverts sous le régime constitutionnel , n'avait pas produit sur le peuple l'impression qu'on était en droit d'en attendre. Ni l'horrible puisard dans lequel on plongeait les victimes, ni les instrumens de torture, ni la vue des souterrains , dont les hommes éclairés ne parlent qu'en frissonnant , ne pénétrèrent la population d'une généreuse indignation contre ces inventions infernales. Il est trop vrai que ce même peuple les redemande aujourd'hui, et que les Espagnols dignes de leur siècle, sont saisis d'un désespoir inexprimable à la vue de ces saturnales du fanatisme , qui menacent de tout engloutir. Il faut l'avouer, c'est nous qu'on accuse hautement de ces désastres. « Nous sortions des cachots, disent-ils , et vous nous y avez replongés. C'est bien à vous qu'il appartient de parler

du scandale de notre révolution ! avons-nous eu des Marat, des Robespierre et des Fouquier-Tinville ? Jamais secousse plus profonde ne s'était opérée avec moins de sang et de larmes, et vous êtes venus peupler nos échafauds. Vous avez remis aux mains des fanatiques le poignard sacré que nos soins auraient changé en instrument utile : vous nous avez assassinés mille fois. Les capitulations arrachées à la crédulité de nos généraux, vous les avez violées ; vous leur aviez garanti une constitution, une amnistie : et vous avez laissé périr sur une potence, des hommes qui ont eu l'honneur de combattre contre vous. »

Les constitutionnels rendent justice, d'ailleurs, à la modération et à l'humanité du prince généralissime ; mais ils se plaignent amèrement de la violation de toutes les promesses faites en son nom. Les Français ont substitué une anarchie dévorante aux oscillations inséparables d'un changement d'état ; et leur voyage de Cadix n'a servi qu'à donner à l'Europe le scandale des marchés



Ouvrard, d'une banqueroute, des échafauds en permanence, et de la sanglante palinodie du roi Ferdinand. Possesseur de la collection complète des pièces relatives à la révolution espagnole depuis 1820 jusqu'en 1823, je me propose d'écrire bientôt l'histoire de cette époque si mémorable et si imparfaitement connue. On y verra que si les Espagnols n'ont pas fait preuve d'énergie, au moins ils n'ont jamais manqué de loyauté, et que la corruption dont on a voulu flétrir les généraux constitutionnels, retombe tout entière sur les hommes du parti apostolique. J'essaierai de démontrer, en m'appuyant sur les faits, que la révolution espagnole, beaucoup moins pure dans sa source que la révolution française, aurait conduit à des résultats également favorables à la civilisation, si les menaces des étrangers et les factions ouvertement soudoyées par eux, n'avaient jeté des germes d'exaltation et de discorde dans la nation. La France souffre beaucoup aujourd'hui des maux de la Péninsule; elle s'aper-

coit que nous n'avons traversé cette contrée intéressante que pour y fermer des écoles, des ateliers, des comptoirs ; et pour rouvrir les couvens, asiles de l'ignorance et de l'oisiveté.

CHAPITRE XIV.

Le Palais du Roi. — La Salle du Trône. — La Chapelle. —
Luxe et Indigence. — Chambre à coucher de Ferdinand VII
et des Infantes. — Portraits de S. M. et de la Famille
royale.

LE palais des rois d'Espagne , à Madrid , a été décrit par plusieurs voyageurs dans un tems où la magnificence de son architecture ne formait point avec son ameublement intérieur un contraste aussi frappant qu'aujourd'hui. C'est ce qui me détermine à lui consacrer quelques détails, que le lecteur me pardonnera sans doute en faveur de leur nouveauté. Le nom du roi Ferdinand VII est devenu , d'ailleurs , si populaire

en France , qu'on ne sera pas fâché de connaître l'inventaire de son salon , et même celui de sa chambre à coucher. Par un heureux hasard, S. M. était à la résidence de Saint-Ildéonse pendant mon séjour à Madrid , et cette circonstance , jointe à la faveur d'une protection bienveillante , m'a permis d'explorer avec soin tous les *recoins* du domicile royal.

On sait que les environs de ce palais étaient obstrués par une foule d'édifices qui en masquaient l'imposante perspective , et que le roi Ferdinand en doit la démolition au roi Joseph. Mais jusqu'ici aucun effort n'a pu donner un peu de vie à ce monument solitaire qui semble perdu à l'une des extrémités de Madrid. Il a la forme d'un carré immense , dont une façade est tournée vers le Manzanarès , et l'autre du côté de la ville ; ce sont les deux principales. On ne peut rien voir de plus beau que le grand escalier de ce palais : les degrés en sont de marbre blanc ; la voûte est ornée de peintures à fresque des

meilleurs maîtres de l'École espagnole, et l'ensemble présente un coup-d'œil véritablement admirable. La salle du trône, vaste et rectangulaire, est entièrement tendue en velours, couleur de pourpre ; on y remarque douze statues en bronze qui lui donnent une physionomie sombre et sévère. Le trône, ou plutôt le fauteuil du prince était retourné et fixé avec des courroies, probablement pour empêcher les profanes de s'y asseoir, même pour rire. C'est là que le roi Joseph s'est reposé un instant, et que Ferdinand VII a juré la constitution.

Les oratoires, presque tous revêtus en marbre indigène, et embellis des tableaux de Morillo, sont d'une richesse extraordinaire. Malheureusement l'obscurité qui y règne ne permet pas d'en apprécier toutes les beautés, et ils restent habituellement fermés, attendu que le roi aime mieux faire ses dévotions à la chapelle, en présence de toute la cour. Et, en vérité, cette chapelle est un petit chef-d'œuvre de grâce, d'élé-

gance et de simplicité. Sa forme ressemble à celle d'un théâtre dont l'autel occuperait la scène: le parterre représente la cour, et la place du roi répond à ce que nous appelons une baignoire de face. Le livre de prières de S. M. , enveloppé dans un étui de velours , était sur son pupître.

Je ne dirai rien de la continuelle magnificence des appartemens , du marbre et des peintures qui les décorent ; mais j'ai été frappé de l'air de misère qui en caractérise l'ameublement. La limite des jours de prospérité y est marquée en traits sinistres. La chambre à coucher du roi se compose d'un lit en acajou fort ordinaire , d'une toilette plus mesquine encore , et d'une table de nuit qui ne vaut pas vingt-cinq francs. Quelques fauteuils , de forme antique, et deux carreaux de velours , achèvent le triste assortiment de cette chambre, où l'on dit que le roi dort. Le prince, qui est musicien, et qui touché du piano fort agréablement, n'a dans son cabinet qu'une épiphanette dont les touches sont enrichies d'écaille et

de nacre de perle ; mais le son de l'instrument ne répond guère à la richesse de cette marqueterie.

Les infantes sont encore moins bien partagées ; leurs pianos ne soutiendraient pas la comparaison avec les plus médiocres produits d'Erard, de Pedzol ou de Pape, nos facteurs. J'ai vu dans les appartemens de ces princesses des tables et des commodes qui feraient honte à nos marchands de meubles. Si j'en crois le témoignage de plusieurs personnes qui ont visité l'hôtel de notre ministre des finances, il est probable que le boudoir de l'épouse de Son Excellence est plus richement meublé que la chambre à coucher de la reine d'Espagne. Cette intéressante princesse, dont tous les jours ne sont pas filés d'or et de soie, est logée, au palais, d'une manière indigne d'elle : je m'abstiens toutefois, faute de documens certains, d'aucune conjecture sur sa position. Ce que je sais, c'est que personne ne lui refuse le respect et l'intérêt qui s'attachent au malheur.

Chemin faisant, on rencontre dans le labyrinthe du palais une foule de portraits, parmi lesquels j'ai remarqué ceux de Charles III, du débonnaire Charles IV, de Ferdinand VII, et des infans don Carlos et don Francisco. Il faut rendre au roi régnant la justice de reconnaître que sa figure est infiniment plus royale que celle de ses augustes frères, dont le plus âgé, don Carlos, a été singulièrement maltraité par la nature. Cet héritier présomptif de la couronne a les cheveux extrêmement rouges, et la physionomie peu spirituelle. L'infant don Francisco, peintre et musicien distingué, mieux élevé, sous tous les rapports, que son frère, ne manque pas de grâce et de talens. Son ancien précepteur, le colonel Amors, est le directeur actuel du Gymnase normal de Paris. On voit dans le cabinet de don Francisco plusieurs têtes d'étude, qu'il a peintes pendant son séjour à Rome, et qui annoncent une main exercée. Du reste, la misère est aussi complète dans ses appartemens que dans tous les au-

tres, et Paris compte plus de mille propriétaires qui ne voudraient pas échanger leur mobilier contre celui de Son Altesse Royale. C'est qu'en effet, la plupart des supérieurs de couvent sont plus riches que les frères du roi ; c'est que la perception absorbe la plus grande partie de leurs revenus, et que le mal public les atteint comme les derniers sujets du royaume.

La personne de Ferdinand VII est fort remarquable. Ses grands yeux noirs donnent une expression particulière de douceur à sa physionomie, déjà caractérisée par la saillie de la lèvre inférieure, et par son nez tant soit peu épaté. Il est d'une taille ordinaire, d'une complexion en apparence apoplectique, avec tendance à un extrême embonpoint. Sa démarche est noble et majestueuse ; il a l'air d'un roi. On dit qu'il est d'humeur simple et joviale dans sa vie privée ; rien du moins n'annonce qu'il ait des goûts héroïques ou sévères, si l'on en doit juger par la nature des bons mots qu'on lui attribue. Le fonds de son ca-

ractère est l'irrésolution, mêlée d'une sorte d'insouciance philosophique ; il faut se conformer aux circonstances : telle est sa devise. On raconte que pendant le régime constitutionnel, une princesse du sang lui ayant demandé son consentement pour acheter un bien d'église, qui était à sa convenance, le roi lui dit : « Achetez, achetez, vous avez raison. » Après la restauration de Cadix, le clergé étant rentré dans ses propriétés, sans en excepter celle dont la princesse se plaignait d'avoir fait l'acquisition, Ferdinand lui répondit : « Pourquoi l'achetiez-vous ? »

CHAPITRE XV.

L'Hôpital Saint-Charles. — Effroyable Saleté. — Résignation d'un Colonel. — Ignorance d'un Pharmacien. — Savans proscrits. — Manufacture royale de Faïence. — Fabrique de Produits chimiques , fondée par un Français.

De palais des rois espagnols à l'hôpital Saint-Charles de Madrid , la transition n'est pas aussi brusque qu'on pourrait le croire. Là , comme dans la demeure royale , la magnificence du monument couvre d'ineffables misères. C'est le même luxe extérieur , la même profusion de marbre , de galeries , de tours de force en architecture ; mais cette pompe ressemble à la majesté des ruines : elle ne laisse qu'une profonde impression de tris-

tesse et de deuil. La cour intérieure est formée par quatre ailes de galeries à trois étages, bien aérées, et d'un aspect imposant. On croit entrer dans un palais; mais tout-à-coup une odeur fétide, répandue dans toutes les parties de l'hôpital, annonce d'une manière positive la véritable destination du lieu. Le croira-t-on? les malades viennent infecter eux-mêmes l'escalier magnifique qui conduit à leurs salles, et ce n'est pas sans précaution qu'on y peut circuler. Une couche de sable étendue dans toute la longueur des dortoirs sert de réservoir aux plus insalubres immondices, et cette couche, on la renouvelle moins souvent que la litière d'une écurie. De distance en distance, chose horrible! le sable est délayé de la façon la plus révoltante; ou bien il se soulève en nuages de poussière, et retombe sur les lits.

Quels lits, grand Dieu! un simple matelas de bourre de laine, sans paillasse, souvent sans draps, et muni d'une couverture unique dans toutes les saisons. Les malades, ne recevant point

de capotes, sont obligés de s'envelopper de cette couverture, lorsqu'ils veulent prendre le plus léger exercice. C'est un spectacle effrayant que de les voir circuler le long des galeries : figurez-vous des squelettes ambulans, à longue barbe, au regard morne et éteint, recouverts d'une sale guenille qui leur descend à peine jusqu'au genou ; tel est l'aspect que présentent ces malheureux. Mes yeux accoutumés à l'élégance et à la propreté des hôpitaux de Paris, ne pouvaient se fixer sans répugnance sur ce tableau de misère et de dénuement absolu ; je défie l'observateur le plus aguerri d'échapper à cette première impression. On m'a montré un ancien colonel de cavalerie étendu, comme tous ses compagnons d'infortune, sur un grabat ; sa philosophie ne l'a point abandonné : « Tant que ma paralysie ne m'empêchera pas de penser, me dit-il, j'attacherai du prix à la vie ; ma mémoire me suffit pour m'occuper ; je suis le plus heureux de ceux que vous voyez. » J'imagine, toutefois, difficilement, quel peut être

le bonheur d'un homme qui est condamné à finir ses jours dans un hôpital, comme celui dont je viens d'esquisser la peinture.

La pharmacie est construite sur une base digne de l'édifice; elle est vaste, parfaitement disposée, quoique mal à propos confinée dans les souterrains. Mais on n'y trouve aucun ustensile de chimie, pas une cornue, à peine quelques tubes de sûreté, et pas un seul appareil de laboratoire en bon état. Faut-il attribuer cette détresse à la misère publique, ou à l'insouciance et à l'impéritie du gouvernement? je l'ignore. Quoi qu'il en soit, l'ignorance du pharmacien en chef a de quoi me surprendre: il était assis sur des monceaux de quinquina, et il a paru apprendre pour la première fois qu'on en pouvait tirer du sulfate de quinine. Peut-être est-il volontaire royal, comme le barbier d'Irun, qui traitait la consommation par le quinquina.

Tous les voyageurs ont parlé avant moi de la richesse du musée anatomique attaché à cet hô-

pital. Il est difficile de voir en effet une plus parfaite imitation des formes, et, si j'ose dire, des mystères de la nature. J'ai remarqué entr'autres curiosités, le squelette d'un homme de trente-quatre ans, haut de huit pieds, et très-bien conformé. Le sujet auquel il appartenait, mort en 1804, allumait, dit-on, sa pipe aux réverbères de Madrid. Mais ce qu'il y a, sans doute, de plus précieux dans cette collection, c'est la représentation en cire des divers phénomènes utérins pendant la grossesse. Pour arriver à ce point d'exactitude, l'artiste a dû saisir en quelque sorte au vol des circonstances fugitives, et susceptibles d'une infinité de variations; aussi a-t-il créé de véritables chefs-d'œuvre, dont lui seul pouvait surveiller la conservation; mais il a été destitué et proscrit en qualité de constitutionnel. M. Gasco, l'un des plus grands botanistes espagnols, a partagé son sort. Il est à Londres, où il s'occupe de rédiger la *Flore* de la Tamise. On citerait difficilement en Espagne

un seul homme instruit ou distingué par quelque don éminent de l'esprit, qui ne soit en disgrâce ou en exil, depuis la restauration du pouvoir monacal.

J'ai visité le même jour la manufacture royale de faïence de Moncloa, à une demi-lieue de Madrid. Cette usine, entretenue aux frais du roi, et exploitée à son profit, est jetée au milieu de la campagne, comme un établissement sans importance. C'est le seul pourtant qui fournisse de la faïence à tout le royaume, et qui jouisse du monopole de ce produit indispensable. La matière première est apportée des environs, où on la retire d'une mine abondante, et de bonne qualité. Malgré ces conditions de succès, les faïences de Moncloa sont très-médiocres, et seraient traitées comme des articles de rebut dans nos départemens les moins avancés en industrie. Leur vernis, sec et écaillé, ne dissimule aucun des défauts que l'on remarque dans le poli des tasses, des assiettes, et des autres ustensiles

de la même fabrication; ce qui n'empêche pas qu'on les vende à un prix fort élevé, grâce au monopole royal. J'ai su que ce prix était quintuple du prix courant en France pour les articles analogues. Il ne faut pas s'étonner alors si le peuple espagnol manque des objets les plus simples et les plus nécessaires à la vie. Il existe au jour le jour, sous l'empire de baux désastreux pour l'agriculture, par leur briéveté, qui ne permet de tenter aucun essai important; et si par hasard, il a pu accumuler quelques économies, comment songer à l'amélioration d'un ménage, lorsqu'on rencontre à chaque pas le monopole royal, seigneurial ou monacal, depuis le moindre pot jusqu'aux plus riches tentures?

Les ouvriers de cette fabrique sont d'une insouciance et d'une paresse incroyables. Quel que soit le zèle qu'ils apportent à leurs travaux, la même récompense, la même retraite les attend: ils deviennent tous pensionnaires du roi, et ne s'occupent guère du perfectionnement des pro-

duits de sa manufacture. Quelle que soit la valeur de leurs assiettes, il faut bien qu'on en achète auprès d'eux, puisqu'il n'y en a nulle part, et que le roi seul a le droit d'en vendre : aussi paraît-il accorder beaucoup d'intérêt à cette fabrique, et il vient la visiter régulièrement une fois par semaine, pendant son séjour à Madrid. C'est ce qui fait croire aux bons esprits que sa majesté honore l'industrie d'une protection particulière. On a même beaucoup vanté, l'année passée, la générosité avec laquelle il a fait relever une aile de son usine, détruite par un violent incendie.

Tel est le triste état de l'industrie en Espagne, que la capitale du royaume ne possédait pas, il y a un an, une seule manufacture de produits chimiques. La fleur de soufre, et les divers acides, qui sont d'un si grand usage dans les arts, y revenaient à des prix exorbitans. L'acide sulfurique, par exemple, dont la valeur ne dépasse pas 25 cent. par kilogramme à Paris, s'élève à

plus de 2 fr. 50 cent. à Madrid. Personne n'avait encore imaginé la construction d'une chambre de plomb pour la fabrication de ce produit, lorsqu'un ancien militaire français, nommé Béville, conçut le projet de créer un établissement aussi indispensable. Il s'est retiré dans un faubourg, et il a organisé, avec une rare persévérance, tous les appareils nécessaires au succès de son entreprise. Le besoin des produits chimiques se faisait sentir si vivement, que les marchands viennent aujourd'hui enlever le soufre à peine sublimé, dans ses laboratoires. On apprendra sans surprise que la verrerie royale d'Aranjuez n'a pu livrer à ce chimiste que des cornues extrêmement imparfaites, quoiqu'il en ait en quelque sorte surveillé l'exécution : c'est encore un résultat du monopole, dont l'inévitable effet est d'empêcher ou de retarder toute espèce de perfectionnement.

CHAPITRE XVI.

De la Situation morale de Madrid. — De la Physionomie des Partis. — Les Constitutionnels. — Les Apostoliques. — Projet de brûler M. de Villèle en effigie. — Parti de la Police. — Manière de rendre la Justice.

M. Ouvrard a parfaitement décrit, dans le second volume de ses *Mémoires*, la triste physionomie que la restauration du pouvoir monacal a donnée à la ville de Madrid. Il a très-bien démontré, ce me semble, que notre intervention n'avait profité de fait qu'aux oisifs de toute espèce, aux capucins, aux mendiants, à la plus vile populace. Tout le reste languit sous une rigoureuse oppression : les hommes qui ont vu nos

deux révolutions assurent que cet état participe de la terreur de 1793 et de celle de 1816. On a déjà eu occasion de juger , par le fameux arrêté relatif à la police des spectacles, cité plus haut, à quelles épreuves il était possible de mettre la patience d'une capitale. Quelques nouveaux détails suffiront pour caractériser l'allure des différents partis , et ce que chacun d'eux est en position de subir ou d'entreprendre quelque jour.

Le parti constitutionnel, décimé à plusieurs reprises par l'échafaud ou par le bannissement, se compose de la presque totalité des hommes éclairés de l'aristocratie , de la propriété et du commerce. La plupart des membres de ce parti , qui n'est pas , à beaucoup près , le plus nombreux , vivent dans un état de suspicion perpétuelle : tous ceux d'entr'eux qui ont occupé des emplois sous les cortès, sont devenus l'objet d'une surveillance plus particulière. C'est surtout pour les atteindre qu'on a imaginé la fameuse loi de purification , qui est aussi un véritable impôt, une

nouvelle manière de faire payer deux fois aux gens les places qu'on veut leur ôter. Je donnerai dans le chapitre suivant le modèle officiel des informations à prendre en pareille circonstance. En attendant, on a déjà vu que l'immense majorité des étudiants en droit ou en médecine impurifiés, étaient exclus, depuis la restauration, des cours publics de ces deux facultés. L'entrée des hôpitaux et des écoles de jurisprudence leur est sévèrement interdite, et ils sont obligés de renoncer aux études qui devaient quelque jour assurer leur indépendance. Lorsqu'un individu noté pour avoir pris part directement ou indirectement au régime constitutionnel, réclame un passeport de la police, on lui fixe les lieux par où il doit passer, et si deux routes conduisent au même but, il est tenu d'opter. Les villes et les villages qu'il doit traverser sont indiqués soigneusement sur sa feuille, et il est forcé de la représenter aux autorités locales, sous peine d'être arrêté. Les volontaires royaux ont seuls le droit

de voyager armés. On les rencontre en grand nombre, le sabre au côté, s'ils sont à cheval; la carabine sur l'épaule, s'ils marchent à pied: privilège important dans un pays où l'on court le risque d'être assassiné aux portes même de la capitale.

Les marchands, les médecins, les avocats, les maîtres d'hôtels, les hommes éclairés ou aisés de toutes les professions, appartiennent au parti constitutionnel. Les plus prudents gardent le silence sur les affaires publiques; les autres bornent leur improbation à un geste ou à un sourire ironiques, toutes les fois qu'on parle devant eux des abus de la faction apostolique. Les officiers qui ont commandé dans l'armée des cortès ou dans les milices provinciales sont les plus réservés: mais leur discrétion n'est qu'un effet du profond ressentiment qui les anime. Vétérans de la guerre de l'indépendance, jadis si fiers, maintenant si humiliés, de quel œil verraient-ils une foule de jeunes militaires musqués insulter chaque jour à leur misère, dans les allées du Prado,

ou du haut des galeries de l'Escorial ! Si jamais quelque nouvel orage gronde sur la Péninsule , la nue la plus terrible s'élèvera du milieu de ces rangs décimés par le fanatisme et par la haine. Je n'ai pu entendre sans émotion les sauvages récits de ces vieux officiers qui croyaient combattre pour leur patrie , et qui frémissaient d'avoir vaincu pour des capucins. Combien j'en ai vus qui regrettaient leur sang versé dans la guerre de Napoléon , en comparant les résultats de la puissance théocratique aux vastes conceptions du géolier de Ferdinand VII !

A côté d'eux , les apostoliques , c'est-à-dire la majorité de la nation (puisqu'il faut compter les peuples par têtes comme les troupeaux) , ne sont point encore rassasiés de proscription et de carnage. Trois ou quatre milliers d'assassinats , dix mille familles exilées , douze ou quinze cents exécutions juridiques , n'ont pu assouvir cette stupide population qui compte , par an , cent cinquante jours de fête , sans parler de ceux où l'on

pend , où l'on brûle des victimes amenées au gibet et au bûcher, dans des paniers traînés par des ânes! Les moines disposent de cette vile multitude au gré de leurs fureurs ; par elle, ils prolongent les agonies et multiplient les supplices ; par elle encore, ils dominent au besoin dans les conseils du prince, en faisant crier sous les fenêtres de son palais : *Vive le Roi absolu ! Vive la sainte inquisition !*

Dans le second volume qu'il vient de publier, M. Ouvrard a présenté, avec une parfaite exactitude, la physionomie de ces hommes implacables. On a de quoi réfléchir, quand on voit un père Cirillo recevant des courriers de tous les points de la Péninsule, et donnant, sans crainte d'insuccès, des ordres pour le calme ou pour la tempête. On peut désespérer d'une monarchie, quand son chef lui-même a dit au duc d'Angoulême, pacificateur loyal et humain, parlant d'institutions : *Vous entendez les vivat !...et ces vivat*

étaient des cris d'inquisition et de mort¹ ! Un grand, le marquis de Mataflorida, ambitieux contrarié par la politique d'un de nos ministres, s'écrie, dans un moment d'espoir d'arriver aux affaires: « On verra, en Espagne, *un beau feu de joie*. Je me suis procuré une grande quantité de portraits lithographiés de M. de Villèle; dès que je serai au pouvoir, je l'adresserai dans toutes les villes de la Péninsule, *pour être brûlé* sur la place publique. » Brûleurs perpétuels ! ne craignez-vous donc pas qu'un jour votre tour vienne, quand le feu que vous attisez manquera d'alimens ?

Il ne faut pas se faire illusion ; le parti apostolique est, sans contredit, le parti dominant, en Espagne. Il est riche de l'or des couvens, et fort du dévouement aveugle des multitudes. Tant qu'on ne l'attaquera point au cœur, par la sécularisation ou la dispersion des moines, et par la vente de

¹ *Mémoires de M. Ouvrard*, tome II, pag. 213.

leurs biens , tant qu'on n'apprendra point à lire à leur armée de Séides , il n'y a rien à espérer de la Péninsule. On reculera long-tems devant cette mesure si simple et si décisive ; mais on sera forcé d'y recourir. Une banqueroute aussi scandaleuse que celle de l'emprunt des cortès , ne fait pas deux fois l'Europe dupe , et l'on ne bâtit rien de solide sur l'infamie. Le roi d'Espagne a dîné de l'emprunt ; sa famille , ses amis en ont personnellement profité ; les ambassadeurs de toutes les puissances étaient dans sa capitale , quand cette transaction mémorable a été opérée. Qui donc a osé conseiller à ce prince une violation manifeste de la parole donnée ? S'il en faut croire des bruits fort accrédités à Madrid , l'armée de la foi elle-même aurait eu sa part de l'emprunt négocié en faveur des cortès ; et c'est pourtant du sein des meneurs de cette armée , qu'est sorti le conseil du parjure !

Une consolation se présente aux esprits affligés de cette désolante perspective : tout ce qui est

violent est nécessairement peu durable. Le clergé espagnol nourrit la populace ; mais les masses ne demandent pas toujours, elles finissent par exiger, par vouloir donner elles-mêmes, et par précipiter leurs conducteurs. Le jour où les empereurs romains se sont avisés de vouloir distribuer la pitance au peuple, ils ont signé la décadence de l'empire. Les Espagnols ne travaillent point, et les mines du Mexique ne produisent plus. Il ne vient presque pas de blé dans les Castilles, et plus de galions de la Vera-Cruz. Cependant, il faut vivre, il faut recueillir des impôts, il faut payer leurs gages à ces légions de valets qui, sous le titre de fonctionnaires, dont ils sont indignes, passent leur tems à demander l'aumône, et à voler le gouvernement. Le vigneron, à son tour, se lassera de porter son vin dans des caves religieuses, qui lui représentent si fidèlement le tonneau payen des Danaïdes. Et nous-mêmes, nous songerons peut-être à réclamer quelques millions pour les bons offices que nous avons rendus ; nous vou-

drons être remboursés, s'il plait à Dieu, du prix de ces rations que M. Ouvrard payait jusqu'à soixante fois leur valeur, pour faire arriver plus promptement nos armées sur ce beau théâtre de mansuétude et de charité apostoliques. Alors, il faudra bien qu'on prenne un parti. Il ne suffira pas d'avoir arraché quelques milliers d'oliviers plantés par des révolutionnaires, pour goûter un sommeil à l'abri des créanciers. M. de Villèle, ou ses successeurs, demanderont leur compte, dût M. le marquis de Mataflorida faire un nouvel auto-da-fé de lithographies ministérielles; et s'il n'y a plus de ferme des tabacs à louer, ni de magasins de mercure à vider, qui peut répondre des événemens?

C'est pour parer à ces graves inconvéniens, que nous avons créé, en Espagne, un troisième parti, le moins nombreux de tous, qui domine aujourd'hui à Madrid; appuyé par nos quatre mille Suisses. On pourrait l'appeler le parti de la police. Ses ministres sont des espions, ses agens

des alguazils. Destiné à comprimer les constitutionnels, et à retenir respectueusement les apostoliques, ce parti, comme il arrive toujours, est également abhorré des deux autres, et il ne compte guère pour partisans, que des fonctionnaires publics ou des créatures du ministère. Son action se borne, pour le moment, à vexer les honnêtes gens. C'est à lui qu'on doit l'organisation de toutes les mesures qui rappellent si bien nos jours affreux de la terreur. Les brevets de *purification* ne sont autre chose qu'une parodie des fameux *certificats de civisme*; les cartes de sûreté, les passeports, les vexations de toute espèce qui ne permettent pas de respirer sans le consentement d'un homme de police, sont aussi l'ouvrage du parti dont je parle. Sa correspondance s'étend non-seulement à l'Espagne, mais à l'étranger, et l'on a pu juger d'où venaient les ignobles tracasseries qui m'ont été suscitées à Madrid. Les polices des pays constitutionnels s'y sont fondé une succursale, où les desservans se montrent

dignes des titulaires. Tout cela fait vraiment honte à voir ; mais faut-il qu'une belle campagne ne profite à personne ?

M. Recacho est le directeur du parti de la police , véritable tribunal de l'inquisition , non moins redoutable que l'ancien, parce qu'il frappe également dans l'ombre et sans appel. On ne peut se figurer jusqu'à quel point une pareille institution flétrit le moral d'un peuple ; elle attache , pour ainsi dire , un fantôme à chaque individu , et dégrade les existences , en les tenant dans un état permanent d'inquiétude. J'ai vu souvent des groupes considérables réunis autour d'une affiche menaçante : sitôt qu'on l'avait lue , chacun se retirait dans un morne silence , et semblait craindre la rencontre d'un délateur ou d'un espion. La manière dont on rend la justice ne contribue pas peu , non plus , à ce malaise qui semble contrister toutes les physionomies. Il n'y a aucune espèce de publicité , et les juges sont amovibles. Dans les causes civiles , les parties se

présentent à un officier public qui juge en première instance ; la *audiencia* ou tribunal provincial, prononce en appel, et le conseil de Castille décide, en dernier ressort, s'il y a lieu, non sans imposer au plaideur condamné une amende de cinq ou six mille francs : le tout à huis-clos, *ainsi que dans les affaires criminelles.*

CHAPITRE XVII.

Modèle officiel des Informations à prendre pour la purification des Employés civils. — La Délation ordonnée sous peine de péché mortel. — Anecdote concernant un Purificateur, racontée par un Purifié.

Voici la traduction littérale des instructions relatives aux moyens de purifier convenablement les individus suspects d'adhésion au régime constitutionnel, et d'indifférence ou de haine pour la personne du roi. J'ai pensé que cette pièce historique méritait d'être connue, afin qu'on pût apprécier à sa juste valeur le système déplorable qui pèse sur l'Espagne, et qui compromet l'honneur de la France.

JUNTE DE PURIFICATION DES EMPLOYÉS CIVILS,
ÉTABLIE A MADRID.

« La junte de purification ayant été chargée d'examiner la conduite des employés civils nommés par sa majesté avant le 7 mars 1820, a regardé comme le premier de ses devoirs le choix d'un nombre suffisant de délégués, connus par leur attachement au roi et à la monarchie. Ceux-ci devront prendre tous les renseignemens possibles, et de la manière la plus précise, sur la conduite politique desdits employés, pendant la durée du système constitutionnel. *Fiers du service honorable* auquel ils sont appelés, les délégués de la junte agiront avec l'activité que leur inspirera leur zèle pour le roi, afin de constater les circonstances qui pourraient être défavorables aux employés : ils le feront sans ménagement, ayant droit de compter que leurs investigations seront enveloppées du plus profond mystère. Pour

arriver plus sûrement à ce résultat, ils enverront leurs rapports cachetés à la junte, et ils se conformeront aux instructions suivantes :

ARTICLE PREMIER.

» Il conviendra de s'informer si le sieur N... occupait en effet, avant le 7 mars 1820, l'emploi en question ; s'il a continué de l'occuper pendant toute la durée ou seulement pendant une partie de la durée du régime constitutionnel ; s'il a reçu quelque faveur des meneurs de ce régime ; s'il a habité Madrid ou les provinces, et, dans tous les cas, si sa conduite politique a été répréhensible ou irréprochable.

ARTICLE II.

» S'il a obtenu quelqu'autre emploi municipal ou judiciaire, ou quelque commission du gouvernement constitutionnel, et si dans cette posi-

tion, il a causé quelque avanie aux amis du roi et de la religion ;

ARTICLE III.

» S'il a pris part aux troubles populaires qui ont forcé sa majesté à rétablir le système constitutionnel ; et si, après ce rétablissement, il en a célébré les fêtes dans les hôtels, les cafés ou les dîners patriotiques ;

ARTICLE IV.

» Si alors ou depuis, il a contribué à propager les idées constitutionnelles de vive voix, par écrit ou de quelque manière que ce soit, en vantant leurs prétendus bienfaits ; s'il a tenu des propos séditieux ou insultans pour la religion catholique, apostolique et romaine, pour le roi et la famille royale ;

ARTICLE V.

» S'il a participé de sa personne, ou excité

les autres à participer aux mouvemens dirigés contre le roi et sa famille ;

ARTICLE VI.

» S'il a fait partie du bataillon sacré, de la milice volontaire, et quelle conduite il y a tenu; s'il a arrêté, *dénoncé* ou persécuté les amis du roi; s'il a obtenu des décorations pour avoir pris part aux émeutes, et s'il a fait le voyage d'Andalousie en qualité de milicien, à l'occasion du départ de sa majesté pour Séville;

ARTICLE VII.

» Si, sans être milicien, il a paru en armes dans les émeutes, pour la défense du système constitutionnel; ou *s'il a offensé de quelque autre manière* les partisans du roi et du gouvernement légitime;

ARTICLE VIII.

» S'il a joué le rôle de *délateur*, dans aucune

des circonstances précitées, contre les royalistes, et s'il a contribué directement *ou indirectement* aux persécutions qu'ils ont essuyées ;

ARTICLE IX.

» S'il a acheté des biens dits *nationaux*.

ARTICLE X.

» S'il a appartenu à quelques-unes des sociétés défendues, telles que celles des francs-maçons, des *comuneros* ¹, des *anilleros* ², etc.

ARTICLE XI.

» S'il a figuré comme orateur ou embaucheur dans les sociétés patriotiques, ou dans quelque réunion séditieuse ;

¹ C'était le nom d'une société populaire, sous le régime constitutionnel.

² Autre nom d'une société populaire, dite de l'*Anneau*, parce que tous ses membres portaient un anneau pour signe de ralliement.

ARTICLE XII.

» S'il a été *journaliste* ou écrivain occupé à diriger l'opinion publique dans le sens constitutionnel, c'est-à-dire *contre les principes de la morale*, ceux de l'obéissance absolue au roi et aux autorités établies pour *la défense de l'autel et du trône*; s'il a laissé échapper par écrit ou de vive voix quelque plaisanterie contre les doctrines de l'évangile.

ARTICLE XIII.

» Enfin les délégués de la junte de purification auront soin de s'informer si le sieur N. est capable de *faiblir un jour en public dans ses bonnes opinions politiques*, en précisant les motifs particuliers sur lesquels ils fonderaient ce soupçon, comme pour tout le reste. Tous les rapports seront adressés au président de la junte. » (*Suivent les signatures.*)

Les réflexions se présentent en foule après la

lecture d'une pièce aussi curieuse. Il convient de remarquer d'abord avec quelle naïveté le conseil suprême de la nouvelle inquisition assigne *un rang honorable* aux services de ses familiers; le mystère dont il promet d'envelopper leurs dénonciations, et le soin qu'il prend d'en régulariser le travail par des instructions détaillées. Les dîners seront comptés comme séditeux; la délation, dont on s'honore aujourd'hui, sera persécutée chez les constitutionnels; les offenses, *de quelque espèce qu'elles soient*, aux amis de la bonne cause, seront des motifs de proscription. La profession de journaliste constitutionnel sera considérée comme *contraire aux principes de la morale*. Enfin le XIII^e article, le plus perfide de tous, investit les inquisiteurs d'un arbitraire illimité. Il ne s'agit plus, en effet, du passé, mais de l'avenir : si l'on est *jugé capable de faiblir dans ses bonnes opinions*, il n'y a pas de purification possible. Malheur à ceux qui n'ont pas reçu le sacrement de confirmation politique!

Toutefois, la junte de purification et ses délégués ne jouissent pas exclusivement du monopole de la délation. La délation, en Espagne, est de commandement divin : il est non-seulement permis, mais ordonné à tous les fidèles, d'en remplir les fonctions *honorables*. Je trouve, dans un volume intitulé *Moyen pratique et facile de faire une confession générale*, composé par le révérend père Calatayud, de la Compagnie de Jésus, et distribué à Madrid sous la protection de l'autorité, le passage suivant : « Avez-vous négligé, pour » vant le faire *sans danger* et *en secret*, de dénoncer à qui de droit, à l'évêque, au curé ou » au corrégidor, ou à un confesseur prudent, le » scandale causé par quelqu'un dans le voisinage » ou dans sa famille, de quelque manière que » ce soit, par communication honteuse ou par » une mauvaise vie? — Qui, mon père. — Eh ! » bien, vous avez vécu en état de péché mortel. »

¹ Cela peut paraître incroyable; mais voici le texte espagnol, extrait de l'ouvrage qui est entre mes mains : « Has dexado, p... »

Puisque j'en suis au *Moyen pratique et facile* du révérend père Calatayud , je pourrais faire un plus grand nombre de citations qui serviraient à caractériser les crimes dont un confesseur espagnol ose supposer ses pénitens capables ; mais je respecte trop la délicatesse de mes concitoyens. pour offrir à leur indignation un seul des articles de l'immense catalogue d'ordures et d'obscénités révoltantes qui souillent l'examen de conscience du père Calatayud. Assurément , les productions immorales que le ministère accusateur poursuit quelquefois parmi nous dans l'intérêt de la morale publique , ne contiennent rien d'aussi impur que le petit livre du jésuite espagnol. Et c'est cependant avec un pareil guide que les fidèles de tout âge et de tout sexe se présentent au tribunal de

» diendo sin daño tuyo , y en secreto , de avisar á quien se
 » debe, como es al obispo, parroco, corregidor, o a un confesor
 » prudente, el escandalo que dá el otro en la vecindad ó familia.
 » de cualquier modo , con su torpe comunicacion ó mala vida ?
 » — Si, Padre. — Pues has vivido en pecado mortal. »

la pénitence ; c'est là qu'on fera subir à l'enfance de longues interrogations sur des vices peut-être inconnus à la vieillesse ! J'ai remarqué que, dans le fameux mémorial de conscience, l'obligation de *dénoncer*, sous peine de péché mortel, précédait immédiatement celle de répondre aux questions les plus impudemment obscènes. C'est ce qui s'appelle procéder méthodiquement.

Je ne veux point faire ici d'allusion affligeante pour mon pays. Mais s'il en faut croire nos yeux, ne voyons-nous pas s'avancer à grands pas le hideux fantôme de la délation, avec le cortège des treize articles de la junte espagnole ? Y a-t-il en France une réputation, une existence, à l'abri des honteuses recherches de la police politique ? C'est la grande plaie de la nation. Pour tout le reste, on trouve des juges, un code, des avocats, des ressources ; mais comment parer des coups portés dans l'ombre, des persécutions fondées sur des rapports de délateurs ou d'espions nécessairement infidèles ? Et pourtant, sur de pareils té-

moignages , la police vous fait préparer à quatre cents lieues du foyer domestique , des réceptions brutales , ou d'effroyables guet-à-pens , par ses correspondans du Saint-Office de Madrid , de Berlin ou de Saint-Pétersbourg ; ce vaste réseau couvre toute l'Europe , et quand on cherche les mains qui le dirigent , partout on les trouve flétries . Une anecdote expliquera ma pensée : je la tiens d'un officier espagnol de cavalerie , qui mérite la plus grande confiance ; elle fera ressortir , en même tems , le but fiscal de toutes les purifications .

Ce militaire ayant obtenu , après trois ans de sollicitations et de sacrifices pécuniaires , le certificat de purification tant désiré , se présenta chez le purificateur-général , pour le recevoir . « Le » voilà , Monsieur , lui dit l'inquisiteur ; si vous » voulez qu'il vous profite , je vous conseille de » faire présent à madame *** d'une paire de bra- » celets en brillans dont elle a besoin pour le mo- » ment . Mais hâtez-vous ; il n'y aura plus d'espoir » si vous tardez . Le brevet de service que vous

» demandez, sera donné. » Cette dame était la maîtresse du dispensateur des brevets. Tel est, comme on le voit, le but principal de ces ignobles purifications : un moyen de rançonner le pays au nom de la monarchie et de la religion ; tranchons le mot, un véritable impôt à la turque.

CHAPITRE XVIII.

Promenade du Prado. — Chaines des Hôtels. — Histoire de l'aventure arrivée, à Gibraltar, à Lucien Murat, fils de l'ex-roi de Naples.

C'EST une chose bien étrange que les réputations de quelques lieux de promenade ou de quelques monumens européens. Tout le monde a entendu parler du *Prado* de Madrid; on le vante comme un rendez-vous magnifique, et chaque voyageur croit devoir lui consacrer une description particulière. Ce n'est pourtant qu'une longue et large avenue, dans le genre de nos boulevarts, ombragée d'arbres dont l'existence, entièrement artificielle, est due à un arrosage presque per-

pétuel. Là , tous les soirs , quand la fraîcheur succède aux ardeurs étouffantes du jour , la population élégante de Madrid vient respirer un air plus pur , ou filer des intrigues d'amour. Au premier abord , la physionomie singulière de ces réunions surprend et déconcerte l'étranger habitué au respect sévère des bienséances qui distingue surtout les habitans du Nord. Les femmes se promènent généralement seules , deux à deux , trois à trois , selon que le hasard les réunit ou les sépare : rarement on remarque parmi elles un cavalier chargé de les protéger , ou admis à leur conversation. On dirait que l'éventail , qu'elles ne quittent jamais , leur sert à la fois de compagnie , de contenance et de protection.

L'allée du Prado destinée aux voitures peut être considérée comme un Panorama ou une exposition de toutes sortes d'antiquités. C'est là qu'on voit passer des carrosses absolument semblables à ceux du tems de Philippe V ou de ses premiers successeurs. La grandesse d'Espagne , qui les oc-

cupe ordinairement, représente à merveille, par la gravité de son maintien et la bizarrerie de son costume, ces froids personnages de cour qui ne s'écartent jamais de l'étiquette, même pour boire, manger ou dormir. Des regards dédaigneux partent du fond de ces chars antiques, qui passent et repassent lentement devant la génération nouvelle, comme des ombres du règne de Charles-Quint. A l'aspect de cette procession monotone, je me rappelais le mouvement rapide et varié des voitures et des cavalcades qui se croisent chaque jour dans les allées de Hyde-Park, à Londres; et comparant la richesse et l'élégance des équipages anglais à la pesanteur des carrosses espagnols, il me semblait voir dans ce contraste une frappante image de la marche de la civilisation dans les deux pays.

On m'a expliqué une coutume assez singulière, peu capable toutefois de surprendre un voyageur qui a remarqué sur plusieurs murailles le cri de *Vive le roi absolu!* Il est d'usage à Madrid que,

lorsque le souverain a daigné visiter un établissement ou un particulier quelconque, l'édifice honoré de la présence royale est distingué par une énorme chaîne de fer, horizontalement tendue au-dessus de la porte principale. C'est un témoignage de bienveillance qui ne manque point d'utilité dans un pays où tout ce qui s'accompagne de l'adjectif royal, est accueilli de préférence. Une marchandise royale n'a pas besoin d'autre étiquette. Tabac royal, cuir royal, faïence royale, drap royal, tout ce qui se vend bien est royal : le reste est réputé de contrebande ou de rebut. Les Espagnols attachent, en effet, beaucoup plus de prix aux faveurs de la cour qu'à toutes les autres récompenses. Les dernières fonctions du palais sont recherchées avec plus d'empressement que les postes les plus honorables, mais plus excentriques. C'est ce que je trouve confirmé par de fameux exemples, dans les Mémoires de M. Ouvrard, qui a pu juger long-tems et à plusieurs époques le caractère de la nation espagnole.

Cette espèce de fanatisme engendre , comme toutes les autres , des actions sublimes et des attentats inouis. Elle arrache , pour ainsi dire , les hommes à leur indépendance naturelle , et les pousse toujours violemment vers le but , soit qu'il faille ordonner , soit qu'il faille obéir. Le crime , en pareil cas , ne leur coûte pas plus que la vertu , et la raison humaine cède complètement à l'instinct généreux ou féroce de chaque individu. Voici un trait de perversité profonde , qui ne peut s'expliquer , ce me semble , que dans cette hypothèse. Comme le récit en a transpiré , dans le tems , d'une manière incomplète , je crois devoir le rectifier d'après un témoignage authentique. Celui qui me l'a raconté , était en position de savoir exactement la vérité : il m'a autorisé à le nommer. C'est M. Hunter Ward , capitaine au 43^e régiment de chasseurs , de la garnison de Gibraltar , allié de sir Frédéric Lamb , chargé d'affaires de S.M. Britannique à la cour de Madrid.

« On sait que l'année dernière , Lucien Murat .

filz de l'ex-roi de Naples , se dirigeant d'Europe en Amérique, s'arrêta quelque tems à Malaga pour faire lui-même sa provision de vin du pays. Un jour qu'il se promenait sur le port , il fut accosté par un homme d'un extérieur misérable , qui lui offrit un sabre de belle apparence, dont il avait , disait-il, besoin de se défaire. Le jeune Murat refusa de l'acheter , d'abord, s'excusant sur l'inutilité d'une pareille arme pour un voyageur tout prêt à s'embarquer ; mais enfin il céda , vaincu par les instances de cet homme qui se présentait comme un militaire dans l'indigence , ce qui n'est point rare en Espagne. Jusque-là , rien que de fort ordinaire : il ne s'agit que d'un acheteur et d'un marchand.

» Transporté bientôt à Gibraltar , le filz de l'ex-roi de Naples attendait dans cette place une occasion favorable de passer en Amérique , et il vivait familièrement avec les officiers de la garnison , parmi lesquels se trouvait M. Hunter Ward , celui dont je tiens ce récit. Un beau jour , après s'être

montré plusieurs fois à cheval *dans les lignes*¹, notre voyageur reçut un billet qui contenait en substance ce qui suit : « Monsieur, une femme » dont le cœur est à vous apprend que vous allez » partir pour un très-long voyage, et que, peut- » être, elle est condamnée à ne plus vous revoir. » Elle se fie à votre honneur, et désire vous en- » tretenir un moment. Sortez des lignes : elle » vous attendra. » Ce billet ne fut bientôt plus un mystère pour personne, et Lucien Murat s'en alla paisiblement en bonne fortune, non sans avoir fait plus d'un envieux. Mais le sort lui réservait un terrible désappointement.

- » A peine sorti du territoire anglais, un alguazil espagnol arrêta son cheval, et conduisit le cavalier au poste voisin, où il fut reconnu. « N'êtes-vous point le fils de Murat ? — Mon père était roi de Naples. — De quel droit venez-vous en ces

¹ On appelle ainsi l'espace neutre compris entre les postes anglais et les vedettes espagnoles, autour de Gibraltar.

lieux ? (le passeport était plaisant ; il n'osa le montrer.) — Mais, Monsieur, je me promène. — Vous vous promenez !! *C'est vous qui avez acheté le sabre de Riégo* à Malaga ; vous êtes nanti de l'arme magique des révolutionnaires ; vous venez conspirer, misérable !... » Et il fut immédiatement jeté dans un cachot , au lieu d'aller en bonne fortune. Là , pendant plus d'un mois , étendu sur la paille et réduit aux plus vils alimens , il lui fallut essuyer mille outrages. « Scélérat , lui disait-on , tu paieras les crimes de ton père et le massacre de Madrid¹. Tu ne reverras plus le jour , heureux si tu n'es pas mis en pièces ! » Et ces confidences se renouvelaient nuit et jour. Les officiers anglais , trouvant que sa bonne fortune durait bien long-tems , commencèrent à concevoir des inquiétudes , et ils firent demander individuelle-

¹ On sait que Murat commandait à Madrid à l'époque de la fameuse insurrection de 1808 contre les Français , et que dans cette circonstance il ne ménagea pas beaucoup le sang espagnol.

ment quelques renseignemens aux autorités espagnoles. Leurs démarches réitérées étant demeurées sans effet, une sommation officielle fut envoyée de la part du gouverneur de Gibraltar, et l'infortuné Lucien, pâle, maigre, décoloré, sortit enfin du gouffre où tout porte à croire qu'il avait été entraîné, avec une préméditation et une perfidie dont la supposition fait frémir. Encore ne fut-il rendu qu'à la condition de s'embarquer sur le premier navire en charge pour l'Amérique. »

M. le capitaine Hunter Ward, de qui je tiens ces détails, était présent à la scène du retour, et il m'en a raconté toutes les circonstances avec une vive émotion. Il se propose même de publier, en Angleterre, le récit de cette infernale machination contre la liberté d'un étranger : ce serait une belle page dans l'histoire de l'inquisition vénitienne. En vérité, je sens, après ce trait, que j'ai de grandes obligations à la police espagnole, de ce qu'elle ne m'a adressé aucun marchand de

sabres : car il est probable qu'en pareil cas elle n'aurait pas reçu, *de ses correspondans* de Paris, une sommation analogue à celle du gouverneur de Gibraltar.

CHAPITRE XIX.

De ce qui eut lieu à Madrid, du 15 au 20 mars 1825, à l'occasion du Départ de Ferdinand VII pour Séville. — Discours prononcé par l'amiral Valdez, dans cette circonstance mémorable.

Il n'y a pas long-tems que l'opinion du peuple espagnol, relativement à la révolution des cortès, est bien connue parmi nous. Les amis de la liberté modérée, tous ceux qui sentent le prix de la dignité humaine, se flattaient qu'il restait un peu de sang dans les veines de cette nation fière de ses souvenirs, et qu'elle se prêterait sans répugnance à un léger mouvement de civilisation.

L'événement a trompé ces espérances. On a vu, dans le moment décisif, l'insurrection apostolique venir au secours des vainqueurs, et justifier, en quelque sorte de fait, une expédition réprochée d'avance par tous les esprits sages, sous le rapport de la justice et des convenances. En outre, au lieu de prêter aux cortès une main secourable, et de leur laisser faire, comme nous l'avons fait nous-mêmes, leur apprentissage constitutionnel, on leur a suscité mille entraves. L'Autriche, la France, la Prusse, la Russie, ont imposé leurs conseils, et provoqué de ces réponses brutales qu'on ne date jamais que d'un camp de cent mille hommes.

Aussi, dès le premier signal de guerre, les cortès se préparèrent à la retraite, et les Français n'avaient pas dépassé la frontière, que déjà le gouvernement constitutionnel reculait devant eux. Le départ du roi pour Séville fut résolu. Ce n'est point ici le lieu d'examiner si cette démarche timide ne fut pas, de la part des cortès, une

grande imprudence , et si elles avaient le droit de forcer Ferdinand à y souscrire. Quoi qu'il en soit, le roi , pressé par ses ministres , déclara que sa santé ne lui permettait point de se mettre en route, et il fit présenter au congrès un certificat de sept médecins, dont cinq étaient d'avis que son départ l'exposait aux plus grands dangers. Cette nouvelle produisit sur-le-champ une grande fermentation , et les cortès se crurent environnées de conspirateurs , qui devaient opérer de concert avec l'armée française.

Au milieu de l'agitation causée par ces incertitudes , le député Galiano monta à la tribune , et proposa de nommer une commission qui donnerait son avis sur les résolutions à prendre en pareille occurrence. Cette commission fut composée de neuf membres , parmi lesquels on comptait six députés médecins , qui se décidèrent pour le départ , en déclarant qu'ils répondaient des conséquences. C'est alors que l'amiral Valdez , le personnage le plus remarquable des cortès , pro-

nonça un discours dont le sujet était fort délicat .
et que, pour cette raison, je crois devoir tra-
duire ici.

« Messieurs, dit-il, la commission spéciale que
» vous avez nommée, s'est réunie cette nuit ; elle
» a consulté les médecins et les ministres du roi.
» Elle a fait toutes les démarches convenables
» dans une conjoncture aussi délicate, sans hé-
» siter, sans différer, attendu qu'il ne s'agit point
» d'un voyage de plaisir, mais d'un départ ab-
» solument nécessaire au salut de la patrie. L'Es-
» pagne et l'Europe savent dans quelles circons-
» tances nous nous trouvons ; les cortès ont
» décrété le voyage ; les ministres ont supplié Sa
» Majesté de vouloir bien fixer elle-même le jour
» de son départ. Le roi a répondu qu'il se sen-
» tait indisposé, et, pour le prouver, quoique
» sa parole eût pu suffire, il a fait constater l'état
» de sa santé par plusieurs médecins. Ce n'est
» point toutefois pour examiner la validité de
» cette déclaration que la commission s'est as-

» semblée , mais bien pour aviser aux moyens
» d'opérer promptement un voyage devenu iné-
» vitable. Dans la position où se trouve le roi , le
» moindre délai peut avoir de graves conséquen-
» ces ; et certes , Sa Majesté ne saurait consentir,
» pour une légère indisposition , à compromettre
» sa personne , sa famille et les droits de son
» trône. Je sais bien qu'il tient ces droits de la
» nation , et que nous serons là pour les défendre ;
» mais si l'invasion se consomme , si le roi de-
» meure prisonnier des étrangers , ses droits tom-
» beront dans leurs mains. Le sort du prince ,
» de sa famille et d'une grande nation , ne peut
» pas dépendre d'une attaque¹ assez faible. Les
» médecins répondent , il est vrai , qu'elle aura
» disparu dans peu de jours : toutefois , réflé-
» chissez , Messieurs , que les infirmités chro-
» niques sont sujettes à d'étranges anomalies. Qui
» vous assure qu'après un rétablissement mo-

¹ Un accès de goutte.

» mentané, Sa Majesté ne puisse être de nouveau
» et presque subitement atteinte d'un accès de
» goutte ?

» La commission, considérant la déclaration
» des médecins et le danger d'un plus long sé-
» jour à Madrid, a cru convenable de différer de
» trois ou quatre jours un voyage urgent à cause
» de la réunion des ennemis sur nos frontières.
» Il y a des militaires dans le congrès, Messieurs ;
» qu'ils disent tous les avantages que des troupes
» concentrées peuvent acquérir en cinq jours. Et
» encore, qui sait si dans ce peu de tems la douleur
» dont le roi se plaint, aura diminué de manière à
» lui permettre de se mettre en route, avec toute
» la commodité désirable ? Il faut que le roi se
» persuade bien qu'on lui donne de mauvais con-
» seils, que nous le défendrons, comme nous
» l'avons toujours fait, et, s'il le faut, au péril
» de nos jours. Mais il n'y a pas de tems à per-
» dre ; il faut se décider ; il faut voir le roi, il
» faut le convaincre qu'il est plus intéressé que

» nous au voyage , et le prier de fixer le jour et
» l'heure du départ.

» Si Sa Majesté se porte bien , nous nous met-
» trons en route pleins de joie ; si le malaise con-
» tinue, nous prendrons part à ce^s contre-tems
» inévitable. Pour moi , je vais à Séville , la rage
» dans l'ame; mais il faut bien que j'y aille, puisque
» la nécessité m'y oblige. Personne ne trouve du
» plaisir à se battre ou à s'imposer des privations ;
» personne ne marche volontiers dans la neige ;
» mais tout le monde cède à la nécessité. Nous
» l'éprouvons chaque jour ; aucun ne fait ses vo-
» lontés au sein même de sa famille , et ne se
» dispense de quelque sacrifice à sa femme , à ses
» enfans , à ses amis , à ses domestiques : la rai-
» son, les événemens , nos devoirs, sont nos maî-
» tres. Le roi ne se refusera donc point à partir.
» Les cortès n'ont point décrété ce voyage sans
» réflexions ; il y a un mois qu'elles s'en occu-
» pent. Après tout , dans tous les pays du monde,
» quelles que soient les circonstances , il faut

» faire son devoir ; et si la nation espagnole pé-
» rit, elle ne succombera qu'après ceux qui de-
» vaient pourvoir à sa défense. Ne nous faisons
» point illusion, et défions-nous des paroles so-
» nores : le discours de Louis XVIII, à l'ouver-
» ture de la session, et la réponse des Chambres,
» ne laissent plus aucun doute sur la guerre, et
» c'est à vous de voir ce que l'Espagne peut at-
» tendre des hommes qui ont voté une pareille
» adresse.

» Le roi nous a dit, dans son discours d'ou-
» verture, qu'il ferait le voyage de Séville en
» tems opportun : ce moment est arrivé, et le sa-
» lut de l'état ne peut dépendre d'un accident aussi
» léger qu'une douleur dans les articulations.
» Personne ne désire plus que moi tout ce qui
» peut être agréable au roi ; mais s'il souffre dans
» la route, le sentiment du bien public sera pour
» lui d'un grand soulagement. Je suis loin de
» croire son cœur moins généreux que le mien ;
» et certes, dans le cours d'une vie orageuse, j'ai

» souvent éprouvé que le bonheur de contribuer
» à la prospérité de ma patrie , était une grande
» consolation , quand on souffrait pour elle.

» Heureusement , de tous ceux qui feront le
» voyage de Séville , le roi sera le mieux partagé.
» Aucune espèce de sacrifice ne nous coûtera pour
» éviter à Sa Majesté les inconvénients de la route.
» Qu'il ne nous accuse point de ce triste départ ;
» qu'il tourne ses regards vers la France : c'est
» de là que viennent ses douleurs et les nôtres.
» Nous n'avons rien fait aux Français ; nous ne
» les avons provoqués en aucune manière : au
» contraire, nous avons souffert mille avanies ,
» qu'il a fallu dévorer pour conserver la paix.
» Dans d'autres tems , j'aurais rougi qu'ils nous
» eussent les premiers déclaré la guerre. Qu'ils
» entretiennent donc , qu'ils règnent en Espagne , pour-
» vu que je ne voie pas cet opprobre , et que j'aie
» eu l'occasion de mourir en défendant ma pa-
» trie. J'espère que ma mort sera vengée.
» Je demande que les cortès se décident sur-

» le-champ à donner les ordres nécessaires pour
» le voyage, à moins qu'on ne veuille envoyer
» un parlementaire au duc d'Angoulême, pour
» le prier de dire quel jour il se propose de faire
» son entrée. »

Après ce discours, on procéda à l'appel nominal, et on nomma, à la majorité de cent quatre voix contre trente-trois, une députation présidée par Valdez, qui fut chargée d'annoncer au roi le résultat de la délibération des cortès. Sa Majesté l'accueillit, en demandant que le voyage fût retardé de deux jours, c'est à dire fixé au 20 mars. On dit qu'il reçut, à ce sujet, plusieurs propositions secrètes, dont le but était de le retenir à Madrid, et qu'il les refusa, par défiance pour leurs auteurs, notamment celle du comte de l'Abisbal.

Le 20 mars, à huit heures du matin, le roi sortit de Madrid avec toute sa famille, au milieu du plus profond silence, escorté par deux mille hommes de troupes de ligne et de milices, mar-

chant à petites journées. Le 11 avril, il arriva à Séville, *en bonne santé*, non sans avoir essuyé dans quelques villes, surtout à Manzanarès et à Ecija, les injures de la populace, toujours plus violente et plus lâche dans ce pays que dans aucun autre.

CHAPITRE XX.

Précis de la Séance des Cortès, le 11 juin 1825, à l'occasion de la translation du Roi, de Séville à Cadix. — Proposition du député Galiano, tendant à faire admettre que le cas prévu par l'article 187 de la Constitution, était arrivé. — Le Roi, déclaré atteint d'aliénation mentale, est emmené à Cadix sur un bateau à vapeur.

PENDANT que Ferdinand et les cortès marchaient vers Séville, l'armée française s'avancait, sans rencontrer de résistance, jusqu'à Madrid. Là, au milieu des orgies de la réaction monarchique, nos soldats purent juger de près pour quelle espèce d'hommes ils étaient venus de si loin ; tandis que les amis du régime légal gémissaient en

secret de l'esprit de vertige qui semblait dominer les cortès, et les pousser aux résolutions les plus violentes et les plus intempestives. Cànga-Arguelles et Galiano déclamaient chaque jour au congrès, au lieu de conjurer l'orage qui menaçait le versant méridional de la Sierra-Morena et le siège même où les cortès tenaient leurs séances.

Mais que pouvait-on opposer à l'invasion des Français, précédés des bandes de la foi et soutenus de tous les détachemens d'insurgés que les fautes des cortès avaient multipliés sur plusieurs points du territoire ? Le roi avait déjà fait voir, à Madrid, avec quelle répugnance il se prêtait aux mesures adoptées dans l'intérêt de la constitution ; et certes, ses intentions n'avaient point changé en entrant à Séville. Une pointe poussée sur cette grande cité, pouvait répandre la terreur dans les cortès, qui se décidèrent à gagner Cadix, craignant d'être découvertes par les armées constitutionnelles. Dans cette conjoncture,

plus grave encore qu'au moment du départ de Madrid , il fallait obtenir l'assentiment du roi. C'est alors que ce prince , découragé de recourir à des prétextes de santé qui n'avaient produit aucun effet sur les cortès , résolut d'opposer un refus formel à toutes leurs instances , et déclara qu'il ne partirait point.

On sait comment le congrès se tira de cet embarras imprévu , en adoptant les conclusions du député Galiano , tendant à ce que le roi fût déclaré dans un état momentané d'aliénation mentale , et en usant d'un article de la constitution qui prescrivait , en pareil cas , la nomination d'une régence provisoire. Une mesure aussi violente, ou, pour mieux dire, aussi étrange, était un acte de désespoir , et ce n'est pas sans raison que plusieurs plaisans s'écrièrent alors que c'étaient les cortès qui avaient perdu la tête. Il ne m'appartient point d'indiquer ce qu'il y avait à faire dans cette crise extraordinaire , et si les constitutionnels , avertis de leur sort par le refus du

roi, devaient prolonger leur résistance ou se rendre à discrétion.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons eu que des renseignements très-superficiels et très-inexactes sur ce mémorable épisode de la révolution espagnole. On lira donc avec intérêt le précis très-circostancié des débats qui eurent lieu à ce sujet, le 11 juin 1823, dans le sein du congrès. Je le tiens d'une source certaine, et je ne doute point qu'il ne soit considéré comme un document historique digne d'importance.

« Le député Galiano prit la parole, et s'exprima en ces termes : « Je demande qu'en raison des » circonstances où nous nous trouvons, les ministres soient mandés, afin de rendre compte des » mesures qu'ils ont prises pour mettre en sûreté » la personne du roi et celles des membres du » congrès. Vous avez vu ce qui s'est passé au » Piémont et à Naples, et ce qui vient d'arriver en » Portugal : ne cédonspoint. Nous périrons, s'il le » faut, mais sans avoir souillé l'honneur national. »

» Cette proposition est adoptée sur-le-champ, avec un amendement du député Arguelles, tendant à ce que les cortès se déclarent en séance permanente.

» Les ministres étant arrivés, on donna lecture de la proposition de Galiano, et le général Alava fit observer que la discussion étant d'une haute importance, il convenait de se conformer rigoureusement aux articles du règlement, qui interdisent au public les marques d'approbation ou d'improbation. Le président répondit qu'en pareil cas, on ferait évacuer les tribunes, aux termes du règlement.

» Galiano demande au ministre de la guerre des renseignemens sur la position et les forces de l'ennemi, et, subsidiairement, quels moyens il a employés pour mettre le roi et la représentation nationale à l'abri d'un coup de main.

» Celui-ci répond que les Français pouvant pénétrer tôt ou tard dans l'Andalousie, malgré toutes les règles militaires, il avait réuni une junta de

généraux , et leur avait demandé : 1° Si les Français se décidant à envahir l'Andalousie pendant le mois de juin , il y aurait possibilité de leur résister , eu égard à la position des armées espagnoles. 2° S'il n'y avait pas de résistance possible, où il conviendrait de transporter le gouvernement et les cortès?—Et que la junte avait répondu unanimement à la première question, que l'on ne pouvait pas empêcher l'invasion, et à la seconde, qu'il n'y avait de retraite assurée que dans l'île de Léon. Cette consultation ayant été communiquée au roi , Sa Majesté a ordonné de la présenter au Conseil-d'État , qui a partagé l'avis de la junte, sauf en ce qui touche le lieu de la retraite , pensant que la ville d'Algésiras serait plus convenable. La discussion du Conseil-d'État a été soumise à Sa Majesté , qui , jusqu'à ce moment , n'a encore pris aucune résolution. Tout ce que les ministres peuvent dire , c'est qu'ils feront leur devoir.

» Après quelques questions de moindre im-

portance , Galiano invita les cortès à s'adresser directement au roi , pour décider la translation à Cadix , et il fit la proposition formelle d'envoyer une députation à Sa Majesté , afin de lui exposer la nécessité de quitter Séville , pour ne pas compromettre sa personne et le salut de la nation. Arguelles obtint qu'on ajoutât que toute la famille royale accompagnerait le roi , que le lieu de la retraite serait Cadix , et qu'on partirait le lendemain à midi.

» Trois députés , Benito , Falcó et Adan , combattirent l'amendement d'Arguelles : le premier , parce que les cortès avaient supposé à tort , selon lui , qu'elles avaient le droit de fixer le lieu où le roi devait se retirer ; le second , parce qu'il pensait qu'on devait attendre la réponse du roi , et que , dans son opinion , l'île de Léon n'était pas imprenable ; le troisième se fondait sur la nécessité de partir à l'instant même , en raison de l'état de faiblesse militaire de la ville de Séville , et de l'incertitude où l'on était des positions oc-

cupées par l'ennemi. La proposition de Galiano et l'addition d'Arguelles furent adoptées, malgré les trois opposans, et l'on apprit bientôt par les ministres de la justice et de l'intérieur, que le roi recevrait le jour même, à cinq heures du soir, la députation chargée de lui présenter la résolution des cortès.

» Cette députation était composée de l'amiral Valdez, des députés Becerra, Florez Calderon, Abreu, Benito, Prat, Surra, Aillon, Tomas, Trugillo, Montesinos, Suarez, Llorente, et des deux plus jeunes secrétaires.

» A cinq heures, elle se rendit au palais, et revêue dans la salle des séances au bout d'une demi-heure, Valdez, qui la présidait, prit la parole et s'exprima en ces termes :

» Messieurs, la députation que vous avez
» adressée au Roi, s'est présentée devant Sa Ma-
» jesté et lui a exposé que les cortès étaient en
» séance permanente, après avoir décidé la trans-
» lation du gouvernement à l'île de Léon, en raison

» des événemens, pour mettre sa personne royale
» à l'abri des tentatives de l'ennemi. Elle a sup-
» plié Sa Majesté d'avoir la même bonté qu'elle
» manifesta lors de son départ de Madrid. Le roi
» a répondu : Que sa conscience et l'amour qu'il
» avait pour ses sujets , ne lui permettaient point
» de quitter Séville ; que , comme particulier , il
» ne verrait aucun inconvénient à faire ce sacri-
» fice et plusieurs autres encore ; mais que , com-
» me roi , sa conscience s'y opposait. J'ai eu
» l'honneur de répondre à Sa Majesté : Que sa
» conscience était à l'abri , parce que s'il pouvait
» se tromper comme homme , il n'était tenu à
» aucune responsabilité comme roi constitution-
» nel , et qu'en cette qualité , il n'était censé avoir
» d'autre conscience que celle de ses conseillers
» légaux et des représentans de la nation , sur
» qui reposait le salut de la patrie. J'ai ajouté que
» Sa Majesté pouvait consulter sur cette question,
» si elle le désirait , les autres membres de la dé-
» putation. Le roi a répliqué : *J'ai dit.* Nous avons

» rempli notre mandat, et nous vous annonçons
» que le roi ne trouve pas convenable de partir. »

» Aussitôt, le député Galiano prit la parole,
et supposant que le refus du roi ne pouvait être
que la conséquence d'une aliénation mentale mo-
mentanée, il fit la proposition suivante :

» Je demande que les cortès, prenant en con-
» sidération le refus du roi de soustraire au dan-
» ger sa personne et sa famille, déclarent que Sa
» Majesté se trouve momentanément frappée d'a-
» liénation mentale, et que le moment est arrivé
» de nommer, en vertu de l'article 187 de la
» constitution, une régence provisoire, investie
» du pouvoir exécutif pour le seul fait de la trans-
» lation. . »

» Cette proposition ayant été mise en discus-
sion aux termes du règlement, le député Vega
Infanzon s'opposa à ce qu'elle fût adoptée, en
disant que l'île de Léon était exposée à la fièvre
jaune : qu'Algésiras et même Ceuta étaient moins
dangereux, et que Gibraltar pourrait servir de

refuge au besoin. Arguelles répondit que la retraite sur Algésiras n'aurait pour résultat que de retarder de quelques jours la destruction du gouvernement, et que Ceuta, indépendamment du peu de ressources qu'elle présentait pour être le siège des cortès, avait le grave inconvénient de se trouver hors de la Péninsule. Qu'en outre, la contagion de la fièvre jaune était un accident purement éventuel, et qu'il était ridicule de songer à Gibraltar, puisque le gouvernement serait dissous de fait en se retirant sur un territoire étranger.

» Le député Romero s'opposa également à la proposition, en s'appuyant de l'article 176 du règlement, qui porte que, pour s'assurer de l'état d'impuissance morale du roi, il est indispensable d'entendre une commission de médecins; et que, quant à la translation, les cortès n'avaient qu'à l'ordonner, et à la faire exécuter sur-le-champ. Le député Olivier répondit qu'il était dérisoire de songer, en pareille circonstance, à une

déclaration de médecins ; et que, d'ailleurs, le règlement n'avait entendu parler que du cas probable de la captivité du roi.

» La discussion ayant paru suffisamment approfondie, on procéda à l'appel nominal, et la proposition de Galiano fut adoptée. On adopta également une autre proposition du même député, par suite de laquelle le commandant général, l'intendant et le gouvernement furent mandés à la barre de l'assemblée.

» Sur la demande du député Infante, on nomma une commission chargée de proposer les membres qui devaient former la régence. Après une courte délibération, cette commission présenta pour candidats les députés Gaëtan Valdez, président du congrès, Gabriel Ciscar et Gaspard Vigodet, conseillers d'état, qui furent proclamés, séance tenante, par les cortès.

» Riégo se lève et demande que les régens prêtent immédiatement le serment exigé par la constitution. Cette formalité est remplie sur-le-

champ. Dans l'intervalle, les ministres font savoir qu'ils ont pris toutes les mesures convenables pour la conservation de l'ordre et de la tranquillité publique.

» Le président des cortès adressa aux régens une courte allocution ; il leur fit sentir toute l'importance de leurs fonctions, dans un moment où il s'agissait des plus chers intérêts de la patrie. L'amiral Valdez répondit « qu'ils comprenaient la difficulté de leur mission, et qu'ils désiraient voir promptement le roi dans la plénitude de son pouvoir, regrettant beaucoup que S. M. eût été égarée par de funestes conseils ; que, quant à lui personnellement, il saurait défendre l'honneur de la nation au péril de ses jours. »

» A ces mots, la régence sortit accompagnée d'une députation des cortès, au milieu des applaudissemens de l'assemblée. Le député Sanchez fit en même tems insérer au procès-verbal sa

protestation contre la résolution qui venait d'être prise.

» Riégo, président de la députation qui avait accompagné la régence, rentra bientôt pour annoncer qu'elle était installée dans le palais archiépiscopal, et que le peuple espagnol avait hautement témoigné, par sa joie et par ses cris, son adhésion aux mesures énergiques que le congrès venait d'adopter.

» A trois heures du matin, le président ayant déclaré que la régence était reconnue par toutes les autorités, et qu'on pouvait suspendre la séance pendant quelques heures, Galiano insista pour qu'elle ne fût point interrompue : « Notre » but, dit-il, n'est point encore atteint : il peut » survenir à chaque instant quelque événement » imprévu qui réclame notre intervention ; ne » nous séparons point. » On se rendit à l'avis de Galiano, et la séance se prolongea jusqu'à sept heures du soir. En ce moment, on reçut un mes-

sage du ministre de l'intérieur, annonçant que S. M. et la famille royale s'étaient embarqués à six heures et demie pour Cadix, sur le bateau à vapeur, dans les eaux du Guadalquivir ; et que la régence se disposait à partir immédiatement. Le président leva aussitôt la séance. »

CHAPITRE XXI.

Ouverture des Cortès extraordinaires à Cadix, le 6 septembre 1825. — Discours du Roi. — Discussions de l'assemblée dans ces circonstances critiques. — Singulier discours prononcé par le député Florez Calderon.

Nous avons suivi les cortès dans leur voyage de Madrid à Séville, et de Séville à Cadix : achevons d'exposer le dénouement de ce drame.

Les Français pressaient le siège de Cadix par terre et par mer. Les assiégés manquaient d'argent, et le découragement devenait tous les jours plus visible, malgré les efforts de quelques députés courageux pour soutenir le moral de la garnison et des habitans. Morillo et Ballesteros

avaient capitulé; le premier avec le général Bourke , le second avec le général Molitor. Plusieurs membres des cortès n'avaient pas cru devoir suivre l'assemblée à Cadix après la déposition du roi , et l'ambassadeur anglais , sir William A'Court , qui avait accompagné Ferdinand dans sa retraite de Madrid sur Séville , ne reconnut point la régence provisoire établie par un véritable coup d'état , sous le prétexte de l'aliénation mentale du roi. Abandonnées ainsi à elles-mêmes, dans une ville mal défendue , mal armée , mal approvisionnée , les cortès devaient succomber tôt ou tard. Je ne parlerai point des événemens militaires qui ont accéléré leur chute ; ils sont assez connus , et la prise du Trocadéro a été célébrée parmi nous avec une exagération d'enthousiasme voisine du ridicule.

Rentrons donc au sein de l'assemblée dont les derniers débats sont restés entièrement inconnus jusqu'à ce jour. Le précis qui va suivre est extrait des procès-verbaux qui sont entre mes

main, et il présentera une image fidèle des sentimens qui agitaient les cortès dans cette crise mémorable.

« Le 6 septembre 1823 (vingt-cinq jours avant la prise de Cadix), les cortès extraordinaires furent convoquées au nom du roi, et se réunirent le même jour à six heures du soir. Le prince n'ayant pas jugé à propos de s'y rendre, le discours d'ouverture fut lu par le président de l'assemblée.

« Messieurs les députés, disait le roi, le jour
» où je fis la clôture des cortès extraordinaires,
» je vous annonçai que si les circonstances l'exi-
» geaient, je demanderais aux cortès extraordi-
» naires les moyens de sauver la nation. L'exposé
» qui vous sera fait par mes ordres, vous prou-
» vera toute l'imminence des dangers que nous
» courons, si le congrès ne s'empresse de cher-
» cher dans le zèle et le patriotisme qui le dis-
» tinguent, un moyen d'y échapper. Mes minis-
» tres vous diront aussi toute l'inutilité des efforts

» que j'ai faits pour obtenir une paix honorable,
» l'ennemi s'obstinant à ne vouloir traiter qu'a-
» vec moi seul, libre, et ne me considérant
» comme tel qu'autant que je me placerais au mi-
» lieu de ses bayonnettes. Étrange liberté que
» celle dont la principale condition serait le dés-
» honneur de se livrer à son ennemi ! Avez
» donc, messieurs les députés, aux moyens de
» sauver la patrie, dont je ne dois ni ne veux ja-
» mais séparer mon sort. Persuadez-vous bien
» que l'ennemi ne compte pour rien la justice et
» la raison tant qu'elles ne sont pas appuyées sur
» la force, et hâtez-vous de sonder toute la pro-
» fondeur du mal pour y porter remède. »

Signé FERDINAND.

Aussitôt que le président a lu ce discours, les députés se forment en comité secret pour entendre les communications qui seront faites au nom de Sa Majesté. Bientôt la séance

est rendue publique, afin de donner connaissance de ces communications, qui renferment l'exposé de la triste situation où l'on se trouve, de la conduite suivie par le gouvernement à toutes les époques de l'invasion française, des moyens employés pour obtenir une paix honorable; et, par-dessus tout, de la situation de l'île de Léon, de la pénurie des ressources, et de la nécessité d'accorder aux ministres les pouvoirs les plus étendus pour soutenir la lutte contre l'ennemi. Une commission est nommée sur-le-champ pour s'occuper de ces différens objets. On renvoie à la même commission le rapport de l'amiral Valdez. Il porte que le général Bordesoulle, commandant les troupes du siège, n'ayant pas trouvé satisfaisante la réponse de Sa Majesté catholique aux communications faites hier au lieutenant-général Alava, et Son Altesse Royale le duc d'Angoulême n'entendant traiter sur aucune autre base, il espérait qu'à huit heures du soir on ferait une réponse satisfaisante, faute de quoi les négocia-

tions seraient rompues, et les hostilités reprises.

» La commission est également instruite de la réponse de Valdez. Celui-ci annonce au général Bordesoulle que le gouvernement ayant convoqué les cortès extraordinaires, il ne lui serait pas possible de répondre à l'heure fixée, mais qu'il répondra le lendemain.

» Le 7 septembre, au commencement de la séance, le député Saavedra monte à la tribune, et propose le projet d'adresse suivant, en réponse au discours du trône :

« Sire, les cortès, empressées de répondre à
» l'appel de Votre Majesté, se sont réunies afin
» de tenter les derniers efforts pour sauver le
» vaisseau de l'État, soutenir le gouvernement,
» et défendre la personne sacrée de leur roi cons-
» titutionnel, l'honneur du nom espagnol et l'in-
» dépendance nationale. Dans l'intention d'arri-
» ver à ces heureux résultats, les cortès accueil-
» leront avec zèle toutes les communications qu'il
» plaira à Votre Majesté de leur faire, et brave-

» ront tous les périls pour l'honneur du pays et
» la liberté de votre personne ; liberté que Votre
» Majesté trouvera seulement au sein de ses su-
» jets , et non point au milieu d'une armée d'é-
» trangers qui nous ont apporté la guerre et la
» démoralisation. Sans doute , Sire , les besoins
» de la patrie sont grands , mais sa constance ne
» sera point au-dessous de ses besoins ; et quoi-
» que , dans ce tems de dégradation générale ,
» la force ait plus de prix que la justice , les cor-
» tès ne feront rien qui puisse porter atteinte à
» la dignité de la couronne et à l'honneur na-
» tional. »

» Le projet d'adresse ayant été déposé sur le bureau pour être mis en discussion , Galiano se lève , et donne lecture de la réponse de la commission aux communications du gouvernement. Cette réponse est conçue en ces termes :

« La commission nommée pour prendre con-
» naissance des communications que le gouver-
» nement a cru devoir faire à l'assemblée , vient

» d'examiner avec soin, quoique avec rapidité,
» les pièces qui lui ont été soumises. Elle y a
» trouvé le triste tableau des malheurs de la na-
» tion, de la défection de quelques chefs mili-
» taires, et des revers qui l'ont suivie; enfin elle
» a dû reconnaître la détresse actuelle de nos
» finances. Toutes les tentatives de paix ont été
» infructueuses, et l'ennemi ne veut traiter sur
» d'autres bases que le départ du roi et de la
» famille royale, et l'occupation de l'île de Léon
» par les troupes françaises.

» Le gouvernement de Sa Majesté, considé-
» rant ces propositions comme déshonorantes,
» et par conséquent inadmissibles, est décidé à
» périr plutôt que d'y souscrire, et ne voulant
» point passer pour téméraire, il s'adresse aux
» cortès pour leur faire part de notre position
» critique, leur demander l'avis de la nation, et
» les moyens de faire face aux événements. Dans
» le cas où la résistance ne pourrait être pro-
» longée, le gouvernement désire savoir des

» cortès le parti qu'il conviendrait de prendre dans
» des circonstances si éminemment difficiles.

» La commission pense que la marche du gou-
» vernement est toute tracée par la nature de ses
» pouvoirs , et par la gravité des circonstances.
» Elle ne croit pas qu'on puisse contester tout le
» déshonneur qu'il y aurait à livrer la personne
» du roi. Quant aux moyens de consulter la vo-
» lonté nationale , la commission les juge impra-
» ticables dans un moment où l'Espagne est
» dominée par une force étrangère, et par les fac-
» tions que cette force a soulevées. L'élection des
» députés constitutionnels, opérée sans violence,
» est une preuve matérielle de l'adhésion pu-
» blique au régime actuel. En supposant même
» que la nation eût changé d'opinion et de vœux,
» ce n'est pas dans l'état d'oppression où elle se
» trouve, qu'elle pourrait les exprimer libre-
» ment. Ainsi les cortès ne peuvent avoir d'autre
» volonté que celle qui leur est tracée par leur
» mandat.

» Quant aux fonds demandés par le gouverne-
» ment, la commission ne peut que rappeler l'é-
» tendue des pouvoirs que le congrès a accordés
» dans ce but. Il les renouvellera, s'il le faut,
» pour que tout se passe légalement; mais il ne
» peut faire davantage. Il est d'avis de s'en rap-
» porter pour le reste à la sagesse et à l'honneur
» du gouvernement. »

» Le 10 septembre, les cortès extraordinaires ayant voulu clore leur session, le gouvernement s'y opposa, et leur fit annoncer que Sa Majesté, informée de leur résolution, les invitait à continuer leurs séances, attendu qu'il pouvait survenir, d'un moment à l'autre, des incidens qui réclameraient leur intervention, et qu'en prolongeant leur existence constitutionnelle, on éviterait, au besoin, les lenteurs d'une nouvelle convocation. La proposition du gouvernement fut adoptée.

» Le 11, apparemment pour passer le tems, quelques députés montèrent à la tribune, et se

mirent à déclamer , avec un emportement que la situation de la place rendait au moins intempestif, pour ne pas dire inconvenant. Je citerai comme échantillon de cette éloquence désespérée , le discours suivant du député Florez Calderon, membre du parti exalté. En témoignage de la sagesse de plusieurs de ses collègues, j'aurais voulu pouvoir citer également celui de M. Falcò , prononcé à Séville, à l'approche des Français : mais ce discours trouvera ailleurs une place plus convenable.

» Messieurs , on sait le mal qu'a fait à l'Es-
» pagne et à la liberté la secte connue sous le
» nom des *transactionistes* , qui s'imaginèrent ,
» dès le commencement de nos différens avec la
» France , qu'on arriverait à des résultats avan-
» tageux en négociant plutôt qu'en répondant
» avec énergie et dignité aux notes de l'étranger.
» Cette secte , qui nous a causé tant de maux
» par ses intrigues , dignes du pavillon Marsan ,
» dont elle est l'aveugle instrument , a essayé de
» perdre le gouvernement et la représentation

» nationale dans l'esprit du peuple , en répan-
» dant ses funestes principes , et en disant que
» les propositions des Français étaient éminem-
» ment avantageuses aux libertés publiques. Ainsi
» ils attribuaient à l'obstination des cortès tous
» les malheurs de la patrie , en affectant de les
» considérer comme la seule cause de l'invasion
» étrangère , et des fléaux qui l'ont suivie.

» Nous connaissons tous la manière énergique
» et noble dont le gouvernement s'est conduit
» dans la crise où nous nous trouvons. Les cortès
» savent quel a été le résultat de ses négociations :
» mais le public manque de documens néces-
» saires pour lui rendre justice. A quoi bon tant
» de mystères ? Pourquoi ne ferions-nous pas
» connaître les procédés de l'ennemi , les con-
» ditions qu'il a prétendu nous imposer , et la
» conduite *majestueuse* du gouvernement ? Souf-
» frirons-nous plus long-tems qu'on persuade au
» peuple que nous avons refusé , par obstination ,
» une paix honorable et des conditions raison-

» nables ? Déchirons le voile qui couvre ces mys-
» tères, et faisons voir à la nation que nous avons
» mieux aimé succomber avec gloire que de fai-
» blir avec ignominie: Arrachons le masque à
» nos ennemis, et préservons les honnêtes gens
» des séductions de l'intrigue et de la lâcheté.
» Je demande que le congrès invite le gouver-
» nement à rendre publics tous les détails rela-
» tifs aux négociations suivies avec la France.

» Une autre secte, celle des *indéfensistes*, nous
» a fait plus de mal encore que la première.
» Sous prétexte de l'impossibilité où nous serions
» d'opposer de la résistance à l'ennemi, elle re-
» froidit le zèle du peuple, et veut faire croire
» aux Espagnols que cette ville (Cadix), boule-
» vart de l'indépendance nationale, n'a plus
» d'autre ressource que d'ouvrir ses portes aux
» Français. Un détachement de troupes cerné
» par l'ennemi, auquel on proposerait de se ren-
» dre, aimerait mieux succomber; et on vou-
» drait condamner à l'infamie une ville tout

» entière ! Nos ennemis , messieurs , sont dans
» nos murs. Le gouvernement est investi de pou-
» voirs assez étendus pour les réduire au silence :
» je propose de l'inviter à en faire usage.

» Le gouvernement a demandé de nouveaux
» secours pécuniaires , pour subvenir aux frais
» qu'exige la défense de la place. Je ne doute
» point que le peuple de Cadix , qui a donné de
» si mémorables preuves de son patriotisme et
» de son désintéressement , ne se souvienne que
» cette ville a été le berceau de l'indépendance,
» et qu'elle compte aujourd'hui une foule de ci-
» toyens honorables , qui ont tout sacrifié pour
» la défendre.

» Je propose donc que le gouvernement soit
» invité à donner toute la publicité nécessaire à
» la résolution que nous avons prise de nous dé-
» fendre jusqu'à l'extrémité ; et qu'il soit auto-
» risé à employer tous les moyens possibles pour
» l'exécution de cette proposition. »

» Cette motion n'est point adoptée. Un membre

fait observer que la première partie est sans objet, et qu'il faut laisser au gouvernement le soin d'apprécier ce qu'il est prudent de publier dans les circonstances présentes.

» Arguelles se lève, et prenant la parole :
 « Je pense, messieurs, qu'il est convenable de
 » laisser au gouvernement toute la latitude né-
 » cessaire au salut de l'état. Mais, persuadé que
 » les malheurs de la guerre actuelle sont plutôt
 » le résultat de l'intrigue que celui de la force,
 » je suis d'avis qu'il est tems de renoncer à cette
 » funeste habitude du secret, qui nous a fait
 » tant de mal. Personne, par exemple, ne trou-
 » vera d'inconvénient à publier les actes officiels
 » du duc d'Angoulême. Peut-être serait-il im-
 » prudent de faire connaître le résultat de nos
 » relations avec une autre puissance ¹, qui nous
 » a demandé, comme on dit vulgairement, *la*
 » *bourse ou la vie* : mais n'est-il pas tems de dé-

¹ L'Angleterre. Cette phrase est remarquable.

» truire toutes les illusions?... Restons toutefois
» dans les limites de nos attributions, et ne nous
» constituons pas les arbitres du pouvoir exécutif. Je demande qu'on fasse quelques modifications à la proposition. »

» M. Florez Calderon y consent, et elle est adoptée en ces termes : « Les cortès annonceront
» au gouvernement, qu'elles croient convenable
» qu'il fasse savoir sa résolution de continuer la
» défense, et les motifs qui l'ont dictée. »

CHAPITRE XXII.

Proclamation du Gouvernement aux Habitans de Cadix, le
24 septembre 1823, sept jours avant l'entrée des Français.

ON a pu voir par les discours précédens .
quelle était la position des constitutionnels
dans Cadix, et à quelles extrémités ils se trou-
vaient réduits. On aura également remarqué
une phrase énergique du député Arguelles, qui
accusait l'Angleterre d'avoir demandé aux cortès
la bourse ou la vie, dans le moment où elles fai-
saient un appel à sa médiation. Voici une pièce
qui pourra servir à caractériser, sous un autre
point de vue, la situation des constitutionnels .

lorsqu'ils furent sur le point de rendre le dernier soupir. C'est la proclamation adressée par eux au peuple de Cadix, peu de jours avant l'entrée des Français dans cette place.

« Loyaux et honorables habitans de Cadix, et
» vous tous vaillans défenseurs de la liberté et
» de l'honneur national ;

» Le gouvernement de Sa Majesté s'empresse
» de payer l'hommage qui est dû à la valeur que
» vous avez déployée hier , comme dans tous les
» tems , contre l'attaque vigoureuse d'un ennemi
» qui a voulu mettre votre bravoure à l'épreuve.
» Mais en même tems , il s'unit à vous pour faire
» connaître au monde les sentimens universels
» d'indignation que vous éprouvez de l'attentat
» que le gouvernement français a voulu com-
» mettre contre la personne sacrée de notre roi
» et de sa royale famille.

» Vous savez qu'il n'y a aucune propriété ,
» aucune personne , même celle du roi , qui ne
» soit l'objet de ces hostilités, dont le roi de

» France annonçait qu'il *resserrerait le cercle*
» *autant que possible* ¹.

» Tout le monde sait maintenant ce que le
» gouvernement français entend par *révolution-*
» *naires*, et à quoi il fait la guerre, en affectant
» d'être l'ami du roi et de la nation. Les *révolu-*
» *tionnaires*, à ses yeux, ce sont nos arsenaux,
» notre commerce, et tous les habitans de Cadix,
» sans excepter le monarque lui-même.

» Assurément, les maisons que l'ennemi a es-
» sayé hier de brûler ou de détruire n'appartien-
» nent, ni au gouvernement, ni à ceux qui ont
» suivi sa fortune. Les Français savent bien que
» les places fortes ne manquent pas de ressources
» pour mettre les troupes à l'abri des projectiles,
» et que lorsqu'on use de ce moyen de réduction,
» c'est la population désarmée qui en éprouve les
» ravages. C'est donc contre vos femmes, vos
» pères et vos enfans qu'ils ont dirigé hier tous

¹ Les termes soulignés l'étaient dans l'original.

» leurs coups, sans s'inquiéter des contradictions
» scandaleuses qu'ils mettaient entre leurs pa-
» roles et leurs actions, puisqu'ils compromet-
» taient l'existence même du prince, dont ils se
» proclament les libérateurs.

» Telle a été la pensée du roi, et comme pour
» faire ressortir la conduite déloyale de l'ennemi,
» dont les feux étaient principalement dirigés
» sur le palais, car une bombe y est tombée, Sa
» Majesté n'a pas voulu céder aux instances pres-
» santes que lui ont faites les ministres, les gé-
» néraux et les personnes qui l'engageaient à
» mettre sa royale personne en sûreté. Il a voulu
» partager le sort de ses sujets, ne pouvant leur
» éviter les maux dont on les accable en son nom.

» Cet attentat de l'étranger a donc placé le roi
» d'Espagne dans l'alternative de passer pour un
» lâche aux yeux de ses sujets, ou d'exposer sa
» vie. Sa Majesté a adopté le parti qu'il était fa-
» cile de prévoir.

» Habitans de Cadix! le gouvernement n'a pas

» besoin de vous faire sentir l'énormité d'un pa-
» reil attentat, puisque vous l'avez vu de vos
» propres yeux ; mais il faut qu'on sache que
» quelques-unes des chaloupes qui attaquaient
» la ville, hier même, portaient le pavillon es-
» pagnol, et que de là partaient des boulets et
» des obus contre la demeure du roi et de sa fa-
» mille ! Ces misérables étaient sans doute les
» instrumens de l'étranger : on les voyait en effet
» combattre à regret, stimulés par les Français.
» Telle est la tactique suivie par l'ennemi depuis
» le commencement de la guerre ; il n'a cessé
» d'armer les Espagnols contre leurs frères, et il
» a exposé le roi d'Espagne à périr de la main
» de ses sujets.

» L'intention des ennemis a été hier de ré-
» pandre, parmi vous, la confusion et l'anarchie
» sur lesquelles ils comptaient pour leur ouvrir
» les portes de Cadix ; ils ont voulu faire, avec
» des bombes, ce que Bessières a tenté à Ma-
» drid, dans une échauffourée.

» Le gouvernement du roi n'a pas l'intention
» de vous aigrir par ces communications, et de
» fermer toute voie aux négociations qui pour-
» raient amener une réconciliation honorable ;
» il a voulu seulement vous mettre en garde con-
» tre les maux dont votre courage vous a pré-
» servés. Ce n'est pas le gouvernement qui met
» obstacle à la paix, mais bien l'ennemi qui a
» attisé parmi nous le feu de la discorde, et qui
» nous propose des conditions déshonorantes.

» Habitans de Cadix, et vous tous, Espagnols !
» le gouvernement du roi prend une part bien
» sincère à vos malheurs, et tous les individus
» qui le composent donneraient volontiers leur
» vie pour vous les épargner : mais ils ne peu-
» vent pas vous abandonner sans défense à la
» merci de vos ennemis. Jamais ils ne consenti-
» ront à l'avilissement du trône, et ne démenti-
» ront les nobles sentimens dont vous leur don-
» nez chaque jour le généreux exemple.

Par ordre du Roi : SALVADOR MANZANARES.

CHAPITRE XXIII.

Sommatton du Major-Général de l'armée française , à l'Amiral Valdez. — Réponse de l'Amiral. — Réflexions sur la conduite des Cortès. — Comparaison de l'Angleterre avec l'Espagne.

Le jour même où la proclamation, insérée dans le chapitre précédent, était publiée à Cadix, le général Guilleminot adressait à l'amiral Valdez la sommation suivante :

« MONSIEUR LE GOUVERNEUR,

» S. A. R. le prince généralissime m'a ordonné
» de faire savoir à V. Exc. qu'il vous rend res-

» ponsable de la vie du roi , de celle de tous les
» membres de la famille royale , ainsi que de
» toutes les tentatives qui pourraient compro-
» mettre leur sûreté. En conséquence , si un pa-
» reil attentat était commis , les députés aux
» cortès , les ministres , les conseillers d'état , les
» généraux et tous les employés du gouverne-
» ment trouvés à Cadix , seraient passés au fil de
» l'épée. Je prie V. Exc. de m'accuser réception
» de cette lettre. J'ai l'honneur d'être ,

Monsieur le Gouverneur ,

de Votre Excellence ,

le très-humble et très-obéissant serviteur ,

Le major-général GUILLEMINOT.

Port Sainte-Marie , 24 septembre 1823.

RÉPONSE DE VALDEZ.

Cadix, 26 septembre, à midi moins un quart.

« MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

» Je reçois à l'instant, sous la date du 24, la
» sommation par laquelle Votre Excellence, au
» nom de S. A. R. Monseigneur le duc d'An-
» goulême, rend toutes les autorités de Cadix
» responsables de la vie de S. M. et de la famille
» royale, menaçant de passer au fil de l'épée
» toute une population, pour le salut d'un seul
» homme. Monsieur le Général, la sûreté de la
» famille royale ne dépend point de la peur que
» nous avons de l'épée de M. le duc, ni d'aucun
» individu de son armée; mais bien de la loyauté
» espagnole, dont S. A. R. a pu avoir des preu-
» ves. V. Exc. aurait dû songer qu'elle écrivait
» cette sommation le lendemain du jour où les
» troupes françaises, unies à des Espagnols,

» faisaient feu sur la demeure royale , alors dé-
» fendue par les hommes que vous menacez , au
» nom de M. le duc , de passer au fil de l'épée.

» Monsieur le Général, vous pouvez vous rap-
» peler que, si les troupes que vous commandez
» ont pu nous vaincre , elles n'ont jamais eu de
» motif de nous insulter. Les autorités de Cadix
» n'ont jamais donné lieu à des menaces du genre
» de celles que vous leur avez faites , surtout
» dans un moment où elles achevaient de donner
» au roi et à la famille royale d'autres preuves
» d'amour et de respect que leurs prétendus libé-
» rateurs ; à moins que M. le duc ne veuille faire
» croire au monde que la conduite ferme et vi-
» goureuse des habitans de Cadix , le jour de
» votre attaque , a été le résultat de la terreur
» inspirée par ses menaces. Et quel peuple a-t-il
» menacé ? Le plus respectable du monde. A qui
» a-t-il adressé ses menaces ? A un militaire qui
» n'a jamais connu la peur!...

» J'ai l'honneur d'être , etc. »

Il paraît que l'amiral Valdez ne démentit pas un seul instant son noble caractère. M. Ouvrard, qu'on n'accusera pas de partialité en faveur des constitutionnels, a rendu justice à ses qualités, et en a fait un personnage presque dramatique, dans le récit intéressant qu'il nous a donné du débarquement de Ferdinand VII au port Sainte-Marie. C'est une chose remarquable que l'éloge des membres véritablement distingués du congrès espagnol, se trouve dans les écrits du bailleur de fonds de la régence d'Urgel et des Apostoliques. Tant il est vrai que la noblesse et la fermeté du caractère sont des qualités qui inspirent le respect, même à des ennemis!

Malheureusement, les cortès ne comptaient pas dans leurs rangs beaucoup d'hommes de la trempe de Valdez. La plupart des membres perdaient un tems précieux en stériles déclamations ou en précautions oratoires, tandis que les événemens exigeaient une vie toute en action. Plusieurs d'entr'eux étaient imbus de préjugés tout

à fait incompatibles avec leur situation et l'importance du rôle qu'ils devaient jouer dans ces graves circonstances. C'était en effet une tâche difficile que celle de naviguer sur une mer semée de tant d'écueils; de concilier les répugnances du roi avec les exigences du parti populaire; de comprimer les insurrections apostoliques, et de répondre avec modération aux notes de l'étranger qui les soudoyaient ouvertement.

Telle était la position des cortès, et, si ces assemblées ont fait des fautes, on ne peut s'empêcher de reconnaître combien leur administration a été douce et légale, en comparaison du régime sanguinaire des moines et de l'anarchie qui dévore l'Espagne. Devant un tribunal équitable, les cortès obtiendraient gain de cause s'il leur était permis de plaider, et cette cause s'améliore chaque jour de toutes les perfidies de la faction apostolique. Qui peut dire à quel degré de splendeur l'Espagne aurait pu s'élever, si on avait laissé aux cortès le tems de former

leur expérience et de se juger elles-mêmes ! Les tristes résultats de leur anéantissement n'ont abouti qu'à décréditer sans retour le dangereux système de l'intervention étrangère , dont l'Italie subit encore , en grondant , les désastreuses conséquences. Il est prouvé désormais qu'on abrute un peuple en exhumant les abus surannés des vieux âges, et en substituant les dogmes de la paresse et du monachisme , au mouvement régénérateur de la civilisation.

J'ai vu de près, dans la vieille Angleterre , les miracles enfantés par le génie du travail et de l'industrie. J'ai admiré, en Écosse , des contrées qui n'étaient, il y a cinquante ans, que des steppes arides , transformées en jardins de plaisance ; et j'ai salué avec respect cette magnifique ville d'Édimbourg aux trois collines , qui s'élève comme une reine entre toutes les villes. À l'aspect de tant de merveilles , j'étais jaloux pour ma patrie : je n'aurais voulu rendre qu'à elle seule l'hommage que m'arrachaient des beautés

étrangères. J'étais bien loin d'imaginer alors qu'il existât si près d'elle un foyer effrayant de misère et de dégradation ; je n'avais pas vu l'Espagne.... Au milieu du bruit des marteaux et du murmure de toutes les industries, qui m'aurait pu donner une idée des solitudes funèbres de Burgos et de la Vieille-Castille ? Qui aurait trouvé un point de comparaison entre Madrid et Glasgow ?

Qu'ils aillent donc méditer sur ces contrastes, les hommes chargés de gouverner leurs semblables ! et qu'ils mettent la main sur le cœur, en se demandant quelles sont les institutions les plus convenables à l'espèce humaine, de celles qui dégradent son intelligence ou de celles qui améliorent sa condition. Pour moi, j'ai fait ce parallèle ; j'ai vu la France au point de jonction de deux routes : l'une, qui mène au régime espagnol, c'est-à-dire aux résultats que je viens d'esquisser ; l'autre, qui conduit à l'aisance publique, à la prospérité générale : la France peut choisir, et j'y reviens.

CHAPITRE XXIV.

Retour en France. — Scène au bord de la Bidassoa. —
Bayonne. — Biarritz. — Eaux minérales de Cambo. —
Angoulême et son École de Marine. — Poitiers. — Tours.
— Blois et Paris.

ENFIN, je suis sorti du pays des moines et de la terre classique des inquisiteurs; j'ai repassé la Bidassoa. Je ne vois plus d'enfans nus, de mendiants effroyables et d'alguazils déguenillés. Les routes ne sont plus parsemées de croix qui rappellent des assassinats, ni d'insolens fonctionnaires, pires que les pachas turcs : je suis en France. Douce patrie!...

En mettant le pied sur cette terre chérie, jeunes et vieux, tous, autant que nous étions,

nous semblions prendre haleine et sortir d'un long affaissement. La joie brillait dans nos yeux, le sourire courait sur nos lèvres ; les gendarmes nous paraissaient charmans. Nos douaniers avaient des habits et ne demandaient point l'aumône. L'homme de la police (car il faut bien une police), lisait nos passeports ; mais il ne tendait pas la main. Chacun de nous secouait dans la rivière la poussière espagnole. Sentons-nous l'huile ? disait l'un ; Je n'y reviendrai plus, disait l'autre ; et tous étaient d'accord pour flétrir cette terre maudite. Un employé supérieur de la douane prenait part à nos exclamations, et nous racontait que peu de jours auparavant un courrier de cabinet s'était jeté à genoux de joie, en touchant le sol français.

Je ne sais comment ce paysage des environs de la Bidassoa, qui m'avait paru si triste à mon départ, était devenu si riant à mon retour. En approchant de Bayonne, la campagne prenait à nos yeux des couleurs véritablement poétiques :

nous ne pouvions nous lasser d'admirer ces habitations environnées de vergers , de vignes et de jardins magnifiques. La physionomie mobile et animée des Basques donnait une vie nouvelle à notre imagination , fatiguée des idées de misère et de corruption que la vue des moines castillans inspire à tous les voyageurs.

A peine entrés à Bayonne , nous fûmes entourés de négocians qui venaient demander des nouvelles d'Espagne. Ils prévoyaient déjà ce que nous avions à leur apprendre , et se montraient à nous comme des hommes habitués à de pareils récits. J'ai beaucoup de grâces à leur rendre pour les soins qu'ils m'ont prodigués. Je leur dois d'avoir respiré , pendant quelques jours , la fraîcheur des bois de Cambo , et l'air salubre des falaises de Biarritz. Ces deux villages pittoresques situés , le premier , sur les bords de la Nive , le second , sur les bords de la mer , sont fréquentés depuis plusieurs années par une foule de malades véritables ou imaginaires.

A Biarritz, quand le tems est serein, on découvre dans l'éloignement la jolie petite ville de Fontarabie, et quelques-uns des sites les plus romantiques de la Biscaye maritime ; quand la mer est agitée, elle se brise avec un fracas épouvantable contre les rochers qui bordent la côte de France. Il n'y a rien de plus original que l'ouverture pratiquée dans la longueur de cette côte ; c'est là que la foule des baigneurs vient folâtrer sur un fond de sable doux et uni comme le gazon d'une prairie.

Les eaux minérales de Cambo sont moins visitées, parce qu'elles sont moins connues ; mais il est à désirer qu'elles obtiennent le succès qui leur est dû. La qualité hydro-sulfureuse qui les distingue n'est pas aussi fortement caractérisée par l'odeur d'œufs pourris, que celles de plusieurs autres cantons des Pyrénées ; en revanche, elles sont plus agréables à boire. Une source ferrugineuse, récemment découverte à quelques mètres de la première, promet d'opérer à son

tour des cures merveilleuses, si l'on en doit juger par les couches d'oxide de fer qu'elle dépose, et qui laissent dans la bouche une saveur styptique, gage certain de leur action tonique et astringente. Ce lieu est, d'ailleurs, riche en souvenirs: c'est là que, dans la retraite d'Espagne, en 1813, le général Foy combattit vaillamment à la tête d'une division, sous les ordres du maréchal Soult. La place même où l'on vient de construire l'hôtel des bains fut, à plusieurs reprises, occupée et défendue par ses troupes.

Angoulême domine tout le cours de la Charente du haut d'une colline battue par les vents. Personne n'a pu comprendre encore par quelle singulière inspiration on a établi une école de marine sur cette éminence, dont le pied est baigné par une rivière à peine navigable pour de petites barques. Ce n'est qu'à Saintes, en effet, qu'on peut employer, sur la Charente, des navires d'un tonnage médiocre; mais les vaisseaux ne remontent jamais au-dessus de Rochefort.

Poitiers est encore une ville du moyen âge, une de celles que les antiquaires devraient visiter avec le plus de soin, quoique la plupart de ses édifices soient construits en bois. Ses rues escarpées et tortueuses, ses restes de vieux murs, ses créneaux, ses machicoulis et son interminable longueur, lui donnent une physionomie extrêmement triste.

La belle ville de Tours, où l'industrie a besoin d'alimens, s'enrichit de séminaires et de congrégations de toute espèce. On y plante beaucoup de croix et pas assez de mûriers. Quelle que soit la beauté du ciel dont la nature ait gratifié ces heureuses provinces, elles sont encore fort en arrière du mouvement qui se manifeste dans les villes de Rouen, de Bordeaux, de Marseille. Il n'y a de véritable vie en France qu'au centre, c'est-à-dire à Paris, et sur quelques points de la circonférence, tels que ceux dont je viens de parler; le reste languit faute d'impulsion, ou marche en sens contraire.

La vieille cité de Blois ne s'embellit guères , malgré la fortune de plusieurs de ses habitans. Là, comme en beaucoup d'autres lieux , on est heureux ou malheureux par routine : on n' imagine rien. On dirait que le mouvement use la vie : personne ne change de place , ou bien chacun se croit obligé de tourner autour de la planète envoyée de Paris. Le garde - champêtre tourne autour du maire , qui tourne autour du sous-préfet , lequel tourne autour du préfet. Ces différens astres ayant un nombre considérable de satellites , il en résulte une monotonie dont le séjour habituel de Paris ne saurait donner une idée. On ne parviendra à donner une véritable vie à ces contrées , que par une marche régulière dans les voies de l'industrie et du commerce , et par un système d'instruction élémentaire approprié aux besoins des populations. C'est le vœu prononcé de tous les esprits sages.

NOTE

SUR LES TROUPEAUX D'ESPAGNE.

Il y a, en Espagne, deux espèces de brebis. Celles dont la laine est commune passent leur vie aux lieux où elles sont nées, ne changent point de pâturage, et reviennent tous les soirs à la bergerie. Les autres, dont la laine est fine, voyagent tous les ans, et après avoir passé l'été sur les montagnes, elles descendent dans les prairies chaudes des provinces méridionales. Ces brebis ambulantes peuvent être au nombre de quatre à cinq millions; il y a des couvens qui en possèdent jusqu'à cinquante mille.

Un troupeau se compose ordinairement de dix mille têtes, dont le soin est confié à un maître berger, qui en a cinquante autres sous ses ordres, avec cinquante chiens pour conduire les troupeaux. Les bergers, en arrivant à l'endroit où ils doivent passer l'été, commencent par donner aux brebis autant de sel qu'elles en veulent. Mille brebis en consomment douze cents kilogrammes dans l'espace de cinq mois. Elles le lèchent sur des pierres dont on se sert à cet effet, et ces jours-là, on a soin de ne les point laisser paître dans des terrains calcaires qui produisent le blé, parce qu'elles en auraient, dit-on, moins d'appétit.

À la fin de juillet, le berger introduit les béliers dans le troupeau, au nombre de six à sept pour cent femelles. Trois toisons de bélier, donnent ordinairement douze kilogrammes

240 NOTE SUR LES TROUPEAUX D'ESPAGNE.

de laine, au lieu que, pour cette quantité, il aurait fallu cinq toisons de brebis.

A la fin de septembre, les brebis ambulantes se mettent en marche pour aller dans des climats plus chauds. Leur route est réglée par les lois. Comme elles passent par des terres cultivées, les propriétaires sont obligés de leur réserver un passage de quatre-vingt-dix pieds de large; ces troupeaux font environ cent cinquante lieues en quarante jours. Arrivés au terrain qu'ils occupaient l'année précédente, ils y sont parqués, et peu après, les brebis mettent bas.

En avril, les troupeaux se remettent en marche pour regagner les montagnes, et au mois de mai, on les tond. Un homme en tond sept à huit par jour. Lorsqu'on veut faire cette opération, on les renferme dans une grande cour, d'où elles sont dirigées dans une étuve. Comme elles y sont extrêmement serrées, elles y suent beaucoup, et leur laine, graissée par la transpiration, devient plus aisée à couper. Cette précaution est encore plus nécessaire avec les moutons, dont la laine est plus rude et résiste davantage.

Les bergers ne laissent jamais sortir les troupeaux du parc, avant que le soleil n'ait dissipé la rosée de la nuit; ils ne laissent boire non plus dans aucun ruisseau, ni dans aucun marais, après un orage mêlé de grêle; l'expérience leur a appris que, sans cette précaution, les moutons périraient.

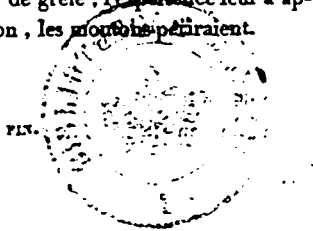


TABLE DES CHAPITRES.

	Page.
CHAP. I ^{er} . Anecdote. — Rochefort. — Le Baign. — Bordeaux. — Les Landes. — Récolte de la Résine. — Mont-de-Marsan. — Bayonne. — St-Jean-de-Luz. . .	1
CHAP. II. La Bidassoa. — Histoire du coup de canon. — Soldats et Douaniers mendiants. — Irun. — Alguazils. — Traitement de la Phthisie par un Volontaire royal. — Une Diligence espagnole. — Aspect du Guipuscoa.	15
CHAP. III. Le Baptême ou l'Exil. — La Somme de Saint-Thomas. — Costume des Espagnoles. — Tolosa. — Tronc pour les ames. — Manière étrange de saluer. — Défilé de Bergara. — Tactique des Escortes.	21
CHAP. IV. Défilé de Salinas. — Bal champêtre. — Beauté des Routes. — Ville de Vittoria. — Combats de Tauraux. — Brigandages de la Douane. — <i>Visa</i> des Passeports. — Jardin de la Florida. — Souvenirs de la Déroute de 1815.	27
CHAP. V. Miranda-sur-Èbre. — Horrible mendicité. — Des cinq manières de servir la Messe. — Nouveaux brigandages de la Douane. — Défilé de Pancorbo. — Plaines de la Vieille-Castille. — Briviesca. — Guerre à mort. — Location du Saint-Sacrement. — La Moisson.	41
CHAP. VI. Troupeaux. — Ville de Eurgos. — Tombeau du Cid. — Vive le Roi absolu ! — Misère affreuse. — La Cathédrale. — Le Lutrin. — Anges dessinés dans	

une étrange position. — Un Soulier de la Ste-Vierge.	
— Distribution de Vivres dans la cour d'un Couvent.	51
CHAP. VII. Potences en permanence. — Aranda de Duero.	
— Mort du partisan l'Empecinado. — Caravanes de Muletiers armés. — Manière dont les Brigands arrêtent les Voyageurs. — Champ de bataille de Somo-Sierra.	
— Français rôtis à Buytrago.....	61
CHAP. VIII. Environs de Madrid. — Barrière de Fuen-	
carral. — Passeports. — L'Anteur gardé à vue. — Tribulations de police. — Entrée à Madrid. — Incroyable variété de Moines. — Propreté des Rues. — <i>La Puerta del Sol</i>	72
CHAP. IX. Nouvelles tribulations. — Processions nocturnes. — Gendarmerie de Madrid. — Hôtel de M. Recacho. — Trois Conversations avec le Secrétaire-général de la police.....	79
CHAP. X. Réflexions sur les Conversations précédentes. — Ce que c'est que la ville héroïque. — Défense de siffler au Théâtre sous peine des galères.....	94
CHAP. XI. Description du Théâtre espagnol. — Alguazils en arrêt. — Triste aspect de la Salle. — L'acteur Latorte. — Le Bulero. — Un <i>Saynete</i>	100
CHAP. XII. Voleur qui donne son adresse. — Matelas de la Duchesse de***. — Souvenirs des Cortès. — Edition de Voltaire sous la protection des Saints. — Nouveautés littéraires. — Le Renégat de M. le Vicomte d'Arincourt. — La Bibliothèque Royale. — Plate inscription.	105
CHAP. XIII. Des Couvens de Madrid. — De l'Influence du Clergé. — Six mille oliviers arrachés par des Moines. — Inutiles doléances.....	114

CHAP. XIV. Le Palais du Roi. — La Salle du Trône. — La Chapelle. — Luxe et Indigence. — Chambre à coucher de Ferdinand VII et des Infantes. — Portraits de S. M. et de la Famille royale.....	125
CHAP. XV. L'Hôpital Saint-Charles. — Effroyable Saleté. — Résignation d'un Colonel. — Ignorance d'un Pharmacien. — Savans proscrits. — Manufacture royale de Faïence. — Fabrique de Produits chimiques, fondée par un Français.....	151
CHAP. XVI. De la Situation morale de Madrid. — De la Physionomie des Partis. — Les Constitutionnels. — Les Apostoliques. — Projet de brûler M. de Villele en effigie. — Parti de la Police. — Manière de rendre la Justice.....	140
CHAP. XVII. Modèle officiel des Informations à prendre pour la purification des Employés civils. — La Délation ordonnée sous peine de péché mortel. — Anecdote concernant un Purificateur, racontée par un Purifié.....	155
CHAP. XVIII. Promenade du Prado. — Chaines des Hôtels. — Histoire de l'aventure arrivée, à Gibraltar, à Lucien Murat, fils de l'ex-roi de Naples.....	166
CHAP. XIX. De ce qui eut lieu à Madrid, du 15 au 20 mars 1825, à l'occasion du Départ de Ferdinand VII pour Séville. — Discours prononcé par l'amiral Valdez, dans cette circonstance mémorable.....	176
CHAP. XX. Précis de la Séance des Cortès, le 11 juin 1825, à l'occasion de la translation du Roi, de Séville à Cadix. — Proposition du député Galiano, tendant à faire admettre que le cas prévu par l'article 187 de	

la Constitution, était arrivé. — Le Roi, déclaré atteint d'aliénation mentale, est emmené à Cadix sur un bateau à vapeur.....	187
CHAP. XXI. Ouverture des Cortès extraordinaires à Cadix, le 6 septembre 1823. — Discours du Roi. — Discussions de l'assemblée dans ces circonstances critiques. — Singulier discours prononcé par le député Florez Calderon.....	202
CHAP. XXII. Proclamation du Gouvernement aux Habitans de Cadix, le 24 septembre 1823, sept jours avant l'entrée des Français.....	218
CHAP. XXIII. Sommation du Major-Général de l'armée française, à l'Amiral Valdez. — Réponse de l'Amiral. — Réflexions sur la conduite des Cortès. — Comparaison de l'Angleterre avec l'Espagne.....	224
CHAP. XXIV. Retour en France. — Scène au bord de la Bidassoa. — Bayonne. — Biarritz. — Eaux minérales de Cambo. — Angoulême et son École de Marine. — Poitiers. — Tours. — Blois et Paris.....	252
NOTICE sur les Troupeaux d'Espagne.....	259

